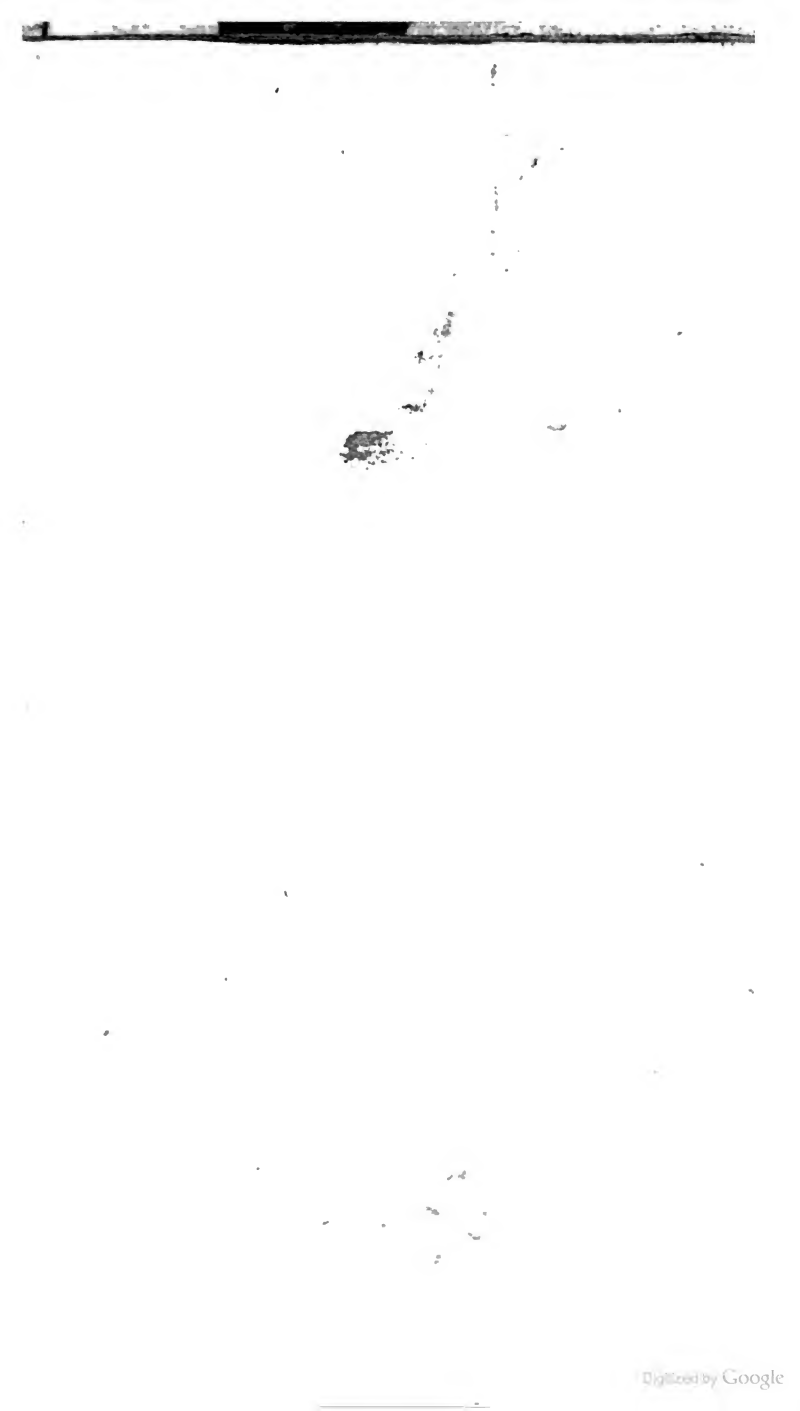
image
not
available

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

6.10.A.13.

MEMOIRES

DE

Messire Pierre de Bourdeille, Seigneur de BRANTOME,

CONTENANT

Les Vies des Hommes Illustres & grands Capitaines estrangers de son temps.

SECONDE PARTIE.

Biblio Soc. Coll Rom Jesu

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A LEYDE,

Chez JEAN SAMBIX le Jeune, à la Sphere.

M. DC. XCIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Des Vies des Hommes Illuſtres Eſtrangers contenuës dans ce II. Volume.

LE Comte Guillaume de Furſtemberg. 1
Martin de Roſſen. 4
Le Colonel Frunsberg. 5
Jeannin de Medecis, & Coſme ſon fils, Duc de Florence. 14
Dom Pedro de Toledo. 26
André Doria. 36
Jean André Doria. 52
Dragut Corſaire. 57
Occhialy ou Ucchialy Calabrois, Corſaire Turc. 69
Barberouſſe. 78
Le Marquis de ſainte Croix. 82
Philippe II. Roy d'Eſpagne. ibid.
Philibert Duc de Savoye. 151
Le Comte d'Egmont. 163
Le Prince d'Orange, & le Comte Louys de Naſſau. 178
Dom Sanche d'Avila. 199

Chap-

Chiappin Vitelly. 204
Barthelemy d'Alviano. 206
Cesar Borgia dit le Valentin. 219
Iean Iacques Trivulce. 229
Theodore Trivulce. 244
Le Prince de Melfe. 245
Le Mareschal Strozzy. 256

FIN.

Digitized by Google

MEMOIRES

DE MESSIRE

PIERRE DE BOURDEILLE,

Seigneur de BRANTOME.

BIBLIOTECA VATICANA ROMA

LE COMTE DE FURSTEMBERG.

LE Comte Guillaume de Furſtemberg fut eſtimé bon & vaillant Capitaine, & l'euſt eſté davantage, ſans qu'il fut leger de foy, trop avare, & trop addonné à la pillerie, comme il le fit paroiſtre en France, quand il y paſſoit avec ſes troupes: car aprés luy rien ne reſtoit. Il ſervit le Roy François l'eſpace de ſix à ſept ans, toûjous avec 6. à 7000. hommes: mais aprés de ſi longs ſervices, où pluſtoſt ravages & pilleries, il fut ſoupçonné d'avoir voulu attenter à

Digitized by Google

la perſonne du Roy : dont j'en fay le conte ailleurs. Et pour le mieux encore ſçavoir, on le trouvera dans les cent nouvelles de la Reyne de Navarre, la Reyne Marguerite : où l'on peut voir à clair la valeur, la generoſité, & la magnanimité de ce grand Roy ; & comme de peur l'autre quitta ſon ſervice, & s'en alla à celuy de l'Empereur. Et ſans qu'il eſtoit allié de Madame la Regente, à cauſe de la maiſon de Saxe, d'où eſt ſortie celle de Savoye, poſſible euſt-il couru fortune, ſi le Roy euſt voulu faire paroiſtre en cette occaſion ſa magnanimité, pluſtoſt que de le faire mourir par Juſtice. Lors qu'il fut pris en fondant la riviere de Marne, qu'il avoit d'autres fois tant reconnuë, en allant & venant par la France avec ſes trouppes, à la venuë de l'Empereur en Champagne & à S. Dizier, il luy pardonna encor. Il fut mis dans la Baſtille, & en fut quitte pour 30000. eſcus de rançon. Il y eut aucuns grands Capitaines, qui dirent & opinerent qu'il ne devoit eſtre traitté ainſi en priſonnier de guerre ; mais en vray & vil eſpion, comme il en avoit fait la profeſſion : de plus qu'il en eſtoit quitte à trop bon marché par ſa rançon. Car ce n'eſtoit pas le moindre larcin qu'il avoit fait en France, de l'une de ſes mon-

montres. Enfin il-fut mieux traitté qu'il ne meritoit, disoit-on. L'Empereur ne s'y fioit point autrement, ny en luy ny en ses gens; & mesmes quand il leur commanda de s'aller jetter dans Vitry, pour le garder, & pour favoriser les vivres de son armée, tant s'en faut, aprés qu'ils eurent tout mangé, & gouspillé, quatre compagnies, qu'on avoit laissées dedans, y mirent le feu & le bruslérent. Et puis ils s'en retournerent au Camp trouver les autres troupes: dont l'Empereur entra en extreme colere, sans pourtant en faire justice; mais il patienta fort ce coup là, pour avoir affaire de ses gens sur l'entrée d'une guerre & d'un pays. Ce trait meritoit d'estre puny à toute outrance de rigueur: ce sont des coups de patience & de neceſſité. Paul Jove parle d'un certain Vulcan, fils du Comte de Furstemberg, qui fut tüé à la bataille de Cerizole. Je ne sçay s'il estoit fils de ce Comte Guillaume, dont nous parlons: mais il avoit pris, ou son parrain pour luy, un nom estrange, Vulcan. Plusieurs Italiens & aucuns Allemans se plaisent aussi à prendre des noms antiques, de ces braves Romains: dont j'en nommerois une infinité; mais ils n'en prennent nullement de Dieux antiques & payens, comme de Saturne,

Jupiter, Bacchus; Mars, Pluton, Radamante, & autres Dieux controuvez. Cettuy-cy pourtant ſe nomma Vulcan, comme du nom de Mercure, il s'en eſt veu en France: mais c'eſtoit un nom de place & Seigneurie, mais non pas un nom de Bapteſme. Je croy que ce nom de Vulcan & le ſurnom de Furſtemberg n'euſſent gueres ſervy, n'y l'un ny l'autre à le ſauver, s'il fuſt tombé vif entre les mains des François. Pour le Vulcan, c'étoit pour faire peur aux petites enfans; & pour celuy de Furſtemberg, il eſtoit trop hay & en horreur aux François; ſe ſouvenant des maux que ce nom avoit apportés en France: & qu'eux meſmes peut eſtre en avoient ſoufferts. S'ils le prirent en vie, ou s'ils le depeſcherent auſſi-toſt: ou bien s'il demeura mort au combat, cela eſt incertain: mais ils eurent de la joye de le voir eſtendu par terre Ainſi ſe font les vengeances.

MARTIN DE ROSSEN.

IL y eut auſſi ce brave Martin de Roſſen, tres-bon Capitaine, eſtant au ſervice du Duc de Cleves. Il ſe fit voir en pluſieurs belles expeditions, qu'il fit contre l'Empereur, & aucuns de ſes Capitaines: comme le Prince d'Orange

&

& autres, qu'il deffit, & donna jusques aux portes d'Anvers : où il brusla la moitié des Fauxbourgs. Mais aussi il avoit avec luy Monsieur de Longueval, brave Capitaine, que le Roy luy avoit envoyé avec une bonne trouppe de François, mais petite pourtant : & sans luy ledit Martin Rossen possible n'en eust pas tant fait. Enfin Duren estant pris d'assaut, & le pays de Gueldres reduit à la devotion de l'Empereur, il pardonna au Duc de Cleves & audit Martin Rossen, & pour sa valeur le prit à son service & à ses gages. Et il luy mena de belles trouppes en Champagne & à S. Dizier. Ainsi alla la fortune de guerre en ce Capitaine, aujourd'huy pour le Roy, & le lendemain pour l'Empereur.

LE COLONEL FRUNSBERG.

AVant tous ceux-là avoit esté au service de l'Empereur le Colonel Frunsberg, qui avoit ses troupes avec Mr. de Bourbon à la prise de Rome ; lesquelles toutes estoient affriandées à la Religion de Luther. Aussi elles le firent bien paroistre envers les Prestres & gens d'Eglise ; ausquels ils ne pardonnerent

jamais, qu'ils ne paſſaſſent le pas, tant qu'ils en trouvoient : de ſorte qu'on dit & eſt eſcrit ; que tel ſoldat Allemad & Capitaine ſe trouva, qui avoit une chaine, & la portoit enfilée de 70. teſticules de preſtres. En nos premieres guerres civiles s'en ſont auſſi trouvez pluſieurs, tant ſoldats que Capitaines, qui en ont porté de telles : & meſmes un gentil-homme d'Anjou, que je ne nomme point ; dommage pourtant qu'il s'addonnaſt à cela ; car il eſtoit autrement gentil-homme de bon lieu, & brave & vaillant.

Ce Frunsberg ayant ſceu qu'on tiroit vers Rome, avoit fait faire une belle chaine d'or exprez, diſoit-il, pour pendre & eſtrangler le Pape de ſa propre main : parce qu'à tous Seigneurs tous honneurs. Et puis qu'il ſe diſoit le premier de la Chreſtienté, il luy falloit bien deferer un peu plus qu'aux autres. On dit auſſi que s'il y euſt eſté au commencement de la priſe, que les cruautez s'y fuſſent encore exercées plus enormes qu'elles ne furent : car il eſtoit tres-cruel & mortel ennemy du Pape & des Catholiques : mais il eſtoit demeuré à Ferrare, malade extrémement de ſes gouttes. Qu'euſt-il fait de pis qu'il s'y fit, s'il n'y euſt mis le feu pour l'embraſer toute ? Dieu

Dieu ne voulut pas pour avoir eſté & pour eſtre encore le chef du monde, ou pour le moins de la Chreſtienté. Et puis les Gots, & Viſigots l'avoient déja aſſez viſitée autresfois de feux & de ravages, de ſorte qu'elle demeura un long-temps deſerte & deshabitée. Et où ſe tenoit donc le ſaint Pere alors, diſent quelques-uns de la Religion? Dieu le gardoit, colloquoit, & aſſiſtoit ailleurs: tant il ſçait bien garder les ſiens, où il luy plaiſt. Et il faut encore noter une choſe, que ſi les gens & Lanſquenets de ce Frunsberg firent du mal à Rome, ils en firent bien autant à Naples, quand ils y furent aſſiegez & enſerrez: car lors qu'ils y entrerent, il y avoit des vivres & des vins pour deux ans, mais ils gouſpillerent, beurent & mangerent tout, avec une telle gloutonnerie, que ſans le malheur, qui arriva à Monſieur de Lautrec, & à toute ſon armée, de maladies & de peſte, la ville eſtoit trouſſée, & la prophetie de Monſieur de Lautrec accomplie, qui diſoit toûjours qu'il les auroit la corde au col: car les vivres y failloient dedans eſtrangement, juſques à une poulle qui y valoit cinq eſcus, poullet deux, le pain de meſmes: dont il falloit bien ſe rendre ou mourir de faim. De ſorte que j'ay oüy dire à de grands

Capitaines, que les Lanſquenets ne ſont pas trop bons renfermez dans une place, pour eſtre mal reglez & fort ſujets à leur bouche. Je m'en raporte à Antoine de Leve dans Pavie : que s'il n'euſt joué un tour de ſon eſcrime, comme j'ay dit en ſon lieu, il eſtoit perdu ; au Comte de Mansfeld, dans Yvoy, le tour qu'ils luy firent, & dont il s'en plaignoit fort. La Seigneurie de Sienne avec Monſieur de Montluc s'en ſceut gentiment deffaire dans leur ville : autrement ils eſtoient perdus de reputation & de vie. A la campagne & aux ſieges ils ſont tres-bons, & combattent tres-bien, quand ils ont eſté aguerris un peu. C'eſt aſſez parlé de ces Colonels Allemans : que ſi je les voulois tous ſpecifier, je n'aurois jamais fait ; & ce me ſeroit auſſi une grande honte, d'en eſcrire tant, puiſque tant d'Hiſtoires en parlent. Il faut parler auſſi des braves Italiens, deſquels tout de meſmes qu'il y a eu de bons & de braves Capitaines parmy les Eſpagnols & Allemands, comme j'ay dit cy-devant, ſous l'Empereur & le Roy ſon fils, il y en a eu auſſi de tous pareils de cette brave nation, comme ces Medicis, ces Colonnes, ces Urſins, ces Gonzagues, ces Baillons, ces Malateſtes, ces Vitilles, ces Martinengues,

ces

Digitized by Google

ces Dories, ces Maleſpines, les Spinolas Gennois, deſquels eſt ſorty ce grand Marquis de Spinola, aujourd'huy l'eſpouvante des Pays-bas ; qui ne doit rien à ſes braves predeceſſeurs ; voire les ſurpaſſe en tout : duquel je parleray ailleurs à ſon tour : bref une infinité d'autres. Je ne ſuis pas pour ſpecifier tous ceux que j'ay dits, fortis tous de tres-nobles, illuſtres & vaillantes familles, de pere en fils ; car j'entreprendrois un œuvre trop grand & difficile pour moy. Je diray ſeulement qu'au combat naval fait devant Naples aſſiegée, Faramoſqua y mourut combattant bravement ; Aſcanie Colonel y fut pris ; Philippes Cerbeillon y fut pris auſſi : & force autres grands Capitaines y firent tres-bien : auſquels les Eſpagnols ne firent point de honte.

Au ſiege de Florence furent & accompagnerent le Prince d'Orange, Pierre Loüis Farneſe, le Comte Roſſe de Sanſegondo, Alexandre Vitelli, Juan-Battiſta Savelli, Martin Colone, & ſon parent Camille Mutio, Birro de Stipicciano, le Seigneur Scalinge, Aſtezan Braccheo, & Sforza freres, Malateſta, le vieil Capitaine Joan Saſſatello de Romagne, Hieronimo de Trani, & force autres ; leſquels tous firent là bien paroiſtre

roiſtre leurs valeurs. Auſſi avoient-ils à faire à de tres-braves & vaillans Capitaines de ceux de dedans, qui le monſtrerent bién en une infinité de combats : & meſmes en une ſortie que fit un jour le determiné Jean de Thurin, duquel je parle ailleurs ; avec Bartholomé de Fauno, Jacobeto Corſo, & autres braves Capitaines : dont il ſervit bien à ceux de dehors de ſe bien deffendre. Cipſa Piſan, Boniface de Parme, Roſſo & Alexandre Vitelli y furent fort bleſſez, & Sciara Colonne auſſi.

Pour le Voyage de la Goulette s'y trouverent auſſi force braves Capitaines : comme fut Spinello Caraffa, & le vaillant Comte de Sarne, qui fut tüé devant le Fort, en une furieuſe ſortie qu'y fit Salec commandant dedans, contre ledit Comte, qui allant reconnoiſtre la place fut bien rembarré avec les ſiens, juſques dans ſes tentes & pavillons ; où ils pillerent & meubles & vaiſſelle d'argent. Et aprés ledit Comte eſtant tüé, ledit Salec luy fit couper la teſte, & l'envoya à Barberouſſe pour preſent ; dont il fut bien joyeux : car ledit Comte luy avoit fait la guerre ailleurs, vers la Barbarie. Les Eſpagnols ne furent pas marris de la deffaite de ce Comte, & des Italiens (que c'eſt que d'en-

d'envie) dautant qu'il avoit demandé au Marquis du Guaſt cette faveur, de faire la premiere pointe pour reconnoiſtre la place, ce qu'il luy accorda volontiers pour ſa valeur, qu'il avoit ſouvent fait paroiſtre; & auſſi parce qu'il l'aymoit. En quoy le Marquis les tança fort, de s'éjoüir & ſe rire du mal d'autruy; & meſmes eſtant là tous pour le ſervice de l'Empereur & du General. Quelque temps aprés, les Eſpagnols n'eurent pas grande occaſion de ſe rire des Italiens, à l'aſſaut & à la priſe de la Ville de Duren, que fit l'Empereur, y eſtant & comparoiſſant en perſonne, armé de toutes pieces avec une caſaque de drap d'or; tant pour bien paroiſtre & animer ſes ſoldats, que pour l'envie qu'il portoit à cette place, & pour la vengeance qu'il en vouloit avoir. Auſſi & les uns & les autres combattirent bien, par une genereuſe jalouſie: car le jour de l'aſſaut eſtant venu, & la breſche faite, tous faiſant à l'envy ſans en attendre le ſignal & le commandement de l'Empereur, ny de Ferdinand de Gonzague General de ſa dite Majeſté, paſſant le foſſé plein d'eau, monterent & donnerent l'aſſaut ſi furieuſement, & combattirent ſi opiniaſtrement, qu'enfin ils emporterent la place, non ſans y eſtre de-

meurez morts plus de cinq cens hommes, tant des Eſpagnols que des Italiens, ſur le rampart & à la breche : auſſi ayant tout forcé, ils tüerent tout tant qu'ils peurent, pour la vengeance de leurs compagnons, & de leurs Capitaines. Ils eſtoient commandez par Eſtienne Colonne, envoyé par le grand Coſme de Medicis à l'Empereur; lequel pour ſa ſuffiſance & ſon merite le fit là Meſtre de Camp de toute l'Infanterie Italienne; montant à quatre mille hommes, dont il s'acquitta tres-dignement : & Camille Colonne & Antoine Doria, qui avoient de belles trouppes, & eſtoient de bons Capitaines, ne deſdaignerent pas de luy obeïr. Dom Alvaro de Sande & Ludovic Perez, commandoient aux Eſpagnols, montant à autant que les Italiens. La Ville eſtant priſe & le combat & maſſacre ceſſé, y pilla qui peut : dont s'en enrichirent fort les ſoldats de l'Empereur, qui vit donner l'aſſaut en eſtant fort prés, loüa publiquement entr'autres Italiens, pour avoir vaillamment combattu & bien fait, un Facio de Piſe, & un Sanſeverin de Naples, morts ſur la place. Il loüa auſſi fort deux Alfiers ou Fort-enſeignes, l'un Navarrois nommé Randolazzo, & l'autre Gennois nommé Gregorio, qui demanderent

derent aprés l'honneur & la recompenſe de la couronne murale, comme jadis firent ces braves Romains ; parce que tous deux conteſtoient avoir monté ſur la muraille des premiers : & de fait en produirent leurs teſmoings, eſtant les affections de chacun des deux païs fort addonnées à la faveur de l'un & de l'autre. L'Empereur en remit & differa ſa ſentence, pour n'offenſer ny l'un ny l'autre, & les entretient longtemps en longueur & ſuſpens, & en bonne eſperance à tous deux, de peur que par ce combat ne s'engendraſſent de chacun coſté des haines & des envies, qui peuſſent venir à quelque mutinerie. L'Empereur en ce trait, comme en pluſieurs autres, monſtra ſa ſageſſe: car il y avoit aſſez dequoy s'animer des deux coſtez ; où il acquit grande loüange : mais encore plus grande d'avoir conquis bravement cette ville, & mieux fait que ne firent les cohortes Romaines de Jule Ceſar, ſous Cajus Gera & Titurius Sabinus, qui y furent deffaites, & miſes en pieces des gens de cette contrée. Cela ſe trouve dans les Hiſtoires.

Il y eut auſſi des Italiens à l'entrepriſe d'Alger : mais ils coururent fortune en une ſaillie, qui leur fit faire Aſſan Aga commandant dedans, & ſans qu'il fu-

rent

rent bravement ſecourus ils eſtoient mal. Ils eſtoient commandez & menez par Camille, brave & vaillant Capitaine. Il ſe lit & ſe dit que l'Empereur ſe repentit fort à ſon ſiege de Saint Diſier, qu'il n'avoit amené des trouppes d'Italiens; parce qu'il les avoit veus faire ſi vaillammant au ſiege de Duren, & que là ils euſſent fait de meſmes, & euſſent autant déchargé ſes Eſpagnols, qu'il aymoit tant, & vouloit tant eſpargner: car ils y furent bien eſtrillez, battus, & grillez d'artifices à feu, juſques au nombre de cinq cens. Or c'eſt aſſez pour ce coup parlé d'eux: & pour conclure, je diray un mot de ce brave & vaillant Jeannin de Medicis, & du grand Coſme de Medicis.

JEANNIN DE MEDICIS,

Et Coſme ſon fils, Duc de Florence.

JEannin de Medicis pour ſon commencement ſervit tres-bien l'Empereur, & tint ſon party: il ſe fit fort connoiſtre ſous le Marquis de Peſcayre: de ſorte qu'il emporta en un rien le prix d'eſtre un tres-bon Capitaine, & mêmes pour les gens de pied, & mourut en l'âge de vingt deux ans, venant à vingt-trois

trois, eſtimé & tenu pour tel, ce dit Guiccardin: mais les autres le montent à plus d'années, comme je diray cy-aprés. Il eſtoit néveu du Pape Leon, & pour le regret qu'il en eut, il fit faire toutes ſes enſeignes noires: de ſorte que ſes trouppes n'eſtoient autrement nommées que les bandes noires: & par tout où elles furent employées, elles faiſoient fort parler des bandes noires. Il quitta aprés le ſervice de l'Empereur, & s'en vint toûjours avec ſes bandes noires au ſervice du Roy François, qu'il ſervit tres-bien, & tant qu'il veſcut: toutesfois il fit une grande revolte dans Cremone, contre Monſieur de l'Eſcu, pour l'amour de la compoſition; que ledit Monſieur de l'Eſcu fit ſans ſon ſceu: que s'il ne l'euſt appaiſé, le Roy le perdoit, & il euſt bien fait du mal avec ſes trouppes, diſent les Eſpagnols, qui ne demandoient pas mieux. Du depuis il ſervit fort bien le Roy en tous les lieux où il ſe trouva; & meſmes au ſiege de Pavie: là où il fut fort bleſſé d'une arquebuſade en une jambe: dont il fallut qu'il ſe retiraſt pour ſe faire panſer. Il fut trouvé fort à dire à la bataille de Pavie, dautant qu'il ſçavoit fort bien faire combattre l'infanterie, & ſçavoit de quelle façon auſſi combattoit l'Eſpagnol: ſi bien qu'on

qu'on luy euſt mieux fait teſte qu'on ne fit, s'il y euſt eſté. Auſſi le Roy François le ſceut bien dire & regretter, & que s'il euſt eſté là, que l'Infanterie Eſpagnole n'euſt pas fait tel eſchec qu'elle fit, combien qu'il ſe m'eſcontentaſt fort de ſes Capitaines (j'en parle ailleurs) qui luy avoient deſrobé tant de payes, que penſant avoir des gens ce jour là de ce coſté, il n'en trouva que peu; tant ils avoient payé les Commiſſaires de paſſe-volans. Au bout de quelque temps luy eſtant guery, & retourné à ſervir le Roy, il eut encore une grande arquebuſade dans la jambe meſme, qui avoit eſté bleſſée; & ainſi qu'il fut arreſté de la luy couppér, on luy annonça l'arreſt, & qu'il falloit avoir des gens pour le tenir ferme, & luy couvrir la face & les yeux: il leur dit, couppez hardiment, il ne me faut perſonne pour me tenir: car vingt hommes ne me pourroient pas tenir quand ils l'auroient entrepris. Parquoy couppez, & luy-meſme prit la bougie, & la tint tant qu'on luy couppa, le D[illegible] de Mantoüe eſtant preſent. Et penſant eſtre guery le mal s'empira de pis en pis, & venant à la mort il dit ſeulement ces paroles, Et comment? faut-il que je meure icy entre les emplaſtres? ce m'eſt un grand deſpit, & ſe tournant

de

de l'autre coſté il mourut à Montoüe, en l'age de vingt-huit ans, l'an mil cinqcens vingt-ſix (ainſi que diſent les Hiſtoires Eſpagnoles) eſtant eſtimé l'un des grands Capitaines de toute l'Italie, & pour tel regretté. Et jugez que s'il euſt fourny ſes ans ſelon le cours, il ne fuſt jamais un tel Italien : car il avoit toutes les vertus d'un grand Capitaine, & ſur tout il eſtoit compagnon de tout le monde & tres-liberal.

Ce brave & vaillant Juan de Medicis laiſſa aprés luy, de ſa femme, tres-honneſte & ſage Dame, la Signora Maria Salviati, un brave fils comme le Pere, qui fut ce grand Coſme de Medicis, que nous avons veu de nos temps ſi renommé & ſi grand homme d'Eſtat, ſi ſage & ſi adviſé, qu'il ne s'en eſt veu un pareil à luy de nos temps : ainſi qu'il le monſtra lors qu'il ſe fit & s'inſtalla Chef de la Republique de Florence ; & puis Duc ; & puis grand Duc : qu'aucuns appelloient grand Duc de Toſcane, d'autres grand Duc ſimplement.

De raconter ſa valeur, ſon aſſeurance, ſa prudence, & ſon ſage temporiſement, comment il parvint à cette Principauté, n'ayant que dix-huit ans, ce ſeroit choſe ſuperflue & une vaine redite à moy, puis que Paul Jove en a fait le diſ-

Digitized by Google

diſcours auſſi beau qu'il eſt poſſible. Je diray ſeulement un mot, ainſi qu'il aſpiroit à cette Principauté, un jour qu'il partit de ſa maiſon pour en ſçavoir la reſolution du Conſeil, qui ſe tenoit pour cette affaire, ſa mere le voulut retenir pour l'empeſcher de cette attente, craignant qu'il ne luy en arrivaſt mal: veu que les Florentins ne deſiroient rien tant que le recouvrement de leur liberté, & qu'il luy en pourroit arriver pareil inconvenient qu'au Duc Alexandre. Ah! ma Mere, luy dit-il, ceſſez je vous prie de me perſuader plus: il faut reſolument que j'aille où la fortune m'appelle, en me monſtrant benignement quaſi du doigt l'occaſion pour venir à cette ſouveraine dignité, qui eſt tres-honorable & tres-neceſſaire à toute noſtre Maiſon. Que ſi j'en perds l'occaſion, & n'en fay conte, elle n'eſt plus pour retourner aprés moy. Il ne faut pas qu'une peur & qu'une vaine apprehenſion m'empeſche d'entendre à moy & à mon proffit: veu que ce n'eſt point contre le ciel, pourquoi j'aſpire à un tel bien qui ſe preſente, pour vertueuſement & vaillamment faire veritable mon deſtin fatal. Belles paroles certes & courageuſes. Et il diſoit cela en ſe ſouvenant qu'un Devin Grec, je ne ſçay ſi c'eſt celuy que j'ay veu, ou ſon Pere,

Pere, tres-singulier en cet art, luy regardant la main luy avoit predit une succession de tres-grande dignité & opulente, comme de fait le Devin n'y fallit, ny la fortune Car il fut pour le commencement crée Chef de la Republique de Florence, n'ayant pour son estat que douze mille escus par an, où son Predecesseur en avoit dix-huit mille.

Pour fin ce brave Prince se comporta si bien avec son temporisement, sa conduite, sa prudence & sa valeur, qu'avec le temps il se rendit paisible Duc de Florence; non sens grand' peine & travail pourtant, à cause des bannis de Florence; & sur tout des Strozzi, & Philippes ses enfans, & autres, desquels il vint à bout enfin, comme j'en parle ailleurs. Et qui luy ayda fort, ce fut la mort de son Predecesseur, Alexandre de Medicis, sur le parricide; qui s'en estant enfuy en France, le Roy François ne le voulut recevoir ny receler, tant il estoit magnanime. Puis s'estant retiré à Constantinople, & ayant senti le vent que ce grand Sultan Solyman le vouloit livrer à la vengeance, pour l'enormité du fait, il s'enfuit à Venize: où estant retiré, il fut tué par deux determinez soldats de volleries, où il y en a toûjours de bons: l'un s'appelloit Bedo, qui avoit

avoit eſté de la Garde dudit Alexandre ; & l'autre Cecchin de Bibonna. Et ainſi ils vangerent la mort de leur Maiſtre, volontairement & de leur propre gré & mouvement, ſans avoir voulu prendre ny toucher tant ſoit peu le ſalaire de ſeps mille Eſcus, ordonnez par le Senat à ceux qui tüeroient ce parricide, & en vangeroient la mort. Grande loüange certes à ces deux braves Soldats, pour avoir vangé la mort de leur Maiſtre ſans aucune avarice, ſinon pour une grande magnanimité de cœur. Ah ! braves, vous eſtes morts comme mortels, mais voſtre loz vous rend immortels ; & n'en rend nuls eſgaux à vous en pareilles vengeances, ſoit de leurs Maiſtres, ou de leurs Capitaines.

Il faut ſçavoir auſſi que ſi ce parricide fut deteſté d'aucuns & abhorré, il fut auſſi loué d'autres ; comme il y a tousjours divers cerveaux, juſques à comparer le meurtrier à Brutus, pour avoir voulu remettre la Republique en ſon entier : dont pluſieurs furent bannis de Florence, & pluſieurs auſſi ſe bannirent d'eux-meſmes, non ſans grand danger de la vie dudit Coſme : & bien luy ſervit de prendre garde à luy ; de ſe tenir couvert ſouvent d'une jacque de mailles ; & un long-temps monſtrer une brave façon

& tres-

& tres-asſeurée, comme il l'avoit certes, & toute martiale; & qui portoit auſſi bien ſon eſpée à mon gré à ſon coſté qu'il eſt poſſible, ne l'abandonnant jamais: de ſorte qu'il euſt fallu que celuy-là fuſt bien reſolu qui l'euſt oſé attaquer, non pas meſmes deux ou trois, qu'il ne leur euſt fait courir fortune auſſi grande qu'eux à luy. Car il y eſtoit reſolu, diſoit-il, de vendre bien cherement ſa mort. Dont il avoit ſouvent de grands advertiſſements de grands attentats qu'on luy preparoit, juſques là que luy aymant fort le plaiſir de nager (car il nageoit des mieux) & de ſe jetter du haut du pont de l'Arne en bas, on luy avoit preparé une fois des eſpées tres-pointues & des dagues dans le fond du fleuve, fichées en terre, afin que comme il ſe jetteroit en bas, il trouvaſt les pointes de ces eſpées en l'air, qui le lardaſſent & le fiſſent ainſi mourir. Mais cet aguet fut deſcouvert, & dit-on par luy-même, qui vit les eſpées du haut en bas avant que de s'y jetter: & par ainſi il ſauva ſa vie, & fit mieux regarder par aprés. Car tousjours il aymoit fort ce plaiſir, comme j'ay dit; & pour cela il ne s'en priva pas. J'ay oüy faire ce conte dans Florence meſmes. Bref, ce brave Prince eut de grandes traverſes de toutes parts,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

parts, voire ſon beau-Pere Pedro de Tolede, qui euſt bien voulu luy faire perdre ſon Eſtat, s'il euſt peu : dont je parle ailleurs. Enfin la fortune qu'il avoit trouvée ſi bonne par ſon Aſcendant, luy continua ſi bien ſa compagnie, que de trois grandes Republiques, il en fit & en compoſa une ſeule Principauté & Souveraineté, qui eſt Florence, qui s'eſt fait craindre & rechercher des plus Grands de la Chreſtienté. Sienne, ville Imperiale, compoſée de tres-braves & vaillans gens de cœur & de guerre, Citadins & Gentils-hommes, ployé ſous luy maintenant, & ſe moque de l'Empereur & de ſon Empire, & la luy detient à ſa barbe. Et Piſe, cette brave Republique, dis-je, qui à fait trembler par ſes vaiſſeaux & ſes armes le Levant, & ſes voiſins auſſi ; juſques à avoir poſſedé le Royaume de Sardaigne : auſſi diſoit-on du temps paſſé, Paris en France, Milan en Lombardie, Rome en Italie, & Piſe en Toſcane. Voyla donc maintenant toutes ces trois belles & floriſſantes Republiques à rien, jadis ſujettes à perſonne qu'à elles-mêmes : leurs libertez ſont ſous le joug & les loix de ce grand Prince Coſme, qui par ſes valeurs, vertus, merites, & ſage conduite fut prononcé par le Pape Paul cinquieſme ; grand

grand Duc ; comme j'ay dit avec juſte tiltre, occu ant & tenant un ſi beau Pays, de grandes & quaſi royales places & tres-opulentes : ſi bien qu'on dit que ſon revenu eſt monté à plus de deux millions d'or, ſans un grand treſor & infiny, qu'il laiſſa à Meſſieurs ſes enfans, tres-grands & habiles perſonnages. Les deux aiſnez heritiers, l'un par la mort du premier, qui eſt le grand Duc d'aujourd'huy ; que l'on tient pour un tres-grand & ſage homme d'Eſtat ; qui pourſuit les erres, exemples & enſeignemens de ſon Pere : duquel il faut dire, tant qu'il a veſcu, avoir fait tousjours de belles choſes, & pour la Chreſtienté, & pour le ſervice de l'Empereur, ainſi qu'il envoya un beau ſecours de huit cens chevaux, conduits par ce brave Aſtolphe Baillon, au Marquis du Guaſt, pour la bataille de Cerizole, & encores aprés il envoya un autre beau pour la guerre d'Allemagne : aſſiſta auſſi, de tout ce qu'il eſtoit poſſible, le Marquis de Marignan pour le ſiege de Sienne, & principalement de vivres : ſi que l'armée n'y eut pas grande neceſſité. Et s'il y euſt peu aſſiſter de ſa perſonne, il ne deſiroit autre choſe ; & s'il euſt peu par ſon abſence eſtre aſſeuré d'ailleurs de ſon Eſtat de Florence, il n'y euſt pas failly : car

il

il avoit le cœur tres-valeureux.

Lors que Barberouſſe retourna de Provence avec ſon armée ; & qu'il voulut mettre pied à terre, comme de fait il le fit ; & commençoit à piller & ravager la Toſcane, par les ſaccagemens & bruſlemens de Talmont & de Port Hercule ; & qu'il éſtoit prés d'achever par la priſe d'Orbitelle ; ce brave Prince y envoya un fort beau ſecours de Cavallerie & d'Infanterie, conduite par ce brave & vaillant Capitaine, le Seigneur Vitelly, qui s'y jetta determinément dedans pour la deffendre, tant contre ledit Barberouſſe, que contre les Strozzy, conduits par Leon Strozzy, qui depuis Prieur de Capoüe fut donné par le Roy François audit Barberouſſe pour Coadjuteur, & puis Ambaſſadeur vers Solyman. Ce beau ſecours les eſtonna ſi bien, & mêmes cette belle Cavallerie, tousjours coſtoyant la mer, que ledit Corſaire fit retirer ſes gens en Galeres, & leur fit faire voile : de ſorte que ſans cette belle prevoyance & ces belles forces de ce grand Duc, il ne faut point douter que toute la coſté de Toſcane, voire encore plus avant, n'euſt eſté au ſac & au feu. Ce n'eſt pas cette fois ſeulement qu'il fit la guerre aux Infidelles, mais d'un ſaint zele l'a continuée, ſi bien qu'il a tousjours

jours entretenu ſept ou huit Galeres, & bien armées de gens, de vivres, & de toutes choſes neceſſaires pour un bon armement de mer ; allant tousjours en courſe, & faiſant toûjours quelques priſes : de ſorte que les Corſaires les ont autant redoutées, qu'aucunes de la mer aprés celles de Malte. Et pour mieux les armer il erigea un tres-beau & ſaint ordre de Chevaliers de ſaint Eſtienne, dediez & deſtinez pour cette guerre ordinaire des Infidelles, & leur en donna de fort belles Commanderies & penſions, qui les entretenoient fort bien. Grande obligation certes que la Chreſtienté luy en a & à ſa memoire pour jamais. Ce que continuë encore Monſieur le grand Duc ſon fils d'aujourd'huy. De plus il avoit un Gallion, des plus beaux & des mieux armez que j'en aye jamais veus ; qu'il envoyoit tous les ans en Levant, ſans crainte d'aucuns Gallions qui l'ayent attaqué, ou qu'il ne s'en ſoit bien defendu & eſchappé. Car il y avoit dedans plus de deux cens pieces d'artillere. Je l'ay veu comparable à celuy de Malte, que j'ay veu auſſi, tres-beau certes, grand, & tres-bien epuippé. Or c'eſt aſſez parlé de ce grand Prince. Aprés ſa mort le Roy Henry III. & la Reyne ſa Mere, luy firent faire de ſomptueu ſes

ptueuſes & magnifiques obſeques, & pareil ſervice à N. Dame de Paris, comme ſi c'euſt eſté à un Roy eſtranger. J'étois lors à la Cour, qu'aucuns plaignirent fort & d'autres non : mais pourtant tous également ne ſe pouvoient garder de le loüer à toute extremité, & le dire un tres-grand perſonnage en toutes façons, & qui avoit acquis un grand bien & honneur en ſa vie, ſans y avoir fait aucune faute.

DOM PEDRO DE TOLEDE.

PUiſque j'ay nommé cy-devant Dom Pedro de Tolede, il en faut un peu parler & le loüer : car ç'a eſté un tres-grand homme d'Eſtat, d'affaires, & de conduite, tres-ſage & tres-adviſé. Auſſi l'Empereur Charles le laiſſa en Eſpagne, lors qu'il s'alla faire couronner à Boulogne, pour gouverner ; où il s'y comporta certes plus modeſtement, que Monſieur de Chievres, comme on dit : car durant ſa charge il n'y arriva nulle revolte ny ſedition, bien qu'on le tinſt pour brouillon, remuant, & ſi fort attentif au bien de ſon Maiſtre, qu'il fermoit les yeux à tout, pourveu qu'il le peuſt ſervir & aggrandir ; juſques à n'eſpargner ſes gen-

gendres le Prince de Salerne, & ce grand Cosme: ce que j'ay ainsi oüy dire à Florence.

Il voulut eriger une Inquisition à Naples, qui cuida estre cause de grandes revoltes: de sorte que j'ay oüy dire à Naples & à Rome, que si pour lors il y eust eu un Ambassadeur d'espée, & un brave Capitaine au lieu de Montuillier, on eust ébranslé le Royaume, de mesmes que fut l'Etat de Sienne par Monsieur le Mareschal de Termes, estant pour lors à Rome & en Italie. J'en parle ailleurs. Car ce joug d'Inquisition estoit insupportable, tant pour estre nouveau, que pour estre fort fascheux. Il fut aussi cause de la sedition & revolte de Sienne: car il vouloit tout avoir pour son Maistre, voire Florence, s'il eust peu. Et s'il n'eust fait faire la Citadelle dedans Sienne, les Siennois se fussent mieux comportez, & n'eussent eslevé les armes. Aussi travailla-t-il fort pour la remettre en son obeïssance; mais sur ces entremises il y mourut. Je ne diray point comment, car on en parle fort diversement.

Il demeura Viceroy dans Naples plus de douze à treize ans, la gouvernant tres-sagement, & la decorant de cette belle estrade de Tolede, & de beaux ba-

ſtimens, que l'on y voit encore aujourd'huy. Ce n'eſt pas tout que bien gouverner en temps & lieu paiſible ; mais il la preſerva fort bien contre les dangers & les guerres ; ainſi qu'il fit fort bien, lors que Barberouſſe retourna de Provence : il fit ſemblant d'en vouloir ravager les coſtes du Royaume ; de ſorte meſmes qu'il avoit desja aſſiegé Pouſſol, qu'il euſt pris facilement, y ayant fait deſcendre & poſer ſon Artillerie, par Salec brave & vaillant Corſaire, qui avoit bravement commandé dans la Goulette ; mais par la valeur & ſage conduite dudit Dom Pedro, qui y eſtoit en perſonne avec de belles forces, & meſmes de cheval, il en deſlogea bien viſte, non ſans avoir porté dommage aux coſtes, & à quelques petites Iſlettes, qu'on avoit laiſſées comme abandonnées, & ſur la pauvre Iſle de Lipari, dont il emmena plus de ſept mille ames priſonnieres, & les veſtiges en paroiſſent encore ; car c'eſt une tres pauvre Iſle, & une miſerable habitation. Tant y à qu'il ſervit bien à ce Dom Pedro, d'eſtre là prudent & valeureux : car le Royaume en euſt bien paty.

Cette race de Tolede a long-temps eſté tousjours tres-bravé. Ils furent trois freres, Don Gracie, qui fut Lieutetant

nant du Roy Ferdinand, & fut tüé aux Gerbes. Le ſecond fut Dom Juan de Tolede, Cardinal & Archeveſque de Saint Jacques. Le tiers fut Dom Pedro de Tolede, dont nous parlons.

Ceux de cette maiſon, & ceux de Mendoza ont eſté long-temps en querelles & en guerre; tous tres-braves & vaillans, qui ne ſe devoient rien les uns aux autres; & ont bien fait mourir des hommes pour leurs partialitez. J'ay veu la place d'Albe, d'où ils ſont ſortis: c'eſt un Chaſteau ancien aſſis ſur un haut, qui ne paroiſt pas pourtant avoir ſi belle monſtre que l'on diroit bien. Elle eſt ſur le grand chemin des poſtes allant de Medina del campo en Portugal. Ainſi que j'eſtois à la poſte changeant de chevaux, il me vint accoſter un grand jeune homme, de l'âge de trente ans, maigre & eſclandre, luy ayant demandé qui il eſtoit, il me reſpondit qu'il eſtoit au Duc d'Albe: & luy demandant dequoy il le ſervoit, & s'il eſtoit un de ſes eſtaffiers, il me reſpondit. *No Sennor, mas ſoy ſu correo à pié.* Quelle gloire! ne voulant proferer qu'il fuſt ſon Laquais, ny ſon Valet de pied, ny eſtaffier, mais il dit qu'il eſtot ſon Courrier de pied. Je ne m'eſtois jamais desjeuné de ce mot: & puis entrant plus avant en propos, il

me dit qu'il eſtoit Gaſcon, pres d'Agen, me parlant Eſpagnol, mieux que s'il l'euſt eſté naturel; & me monſtrant le Chaſteau fort élevé, il me dit : bien que ce Chaſteau n'aye pas la marque comme ces beaux Chaſteaux de France toutesfois les braves hommes & Capitaines qui ſont ſortis de là, marquent plus par leurs beaux faits que tout les plus beaux marbres & plus belles pierres que l'on y ſceuſt mettre. Il m'en conta prou, & j'en fus quitte pour un écu d'or, qu'il me demanda fort privément, pour l'amour de la Patrie. Enfin ce grand nom & cette race de Tolede à eſté ſi bien illuſtrée par les hauts faits qu'ont menés ceux qui en ſont ſortis, qu'à jamais il en ſera memoire. Ce Dom Pedro laiſſa aprés luy Dom Garzie de Tolede, grand homme certes, dont je parle ailleurs en ſon lieu. Il laiſſa auſſi trois belles & tres-honneſtes Dames de filles, l'une Donna Leonor de Tolede, tres-habile femme & pleine de bonnes vertus. Il ſe lit & ſe dit, que ce grand Coſme voulant pretendre d'eſpouſer Madame Marguerite, Vefve d'Alexandre de Medicis, la demanda à l'Empereur, qui la luy refuſa, pour en gratifier le Pape Paul III. & la donner à ſon petit fils Octavio Farneze. Puis il de-

man-

manda audit Pape ſa petite arriere-fille, la Sennora Victoria, qu'il luy refuſa auſſi, diſant que les affaires de Rome & de Toſcane ne ſe pourroient jamais bien accommoder. Enfin par une brave & gentille ruſe Florentine il pria ledit Empereur, de luy donner une femme de ſa main, pour avoir lignée : lequel luy donna fort liberalement, & comme luy ſçachant bon gré de cette belle requeſte, cette honorable Dame Donna Leonor de Tolede, ſortie d'une des grandes maiſons d'Eſpagne, & bien à luy convenante pour ſes vertus & merites. L'autre fille, je ne ſçay où elle fut mariée : mais Marie de Tolede fut la Princeſſe de Salerne, tant renommée pour ſa beauté, que qui euſt eſté à Naples, en ayant veu toutes les belles ſingularitez qui ſont-là, & n'euſt veu ladite Princeſſe, il n'avoit rien veu, diſoit on pour lors : de ſorte que c'eſtoit un beau couple, d'elle & de ſon mary ; lequel j'ay veu tres-beau Prince : & il falloit bien dire qu'il euſt eu du meſcontentement & du mauvais traittement, fuſt-ce de ſon beau Pere, ou de l'Empereur, qui le pouſſerent & le deſpiterent à laiſſer cette belle femme, pour ſe bannir d'elle & du beau ſéjour de ſa Patrie. Ils en firent l'un & l'autre de tres-grands deuïls de leur

ſeparation, ſans pourtant ſe pouvoir jamais rejoindre.

Le Prince fit une Chanſon de complainte, qui commençoit ainſi : *Ohi mo ch'io no penſava di partir mi :* laquelle j'ay veu chanter long-temps en Italie & en France. Et une autre en Eſpagnol, qui diſoit : *Ya paſſò el tiempo que era enamorado, ya paſſò mi gloria, ya paſſò mi ventura y hàllegado la hora de mi Sepoltura.* En ces Chanſons douloureuſes il faiſoit bien paroiſtre ſes meſcontentemens, ſa triſteſſe & repentance, d'avoir laiſſé une ſi belle femme ; de laquelle il ne devoit jamais ſeparer, ny auſſi avoir quitté ſes biens & ſes terres pour venir pauvre en France, n'ayant pas dequoy ſe faire enterrer. Il fallut que ſa ſeconde femme, qu'il épouſa en Avignon pour ſon plaiſir (qu'on appelloit la belle Philippine) mandiaſt à la Cour, lors eſtant à Paris, & en la chambre de la Reyne, comme je vis, pour ſon enterrement, & un chacun y contribuoit. Monſieur Maiſonfleur, galant Gentil-homme, & tres-parfait, en faiſoit la queſte : car il eſtoit Huguenot, & elle auſſi, & par charité de frere à ſœur, on fit auſſi raffler un poignard, qui eſtoit au pauvre Treſpaſſé, fort riche & decoré de force Pierreries & belles Turquoiſes, qui valoit

loit plus de cinq cens écus ; & il ne fut raflé que pour cent. Grande petite certes, & un bel exemple pour ceux qui ſe banniſſent & ſe perdent ainſi mal à propos. Et certes ce dit Prince avoit beaucoup de belles vertus & valeur. Il ſe comporta bravement à la bataille de Cerizole ; car le Marquis du Guaſt l'ayant paſſé en ſa place de bataille avec ſa Trouppe de huit cens Chevaux, qu'il avoit amenez de Naples, & luy ayant commandé qu'il ne bougeaſt de là ſans ſon exprés commandement, qu'il luy diroit & manderoit de marcher & d'attaquer : mais ledit Marquis s'eſtant oublié de luy mander, ou qu'il fuſt tranſporté en ſon eſprit de ſon mal qu'il voyoit, ou que de bonne heure il partiſt, il laiſſa ſon homme là ; lequel pourtant ne bougea, & fit tousjours alte & bonne contenance, juſques à ce qu'il vit le deſordre, & quaſi l'achevement de la bataille, & ſe retira ſain & en bon ordre : Dieu mercy qu'il ne fut attaqué, comme dit le diſcours de la bataille.

C'eſt une belle queſtion que j'ay veu debattre, ſçavoir ſi l'on ne doit point partir ny s'ébranſler ſans congé ; bien qu'on en voye le beſoin : les uns tiennent le pro, les autres le contra. Un Nepveu de Charles de Lanoy en fit de

meſmes à la bataille de Pavie : dont il fut loüé de quelques-uns, & meſpriſé des autres : c'eſt comme un ſecours de reſerve. Cette fermeté & alte ſervit bien aprés audit Marquis : car bien-toſt aprés cette trouppe luy ayda, avec d'autre Cavallerie ramaſſée, à faire un gros, qui ſervit fort à rompre & deffaire les forces du Seigneur de Strozzi, & du Duc de Somme, & les empeſcher par deux fois de ſe rejoindre avec celles de Monſieur d'Anguien : où ledit Marquis fit un Acte fort gener ux ; car ledit Duc de Somme y ayant eſté pris priſonnier, il le fit auſſi-toſt evader ſous main, ſe doutant bien que l'Empereur lui euſt fait mauvais party, & auſſi parce qu'il eſtoit ſon Parent. De ce Duc de Somme j'en parle ailleurs, pour avoir eſté un brave & vaillant Capitaine ; & tres-loyal François. Car pour avoir eſté tel, il veſcut & mourut pauvre en France, comme les autres. Il n'y eut que le Seigneur Jule Brancace qui s'adviſa de bonne heure, aprés avoir traiſné l'eſguillette en France, & nacquetté les Treſoriers de l'eſpargne, ſur quelque chetive penſion qu'on luy donnoit, dont il en eſtoit payé à demy, comme j'ay veu ; il fit requerir Dom Juan d'Auſtriche de ſa grace au Roy d'Eſpagne, qui là luy donna : & s'eſtant

s'eſtant retiré à Naples, il ſe mit ſi bien en grace avec Dom Juan, pour les belles & bonnes parties qui eſtoient en luy, qu'il paracheva ſes jours plus heureuſement que les autres bannis.

Je ne parle point du Duc d'Atrie, de cette grande & ancienne Maiſon d'Aquaviva : car par le moyen de ſon beau-Pere, le Prince de Melfe, il fut bien, non pas tant qu'il meritoit ; car c'eſtoit un fort honneſte Seigneur, & laiſſa de luy deux fort belles & honneſtes filles, l'une fut Religieuſe, l'autre fut Mademoiſelle d'Atrie, long-temps nourrie fille de la Cour de la Reyne Mere, & de la Reyne de Navarre, qui l'aymoient & l'aſſiſtoient tousjours bien. Elle fut l'une des honneſtes, belles & ſages, des meilleurs & des plus devotes de la Cour ; & qui par ſa bonté & douceur ſe faiſoit autant aymer & honorer que nul autre : & puis elle eſpouſa Monſieur le Comte de Chaſteauvilain, qui avoit de beaux & de grands moyens, & luy enlaiſſa la poſſeſſion aprés ſa mort, avec d'honneſtes enfans ; tant fis que filles : duquel elle demeura fort jeune Vefve, ſans ſe vouloir remarier, s'addonnant du tout aux devotions & à ſervir Dieu quaſi ordinairement, & à la belle inſtruction de ſes Enfans. Belle vertu certes à qui la

peut ainſi exercer. Mais c'eſt aſſez demeuré en cette digreſſion : car je penſe en avoir touché quelque mot ailleurs : je ne puis me ſouvenir de tout, retournons au grand chemin.

ANDRE' DORIA.

OR ſi l'Empereur a eu de grands Hommes & bons Capitaines ſur terre, il en a eu auſſi de tres-bons ſur la Mer, deſquels il faut un peu parler. Comme André Doria, lequel au commencement fut au ſervice du Roy de France, & le ſervit tres-bien & tres-fidelement ; & tant qu'il le ſervit le Roy eſtoit maiſtre de la mer, auſſi bien que l'Empereur depuis, voire mieux : car qui n'eſt Seigneur de Gennes, & maiſtre de la mer, il ne peut gueres bien dominer l'Italie. Ce que je dis une fois au feu Roy Charles, moy indigne, me faiſant raconter combien j'avois veu de Galeres au Roy d'Eſpagne, à la conqueſte du Pignon de Velez, d'où je venois de frais. Je luy en contay un grand nombre juſques à cent, & qu'il les faiſoit bien plus beau voir toutes enſemble, en ſi belle & grande quantité, que ſes quinze Galeres qu'il avoit ſeulement pour lors. Et qu'en ferois-je de tant, me dit-il, n'en ay-

ay-je pas à cette heure prou ? dautant que je ne fais point la guerre contre l'eſtranger, & que j'en ay aſſez pour garder mes Coſtes : & que je n'ay non plus la guerre contre le Turc, mon confederé, comme le Roy d'Eſpagne. Je luy reſpondis, il eſt vray, Sire, mais pourtant vous en ſeriez plus redouté, auſſi bien par mer, comme vous l'eſtes par terre : & ſi les Roys vos Predeceſſeurs euſſent fait cas de la marine comme de la terre, poſſible auriez-vous encores Gennes, l'Eſtat de Milan, & le Royaume de Naples : leſquels Eſtats l'Eſpagnol a conſervez pluſtoſt par le moyen de la mer, que de la terre. Monſieur le Chevalier de Seve, depuis grand Prieur de Champagne, eſtant là preſent prit la parole, & dit : Sire, Brantome vous dit vray : & puis il alla ſur ce ſujet fort bravement diſcourir, comme il eſtoit un tres-habile & grand diſcoureur, & qui avoit veu & battu les Mers & Coſtes du Levant, Voyla donc ce que ſert l'Eſtat de la Marine à la France : ſi bien que ſi le Seigneur André Doria ne ſe fuſt departy mal-content du Roy ; Naples eſtoit à nous : mais le Roy l'alla meſcontenter ; & luy oſta la charge & Generalité de ſes Galeres, pour la donner à un homme, qui ne ſçavoit ce que c'eſtoit qu'une

qu'une Mer, un Port, & une Galere, non pas une Fuſte; qui eſtoit Monſieur de Barbezieux, lequel certainement eſtoit un bon homme de guerre, & bon Capitaine pour la terre: mais il y a difference de la guerre de la Mer, & de la Terre.

André Doria avoit le cœur grand, & ſe voyant ainſi mal-traitté changea de party: & ainſi que le Roy luy eut envoyé demander les Priſonniers, qui avoient eſté pris au combat naval de Naples, par Philippin Doria ſur ſon meſcontentement, s'eſtant laiſſé gagner au Marquis du Guaſt & aux Priſonniers (que c'eſt que le vainqueur ſe laiſſe aller aux paroles & perſuaſions du vaincu) luy manda qu'il luy en avoit aſſez donné, & qu'il ſe contentaſt de luy avoir donné le Prince d'Orange, qu'il avoit pris à Portofin, en retournant d'Eſpagne: & Hugues de Moncade, ſans luy en avoir donné une ſeule recompenſe de rançon, que c'eſtoit aſſez. On dit que le Roy fut fort irrité de cette reſponſe, & faché de la revolte de cet homme: & pour ce il l'amadoua de belles paroles & promeſſes, penſant le rappaiſer & rappeller, s'il euſt peu, eſtant en ſon pouvoir de luy faire trancher la teſte, comme l'on fit au Capitaine Jonas quelque peu de temps

apres

aprés. Il luy renvoya son Ordre, & luy fit revolter Gennes, & la luy envahir si bien, que pour tel bienfait la Ville luy en erigea une Statuë de marbre fort superbe, au milieu de la place; en luy donnant le tître de Liberateur de la Patrie. Onques puis aprés les affaires de la Marine n'allerent bien pour le Roy François, & au lieu qu'auparavant, par l'assistance & valeur dudit Seigneur André, le Roy estoit quasi Roy de la Mer, il ne le fut plus, jusques à ce qu'il luy fallust appeller & emprunter les forces du grand Sultan Solyman, comme on a veu; ce qui luy redonda à reproche, d'appeller un Chien pour defaire le Chrestien, disoit on lors, au lieu qu'auparavant de Chrestien à Chrestien la guerre en estoit beaucoup plus douce & honneste. Si ne sçauroit-on blasmer le Roy, que l'alliance avec le Turc aye fait de grands maux à la Chrestienté, mais du bien; car quand il n'y en auroit d'autre, que d'avoir conservé le S. Sepulchre, & l'Eglise Latine de Jerusalem, que le grand Sultan voulut une fois faire du tout abbattre, ruïner, & en abolir & deffendre les vœux, qui s'y font tous les ans; ce que le Roy empescha par ses prieres, sollicitations, & Ambassades: c'est un tres-grand & signalé service pour toute la Chrestienté. Il

Il y a eu trois tourneurs de Casaques en France, qui luy ont bien porté du dommage, feu Monsieur de Bourbon, Jerosme Mourun, & le Seigneur André Doria. Aucuns y ont mis le Prince d'Orange, mal à propos pourtant; car ce fut la faute du Roy, qui ne se servit de luy, comme j'ay dit ailleurs. Aussi le Roy François le disoit: & les fruits en sont apparus, sans que je les die. Lors que l'Empereur & le Roy François s'entrevirent à Aigues-mortes, le Roy alla à la Galere de l'Empereur, qui estoit la Capitanesse d'André Doria: l'Empereur pria le Roy de le voir pour l'amour de luy, & luy faire bonne chere: ce que le Roy fit tres-volontiers, en luy demandant comment il se portoit, ne parlant nullement du passé, & luy dit de plus devant l'Empereur (comme j'ay oüy dire à aucuns vieillards) il faut que l'Empereur mon Frere & moy fassions une reconciliation eternelle, & que nous fassions une belle Armée de Mer, pour ruïner le Turc, & vous en serez le General de tous deux; ce que l'Empereur trouva tres-bon. De plus j'ay oüy dire, mais je ne le tiens pas pour vray, que le Seigneur André dit à l'Empereur à l'oreille, s'il vouloit qu'il fist lever l'Ancre, & faire voile & force à ses forçats;

; & par ce moyen mettre fin à la
rre : ce que l'Empereur refusa & de-
a. Je croy que c'est un conte fait à
isir, & ceux qui l'ont trouvé, l'ont
alu faire sur le Patron du Lieutenant
jeune Pompée: qui luy vint dire à
reille, lors qu'il donnoit à souper au
riumvirat dans sa Galere : veux tu
ie je te fasse, dit-il, Monarque de tout
monde, & que je rompe la guerre, à
uoy Pompée respondit que cela se de-
oit faire sans le dire. Pompée fut un
ot, d'avoir refusé ce party, dont il s'en
ust mieux trouvé toute sa vie. Aussi à
rompeur, trompeur & demy, & de
?ayen Payen & demy, il n'y a point de
nal, mais bien de Chrestien à Chre-
stien. Voilà pourquoy l'Empereur fit là
un trait de Grand, qui craignoit son
Dieu, bien contre le naturel & au con-
traire des Grands, quand il y va de leur
ambition & de leur interest.

Or qui voudroit escrire les faits dudit Andre Doria, il faudroit qu'il allast és Mers de Levant & de Barbarie, voire en nos Mers; & en prendre des memoires: lesquelles toutes resonnent de ses plus notables Actes & Victoires qu'il a eues sur les ennemis de la Foy: comme à la Goulette, à Coron, à Modon : à Alger, en Barbarie ; en la prise de la Vil-

Ville d'Affrique, & en plusieurs autres lieux. Si dit-on pourtant qu'il entreprit un peu soudainement sur Affrique, & sans l'avoir bien reconneüe : & il ne faut point douter, qu'à grand' peine il l'eust prise, sans le bon secours & l'assistance de Dom Juan de Vega, pour lors Gouverneur de la Sicile, & de Dom Garcias de Toledo, avec tant de braves Maistres de Camp, Capitaines & Soldats Espagnols & Italiens, & Chevaliers de Malte ; car il fallut que luy même allast en Sicile querir des Vivres & Munitions de guerre, cependant que les autres travailloient. Enfin la Ville fut prise de force, où ses braves Espagnols & Chevaliers de Malte combattirent selon leur valeur accoustumée. Aussi y perdirent-ils beaucoup de gens de bien, & de valeur, dont ce fut un tres grand dommage. L'ayant prise il se mit à la chasse de Dragut, qu'il faillit, ainsi que je diray.

Il receut un peu de blasme à St. Maure, & en quelques autres lieux. Paul Jove en parle, & mesmes le soupçonna-t-on, qu'il avoit quelque sourde intelligence avec Barberousse, comme Corsaire à Corsaire : & aussi comme disoit lors l'Espagnol : *De Cossario à Cossario no ay que gannar que los barillos de agua.* De Corsaire à Cor-

à Corſaire il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Ainſi Barberouſſe luy en rendoit la pareille, comme il fit au voyage de Provence, & à la priſe de Nice; lequel s'eſtant retiré à Antibe, & André Doria avec le Marquis du Guaſt à Ville-franche, ayant perdu quatre Galeres des ſiennes, par les tourmentes qui donnerent à travers, ledit Barberouſſe fût prié & reprié par le Capitane Pouſin, d'aller attaquer ledit André Doria, & que jamais il n'y fit meilleur, luy faiſant bonne mine & ſemblant de s'équiper & d'y vouloir aller, n'y alla point du tout, s'excuſant ſur le vent de Siroc, & ſur quelques perils, qu'il diſoit mieux voir de ſes yeux clair & fort pratiquez, que les autres qui luy en parloient & l'en preſſoient; mais c'eſtoit qu'il n'en avoit pas la volonté. Et comme diſent les Hiſtoires, & les Gens de guerre & Mariniers de ce temps là par mocquerie, qu'il n'eſtoit pas raiſonnable, que Barberouſſe fiſt mal à André Doria, comme eſtant ſon Frere & allié à ſauveté naturelle, par convenance & ſecret accord de Corſaire à Corſaire: & qu'en bonne & juſte foy il falloit qu'il luy rendiſt la gracieuſeté, qu'il avoit receüe de luy aupres de Bonne en Affrique quelques années auparavant.

vant. Tant y a pourtant que ce grand Capitaine André Doria, lors qu'il a fallu combattre & monſtrer ſa valeur, a toûjours bien fait, nonobſtant quelques petites fautes legeres, qu'on luy puiſſe imputer, comme on peut voir dans les Hiſtoires de ce temps là.

Il a eſté tres-bien aſſiſté de ſes Parens, comme de ce Philippin Doria, & d'Antoine Doria, & de Cigalle, & de pluſieurs autres bons Capitaines de la mer. Ce ſont auſſi les bons Capitaines, & les vaillans Soldats, qui cueillent les palmes; & les donnent aux grands Chefs & Generaux; car un ſeul ne peut pas combattre tout le monde.

Au Voyage de la Goulette, dans ſa Galere Generale, qui n'eſtoit que quatrieſme, dont on faiſoit alors grand cas, où il portoit l'Empereur, il avoit mis en ſon Eſtandart General pour deviſe une Eſtoille à rayons, environnée de pluſieurs traits & fleches, en ſigne d'invoquer la conduite, l'addreſſe & la puiſſance de Dieu, avec ces mots : *Vias tuas Domine demonſtra mihi.* Ainſi que les trois Roys s'y gouvernerent.

Le combat que Philippin Doria fit devant Naples eſt ſi beau & ſi grand, que quand il n'en auroit fait d'autres en ſa vie que celuy-là, il en eſt à jamais com-

blé

blé de gloire & de loüanges. Car enfin un beau combat bien signalé, bien sanglant, bien combattu, & bien demeslé, comme celuy-là, vaut plus que cent petits combats ou défaittes & rencontres, que j'ay veu loüer quelquesfois parmy nos Gens de guerre, qui n'en valent pas le parler. Paul Jove raconte bien cettuy-là, auquel le trait fut beau & ruse, que fedit Philippin fit lors, qu'il osta de sa bataille deux Galeres, comme d'un secours de reserve, & les jetta en pleine Mer: lesquelles par son conseil & commandement adviserent long-temps le jeu joüer; & puis tout à coup vinrent toutes fraisches donner sur les Galeres Espagnoles, qui n'en pouvoient plus, & estoient à demy vaincuës du combat qui avoit esté rendu, qu'en un rien elles furent emportées & raflées: si que l'on dit que sans ces Galeres de secours, la Victoire demeuroit douteuse. Ce Philippin y acquit un grand honneur. Il pouvoit avoir appris cette ruse d'un grand trait & combat, que les Gennois quelque six vingts ans auparavant donnerent à ce grand Roy Alfonse de Naples, lors qu'ils le défirent & toute son armée; en s'en retournant à sa conqueste de Naples; & qu'ils le prirent prisonnier, avec tous les grands Seigneurs & Capitaines de son Armée.

Armée. Car ayant osté & jetté de leur gros trois grands Navires, qui estoient de l'arriere-garde, en forme de secours de reserve, pour faire semblant de fuïr, & s'estant retirées vers le Midy, elles vinrent tout à coup fondre sur les deux principales d'Alfonse, qu'ils défirent, & rendirent de tout la Victoire entiere.

Or de ce combat, fait par Philippin Doria, Monsieur de Lautrec voulut avoir les Prisonniers, mais il les luy desnia, & s'osta de là, & s'en alla à Gennes les mener à son Oncle André Doria, en quoy il y eut du tort d'un costé & de l'autre ; dautant que Philippin avoit fait le combat par le moyen des gens de guerre : que Monsieur de Lautrec luy avoit donnez, sans lesquels ils n'eust peu gagner la bataille. De l'autre costé Monsieur de Lautrec les vouloit tous avoir, où il n'y avoit point de raison : mais l'un & l'autre les devoient partager, comme bons Freres alliez, & l'un selon ses Gens donnez en devoit avoir & l'autre selon ses Galeres en devoit avoir aussi. Dont par faute de s'entr'entendre bien ils furent en cette discorde : Ainsi que Monsieur de Lautrec estoit trop haut à la main, & qu'il vouloit imperier trop. Tout cela luy cousta bon : car il luy

Digitized by Google

ny couſta la vie, qu'il perdit devant Naples (comme je le dis en ſa vie) & à nous la perte de ce Royaume, & la ruïne de cette armée. Si l'on n'euſt meſcontenté ce grand perſonnage André Doria, comme l'on ne devoit, (auſſi le Roy François s'en repentit cent fois) les belles conqueſtes & victoires, qu'à faites & gagnées ce grand Capitaine pour l'Empereur, ſe fuſſent faites pour nous: mais nous ne ſçavons pas gagner les hommes, ny les bien entretenir quand nous les avons. Il ne faut pas douter, que ſi ce vaillant Capitaine n'euſt eu en teſte Barberouſſe & Dragut, qu'il n'euſt fait des choſes eſmerveillables. Dieu le punit pour avoir donné liberté à Dragut pour trois mille eſcus; car il luy fit fort la guerre, aprés que l'armée Turqueſque eut pris Tripoly, l'Iſle du Goze; & ſaccagé l'Iſle de Malte; & qu'elle vint vers la Sicile, & eut paſſé par le Far de Meſſine, pillé & ſaccagé Reggio, & forcé autres places, Villes, Chaſteaux & Bourgades, & fut venuë juſques devant les Chaſteaux de Naples tirer des canonnades, & tout par la valeur de Dragut qui menoit l'avant-garde: André Doria venant de Gennes avec trente ſix galeres, pour ſecourir Naples, qui crioit France, par le faveur du Prince de Salerne, qui

qui s'eſtoit revolté, Dragut le charga, & luy donna la chaſſe, & luy prit cinq de ſes galeres chargées de gens de guerre, meſmes d'Allemans, que conduiſoit Aliprand Mandruzze, jeune homme, fils de celuy que j'ay dit cy-devant, & néveu du Cardinal de Trente, là où il mourut fort regretté de l'Empereur. Il y avoit auſſi force platines, & ſaumons d'argent, à battre monnoye à Naples, pour la ſolde des ſoldats qui venoient d'Eſpagne. Outre cela il fut mis à fond, & fallut qu'André Doria ſe ſauvaſt à l'Iſle d'Elbe. Voyla comme il en prit audit André Doria, duquel c'eſt aſſez parlé. Car Paul Jove ne l'a nullement oublié dans ſon Hiſtoire; où il en fait pluſieurs & divers & fort beaux diſcours: meſmes il n'oblie pas ce beau combat devant Naples, lequel certes il deſcrit tres-bien, & en dit de gentilles particularitez & fort agreables, juſques à nommer les galeres nom par nom, tant Françoiſes qu'Eſpagnoles, que j'ay veu auſſi dans l'Hiſtoire Eſpagnole. Si diray-je encore ce mot de luy. Un des bons & grands ſervices que fit jamais André Doria à la Chreſtienté, & à l'Empereur, ce fut quand Solyman vint devant Vienne la premiere fois, & l'Empereur allant à l'encontre avec ces forces,

ces, André Doria s'adviſa de ſon coſté, comme Admiral & General des Galeres Imperiales, pour faire deſmordre & retirer le grand Seigneur, d'aller en Grece avec une armée navale attaquer l'Admiral Baſſa, General de mer & du grand Seigneur, qui auſſi avoit une belle armée; mais voyant venir André Doria ne l'oſa attendre & ſe retira, bien qu'il fuſt le plus fort: ſurquoy André Doria prenant l'occaſion, s'en alla aſſieger & prendre Coron & Patras: dont les nouvelles en eſtant venuës au Grand Seigneur, & en ayant pris l'alarme, il deſmordit de Vienne, & tira vers Conſtantinople. Ainſi fit le brave Scipion contre Hannibal & les Carthaginois, comme j'ay ouy dire à de grands Capitaines. Il n'y a rien qui rompe l'entrepriſe de ſon ennemy, que de l'aller voir chez luy. Voylà donc le grand ſervice, que ce grand Prince Doria fit à la Chreſtienté, & ſur tout à l'Allemagne, qui poſſible s'en fuſt trouvée de l'eſcot. Certes il faut donner cette gloire à ce Prince André Doria, d'avoir eſté un des grands Capitaines de la mer, qui ait eſté poſſible de memoire d'homme, voire oncques trouvé dans nos Hiſtoires. Auſſi eſtoit-il tres-bien aſſiſté de ſes néveux & parens, comme j'ay dit de ce brave Phi-

lippin Doria, dont j'ay parlé ; & de Jeannetin Doria, qu'on a de ſon temps veu le plus diligent Capitaine de mer, qu'on euſt ſceu voir ; car auſſi-toſt ſongé & reſolu de ſon affaire, auſſi-toſt executé ; ainſi qu'il fit au ravitaillement de Perpignan, ſans lequel la Ville eſtoit priſe, ayant eſté reconnüe, bloquée & aſſiegée, que l'on ne s'en doutoit nullement : meſmes l'Empereur, quand le Marquis du Guaſt luy manda en Eſpagne, qu'il adviſaſt à ſoy, & ſe donnaſt bien garde de ſa frontiere de par de là, parce qu'il y avoit quelque entrepriſe ; l'Empereur ſe mocquant de cet advis luy manda, qu'il ſe ſouciaſt tant ſeulement de garder bien ſon Gouvernement que de ſon coſté il garderoit bien ſes Eſpagnes. Nonobſtant cela ledit Marquis en conferant avec le Prince Doria, depeſcha ledit Jeannetin Doria, qui avec ſes Galeres auſſi-toſt ravitailla ledit Perpignan de toutes munitions de guerre, ſans leſquelles ladite Ville eſtoit priſe : & l'Empereur fut bien esbahy quand il y vit le ſiege devant contre ſon opinion, & bien aiſe & bien obligé audit Marquis & Jeannetin, d'avoir ſi bien ſe ſecouru cette place. Il fut de meſmes tres-diligent, quand il ſecourut Saint Florent en l'Iſle de Corſe. Il fit tres-bien lors que l'Empe-

pe-

pereur fut devant Alger, estant une grosse escarmouche attaquée par une grande saillie que firent ceux de la Ville sur les Espagnols le long de la marine, avec sa galere Capitanesse, qui se nommoit la Temperance, il favorisa si bien nos gens en costoyant la mer, en tirant aux ennemis force canonnades, en dépit de celles de la Ville, que sans elles les Chrétiens de ce coup-là estoient fort mal menez, tant le tout leur estoit contraire; & ils se retirerent à leur aise: dont il fut fort loüé de l'Empereur & d'un chacun de l'armée. Cette galere la Temperance estoit l'une & la principale des quatre, que les Venitiens perdirent dans leur Golfe, que ce brave Dragut quelque temps avant leur avoit prise à leur barbe; mais quelque temps aprés Dragut la perdit. Ledit Jeanentin s'en servit pour sa Capitanesse. Je l'ay ainsi ouy conter à aucuns vieux mariniers à Gennes, & les Histoires Italiennes & Espagnoles en ont aussi écrit. Pour fin ce grand Capitaine André Doria est mort vieux: On luy donnoit prés de quatre-vingts-dix ans ou plus, lors qu'il mourut, toûjours en tres-bon sens, & qu'il le faisoit tres-bon oüir discourir de son temps, & des guerres passées, comme je l'ay veu.

Digitized by Google

JEAN ANDRE' DORIA.

IL a laiſſé aprés luy un digne Succeſſeur à ſes biens, à ſes vertus, & à ſes valeurs, qui eſt le Seigneur Jean André Doria, lequel tient auprés du Roy d'Eſpagne le meſme grade de ſon General d'armée de mer, comme faiſoit ſon ayeul à l'endroit de l'Empereur. Il eſt tres-brave, tres-vaillant & bruſque : jamais il ne refuſa combat, comme j'ay ouy dire à pluſieurs de ſes Capitaines, ſoldats, & mariniers. Il prit le Pignon de Velez en Barbarie, qui eſtoit une roque inexpugnable. Dom Garcias de Tolede y ſervi beaucoup, qui eſtoit Viceroy de Sicile & qui commandoit, & qui à eſté un tres-bon & ſage Capitaine : encore qu'il fuſt long & lent, ce diſoit-on, & de fort petite complexion, maledif, & tourmenté des gouttes ; ſi eſt ce pourtant qu'il a bien ſecouru la Chreſtienté. Il aſſiſta fort bien à la priſe de la Ville d'Affrique, & fut celuy qui s'adviſa de faire la batterie de mer, & de deſarmer deux Galeres, & les lier ou joindre enſemble avec force cables & ais, deſſus bien applanis, là où il fit mettre quatre canons en batterie, qui furent en partie cauſe du gain de la place, avec la batterie de terre, & le brave

brave assaut, que les Capitaines & soldats Espagnols & Italiens avec les Chevaliers de Malte donnerent. Aprés Dom Juan de Vega pour lors viceroy de Sicile, Dom Garcias eut sa place, tant pour l'amour de sa valeur, que pour la grande maison d'où il estoit, estant fils de D. Pedro de Tolede. Et si il a toûjours bien fait en sa charge, & par tout où il s'est trouvé; aussi estoit-il de tres-bon haras. Il prit la Ville du Pignon de Velez : il secourut Malte par deux fois; & sur tout il s'entendoit tres-bien avec le Seigneur André Doria, qui avoit la charge de la mer, & qui vint bravement & resolument au premier secours de Malte, pour combatre l'armée Turquesque, si elle n'eust bougé de bonne heure : car il estoit tres-vaillant, comme j'ay dit. Ledit Seigneur André n'estoit pas trop bon François. Au second secours de Malte, ainsi qu'il disnoit un jour avec monsieur le grand Maistre, & Monsieur le Marquis de Pescayre; il y avoit aussi Messieurs de Strozzi & Brissac; qui disnoient, & quelques uns de nous autres; ainsi que nous disnions, & qu'on causoit comme l'on voit, il nous vient faire la guerre de la paix paissée, faite entre le Roy Henry & Philippes; & comment nous avions quitté tant de belles places,

que nous avions rendues : & meſmes que ſon Pere, Monſieur le Mareſchal de Briſſac, en fit trop bon marché de celles qu'il avoit entre les mains. Monſieur de Briſſac, répondit, que c'étoit une faute qui avoit eſté faite, & que s'il falloit recommencer & retourner à la guerre, qu'on n'en ſeroit pas quitte à ſi bon marché. Le Sieur André reſpondit, pleuſt à Dieu que nous peuſſions le faire, *quarta amont un altra volta.* Alors je repliquay, qu'on avoit bien veu refaire & recommancer des parties, que ceux qui en demandoient le refait, les perdoient le plus ſouvent. Luy, qui eſtoit bon compagnon certes, le trouva bon, & ſe mit à rire ; & ſur tout le grand Maiſtre. Et ſur ce ledit Sieur André demanda des Cartes & des Dez pour jouër ; car je l'ay veu qu'il étoit un tres-grand joueur.

Il y avoit parmy nous autres François un Capitaine enfant de Poitiers, qui s'appelloit la Roüe, gentil Soldadin certes, mon grand amy, & qui n'avoit que l'eſpée, & la cappe, & ſon jeu ; car il eſtoit un tres-beau joueur. Il s'eſtoit depayſé, & avoit demeuré huit ou neuf ans parmy les Galeres de Gennes, de Naples, de Sicile ; d'Eſpagne, & parmy toutes ſes Villes maritimes, faiſant touſjours voyages ; & meſmes avec le Seigneur

gueur Jean André Doria, qui le connoiſſoit fort familierement, & joüoit fort ſouvent avec luy ; car c'eſtoit la couche ordinaire, de cinq à ſix mille Eſcus d'un coup de dez.

Un jour ils vinrent à joüer, le Seigneur Jean André Doria vint à perdre contre luy quelque dix mille Eſcus : il luy demanda aprés s'il vouloit joüer contre une de ſes galeres pour vingt-mille Eſcus qu'il luy monſtra ; l'autre le voulut, & le dez eſcheut au Sieur Jean André : il livre chance : le Capitaine la Roüe luy couche tout d'un coup dix-mille Eſcus : le Seigneur André luy quitte le dez, contre ſa couſtume pourtant, en diſant, je ne veux pas que ce jeune Capitaine avanturier, qui n'a dequoy perdre, me gagne ma Galere, pour s'en aller triompher en France à mes dépens, & de mon honneur ; & qu'on die, voila une des Galeres de Jean André, qu'un tel luy a gagnée ; & il le diſoit tout en riant : car pour les biens il s'en ſoucioit peu, n'eſtant de ſon naturel avare : Et puis auſſi le Roy ſon Maiſtre l'appointoit tres bien, & luy faiſoit de grands Eſtats, ainſi qu'il les meritoit : auſſi le ſervoit il bien par tout, où il s'eſt trouvé ; comme il fit à la bataille de Lepante, là où il monſtra tous les effets

d'un bon Capitaine de Mer & de bon Soldat.

J'ay ouy dire qu'un de ces ans, depuis la treſve faite entre le Roy d'Eſpagne & le grand Seigneur, ils ſe rencontrerent luy & Ucchialy en quelque contrée de la Barbarie ; & ce en pleine mer, chacun autant de Galeres l'un que l'autre, & pouvoient avoir cinquante Galeres chacun : pour l'obſervance eſtroite de la treve, ils ne ſe demanderent rien en l'effect d'hoſtilité ; ains s'eſtant entreconnus les uns les autres, ils arreſterent leurs galeres, & ſe mirent toutes en joly (c'eſt un mot de galere, que l'on uſe quand elles ne voguent en avant ny en arriere, & qu'elles font alte) & ſur ce tant d'un coſte que d'autre, s'entreſaluerent de canonnades & arquebuſades, qu'on n'euſt pas ouy tonner : & puis ils ſe departirent ainſi ; non à mon advis ſans regretter la loy de la treve, ny de guerre, qui leur euſt permis de venir aux mains ; ſçavoir à qui demeureroit la victoire, puis qu'ils eſtoient en ſi belle mer, & en ſi belle occaſion pour gagner ou perdre. Voylà comment il fait beau obſerver toutes bonnes loix.

DRA-

Digitized by Google

DRAGUT CORSAIRE.

PUis qu'il vient à point de parler de ce Dragut & d'Ucchiali, j'ay trouvé bon d'en toucher quelques mots, tant des uns que des autres mariniers du Levant, que j'ay pris d'un petit traité fait en Eſpagnol, *De la conquiſta de la Africa.*

Ce Dragut donc fut natif de Natolie, qui eſt en l'Aſie mineure, d'un petit Village qui s'appelle Charabalac, né de pauvres parens villageois. Luy ſe voyant pauvre, & eſtant ambitieux d'avoir quelque peu de bien, pour un jour ſecourir ſa miſerable vieilleſſe, il ſe donna Page d'un certain nommé Arays, Corſaire de ſa meſme patrie; mais Barberouſſe le voyant, & le trouvant à ſon gré, le prit & s'en ſervit en ſa vilaine Sodomie; & s'en eſtant bien ſervy il luy donna une Fuſte bien armé avec la patente de Capitaine; & en ayant fait un aſſez bon commencement, il l'advantagea d'un plus grand nombre de vaiſſeaux: ſi bien que s'eſtant mis ſur mer à l'advanture, il rencontra ſur la mer Adriatique un Seigneur magnifique Venitien, appellé Paſcalico, ayant ſous ſa charge quelques galeres, qui gardoient le Golfe de Veniſe; il le chargea ſi bien, que la fortune fut ſi

bonne pour luy, qu'il en prit une partie; & avec l'autre ledit Seigneur magnifique fut contraint de se sauver à la volte de Corfou. Dragut se retire avec sa prise aux Gerbes. Et dautant qu'il n'avoit pas encore les moyens assez bastans, pour entretenir si grand train, ny si grand estat de galeres, il fit defaira celles qu'il avoit gagnées, fors une qu'il arma pour le coup; mais apres Jeannetin Doria la luy prit, comme j'ay dit, & du bois & du fer il en fit faire quatre galliotes tres-bonnes & belles, ainsi qu'il luy pleut, avec une tres-bonne que lui avoit donnée Barberousse, qui estoient cinq en tout. Avec cela il se mit en course; ayant assemblé avec luy des compagnies d'autres Corsaires; si bien qu'ils estoient onze bonnes galliotes; avec lesquelles il ne faut point douter des maux qu'ils firent le long des costes Chrestiennes. Le Seigneur André Doria ne pouvant souffrir des volleries, & les maux qu'on luy venoit dire tous les jours que faisoit ce Dragut; ayant assemblé toutes les galeres de Gennes & celles de Sicile, ausquelles commandoit pour lors un galant Cavalier Espagnol, nommé Dom Berenguel de Requésens, il se mit à la chasse de Dragut, vers la Sicile, & vers la Sardaigne, & par tout. Enfin ce Dragut vint

vint à l'Isle de Corse, en un port dit Gyrelate, entre Calvi & la Gyaza; là où s'amusant à departir entre luy & ses compagnos le butin qu'il avoit fait sur toutes les pauvres ames Chrestiennes, il fut chargé si vivement, qu'ayant un peu rendu de combat; & tiré son artillerie, il fut investy & pris, luy & tous ses vaisseaux, fors une fuste & une galere, qui se sauverent; & aussi-tost mis à la chaine, luy, ses Capitaines, & tous ses gens. Mais pour tout cela il ne perdit pas courage, comme j'ay oüy raconter à Monsieur Parisot, grand Maistre de Malte, qui le voyant un jour ainsi à la cadene, avant qu'il fust Grand Maistre, & luy aussi qui l'avoit veu ainsi auparavant à la cadene; Monsieur le Grand Maistre luy dit, *Sennor Dragut usança de huerra!* Il luy respondit, *y mudança de fortuna.* Tant y a qu'il ne chauma pas en sa captivité: car il fit si bien & beau, & menagea ses affaires si bien, que Barberousse luy presta trois mille Escus pour sa rançon, qu'il paya: & ainsi il sortit en promesse, & serment faisant, que jamais il ne feroit là guerre en la rive de Gennes.

Voilà comment il sortit, qui fut une grande honte pour ceux qui le laisserent aller, par telle avarice, & pour si peu d'ar-

d'argent: encores luy, dis-je, qui avoit fait tant de maux à la Chreſtienté, & eſtoit preſt & ſuffiſant d'en faire davantage. Mais quelle eſt la choſe que l'on ne faſſe par l'avarice? Celle-là pourtant couſta bon aux Gennois & à d'autres Chreſtiens: car il ne fut pas pluſtoſt ſorty, qu'il ſe remit mieux que jamais; & s'eſtant reriré aux Gerbes, par le credit qu'il eut avec aucuns de ſes compagnons, & le bruit de ſon nom & de ſa valeur éſtant fort grand, il amaſſa une vintaigne de Fuſtes, & tourna à la volte de Gennes, diſant que le ſerment qu'il avoit fáit en priſon & par contrainte, n'eſtoit bon ny tenable. Il y rencontra une Galere du Vicomte de Cigalle, qui venoit du Levant, chargée d'eſclaves & de marchandiſes, laquelle il prit, & auſſi-toſt s'en retourna aux Gerbes; là où de ce butin il ſe refit ſi bien, qu'il aſſembla une grande armée, avec laquelle il battit les coſtes de Gennes & d'Eſpagne, oy il fit de grandes pilleries: & puis il vint prendre prés de Naples Caſtelamar, environ loin de vingt huit lieuës de Naples; & y prit force ames Chreſtiennes: & s'eſtant mis au large de la mer, & ayant arboré la banniere du rachaptement, ainſi qu'il eſtoit ſur le marché, voicy une Galere de Malte qui parut, laquelle venoit de

de France, & apportoit quelque vingt mille Escus, l'argent que tous les ans les Chevaliers François envoyent là querir de leur revenu, & se le faisoient là porter, Par cas le Capitaine de l'Isle d'Ischie advertit par trois volées de canon, que la mer estoit brute (ils usent de ces mots pour dire qu'il y a des Corsaires en mer) les pauvres Chevaliers François pensant que ce fust une salve que le chasteau leur fist, ne se donnerent pas garde, de sorte qu'ils furent surpris & investis. André Doria bien faſché & despité d'avoir laſché cet homme, se remit encore à la chasse pour luy; mais il s'estoit retiré en une bonne retraitte, en la ville d'Affrique, dont il s'estoit saisi, & l'avoit gagnée par belle force : de long-temps il y avoit jetté sa veuë dessus, disant, que c'estoit sa vraie proie; & pour l'avoir, comme fin renard, toutesfois & quantes qu'il faisoit quelque belle prise, il s'en venoit là souvent despartir son butin; & sur tout ne failloit toûjours d'en faire quelque petite part aux principaux de la ville : si bien que pensant les avoir gagnez, un jour leur conseil estant assemblé, il les pria tous de la vouloir recevoir pour citoyen de leur ville, & l'honorer du droit de leur bourgeoisie. De cinq du Conseil il y en eut qua-

quatre qui le refuſerent tout à plat, s'excuſant honneſtement pourtant, que cela ne ſe pouvoit faire. Il y eut le cinquiéme, qui fut d'advis qu'on le receuſt, mais il ne fut pas creu. Dragut diſſimula le tout modeſtement, & celuy qui tenoit le party de Dragut s'appelloit Braimbarac, lequel s'en vint trouver Dragut en ſa Galere, là où ils concerterent tous deux de la priſe de la ville, qui fut telle, que Dragut fit lever l'ancre; & faire ſié vogue tant qu'on l'euſt perdu du veuë. Sur le ſoir il tourne prouë, & à force de vogue & de voiles il s'en retourne court d'où il eſtoit party; & un peu au deſſus ne la ville il met en terre cinq cens bons hommes, des meilleurs qu'il euſt, & puis s'en vint devant la ville, contre laquelle il ſe met à tirer force coups de canon, & donner l'allarme à ceux de la ville, qui tous accoururent aux murailles & au port pour la deffenſe. Cependant ſes gens de terre, qu'il avoit débarquez au deſſus, couloient tousjours, qui vinrent juſques au pied de la muraille du coſté qu'il avoit eſté arreſté; Ce Braimbarac qui l'attendoit avec d'autres ſiens partiſans leur preſterent la main pour monter: ſi bien que tous les cinq cens y monterent ſi aiſément, qu'on n'en eut jamais nouvelles, juſ-

jusques à ce que d'une telle furie ils vinrent charger par derriere, qu'en un rien ils se rendirent Maistres de la ville, avec assez de meurtre & pillerie; toutesfois parce que Dragut se vouloit servir de la place, il fit cesser aussi-tost & le meurte & la pillerie. Luy estant logé là à son souhait, & ayant une bonne retraitte, il ne faut point demander s'il eust fait beaucoup de mal, s'il eust eu le loisir. Mais y ayant laissé un sien Cousin en garnison, pour gouverner avec de bons hommes choisis, tant de Turcs, Mores, que Renegats, il en sortit pour aller à la chasse & en course. Sur quoy André Doria arriva avec une tres-belle armée de mer, qui l'assiegea & la prit, (comme j'ay dit) sans que jamais il fust en la puissance de Dragut de donner secours, ny grande allarme; & desesperé de retraitte; car il n'en avoit aucune; parce que les Gouverneurs des costes ne le vouloient aucunement retirer, par le commandement du grand Seigneur, qui luy vouloit mal; dautant qu'il faisoit son cas à part, & vouloit faire du Seigneur souverain, sans aucunement le reconnoistre, ny ceder à aucun, fors au Dieu Neptune son Dieu des eaux.

Parquoy il s'advisa d'envoyer une Ambassade vers le Grand Seigneur, sans ou-

oublier les preſens (car à la Porte du Grand Seigneur depuis les plus petits juſques aux plus grands, les Turcs ſont naturellement outrez d'avarice) & ſupplia le Grand Seigneur de luy pardonner le paſſé, luy promettant de luy faire à l'avenir de grands ſervices.

Le Grand Seigneur, qui connoiſſoit cet homme de grand ſervice, fut tres-aiſe de luy pardonner, & en contreſchange de ſon Ambaſſade luy envoya un de ſes Sangiacs, qui apporta toute oubliance & pardon à Dragut; & puiſſance de faire la guerre à outrance à toute la Chreſtienté, & l'endommager comme il pourroit, faiſant commandement à tous ſes Gouverneurs des ports de le retirer. Notez quel honneur & quel heur eut cet homme, qui ne portant pour lors autre tiltre que de Corſaire, ou ſimple Rays (qui eſt autant à dire comme Capitaine) eut cette preſomption d'envoyer une Ambaſſade vers l'Empereur de tout l'Orient, & en recevoir de luy. Poſſible telle fortune ny pareille gloire ſe trouvera-t-elle en perſonne de noſtre temps, ny de nos peres. Luy donc pour monſtrer à ſon Prince qu'il ne luy avoit rien dit; qu'il ne tinſt, ſe mit en mer, & fit grand dommage aux Chreſtiens de delà; & meſme ſe joignit avec l'armée du

du grand Seigneur, qu'il avoit envoyée par Couradin Baſcha pour ravager tout, du deſpit qu'il avoit de la ville d'Affrique, priſe contre la treve jurée entre luy & l'Empereur.

Il eut cét honneur de mener l'avantgarde de cette armée, qui n'eſtoit pas petite: car elle eſtoit compoſée de ſix vingts grandes Galeres, & deux Mahones, ſans conter force autres petits Vaiſſeaux, comme Galliottes, Fuſtes, Brigantins, & Fregates. Aprés avoir donc pris Tripoly, le Goze prés de Malte, ſaccagé toute l'Iſle, & puis aprés paſſé par le Far de Meſſine, pris & pillé Reggio, pillé & ſaccagé une infinité de Villes, petites places, bourgades, & eſtant venu devant Naples, tiré contre la ville des coups de canon, & puis donné la chaſſe à André Doria, comme j'ay dit, & pris cinq de ſes Galeres, & mis à fond deux. Aprés, dis-je, que Dragut eut fait tout cela, André Doria voulut avoir ſa revanche, comme chacun à ſon tour, & que toute la grande armée fut retournée à Conſtantinople. Parquoy il ſe mit en queſte aprés luy de toutes parts; & l'ayant failly aux Gerbes, il vint aux Sequennes de Barbarie, où il ſe trouva dans le canal. Qui fut bien aiſe, ce fut André Doria; lequel l'ayant là acculé & coigué,

coigné, qu'il n'en pouvoit jamais ſortir ſans ſa miſericorde, veu qu'il n'y avoit nulle porte derriere, ny apparence de pouvoir ſortir. Dragut ſans s'eſtonner fait un petit Fort à la haſte ſur la terre, à l'embouchure du canal, & empeſche par ce moyen l'entrée aux Chreſtiens: dautant qu'il y avoit fait deſcendre 3. à 4. groſſes pieces, qui tiroient inceſſamment ſur les Galeres Chreſtiennes. Cependant il forge en ſoy une aſtuce, ny militaire, ny renarde, mais du tout Diabolique: parquoy il amaſſe le plus de gens du Pays qu'il peut, qui pouvoient monter juſques à 500. les paye tres-bien: & puis avec ſa chiourne & ſes ſoldats & mariniers par une belle nuit il jette ſes Galeres hors de l'eau, & les met en terre, les faiſant couler & rouler par des rouleaux environ trois lieuës: & fit ſi bien par la main des travailleurs, qu'elles s'allerent jetter de l'autre coſté dans l'eau dans un autre canal, là où il les arme & refait ſoudain. Cependant ſes gens de ſon Fort de terre faiſoient tousjours bonne mine, & ne ceſſoient de combattre. Quand Dragut vit qu'il eſtoit temps, il envoya deſengager ſes gens, & leur manda de quitter le Fort de nuit, & ſe venir embarquer; ce qu'ils firent ſi accortement & diligemment, qu'André Doria

Doria n'en ſceut jamais rien, juſques à ce que Dragut commença à paroiſtre en pleine mer avec ſes Galeres, qui avoient paſſé de l'autre coſté. Qui fut eſtonné, ce fut André Doria, qui ſe mit à la pourſuitte; mais il n'eſtoit plus temps, car il eſtoit fort loin: & ſi ne craignoit-il pas tant ſon ennemy, qu'il ne priſt par rencontre (quaſi à la veuë d'André Doria) une galere qui venoit de Sicile, & portoit quelques vivres & cinquante ſoldats à l'armée Chreſtienne: Dragut raffla tout cela, & puis ſe ſauva. J'en ay oüy faire le conte à une infinité de mariniers & ſoldats, qui le diſent encore par toutes les coſtes: & comme André Doria s'eſtonna de cette eſcapade, ſi bien qu'il ne pouvoit croire que c'euſt eſté un œuvre divin, mais du tout Diabolique & infernal, auquel les Romains forceurs de nature (& quand c'euſt eſté leur Lucullus) n'euſſent ſceu approcher. Et il dit bien plus, que ſi le Diable ne s'en fuſt point meſlé, où quelque nompareil Sorcier par adjurations & par imprecations, il tenoit Dragut, le plus grand Capitaine de la Mer, & qu'il luy cedoit la gloire; comme certes ce cas fut admirable.

Nous liſons dans Tite Live un ſemblable trait pourtant, que fit Hannibal en

en la Ville de Tarante : car ayant proposé aux Tarantins, qu'il falloit oſter leurs Vaiſſeaux du Havre, où ils eſtoient reſſerrez & aſſiegez de la groſſe Armée de Mer des Romains ; & eux trouvant cela impoſſible, il leur dit que pluſieurs choſes ſemblent ſouvent embroüillées, leſquelles on demeſle par artifice & dexterité : & pour ce avec des engins qu'il inventa, & des Chariots & Chevaux, il fit remarquer par terre tous les Vaiſſeaux, par la Ville & les Ruës, l'eſplanade en eſtant tres-bien auparavant faite : de façon qu'ils les roulerent ſi bien & en peu de temps, un chacun ayant mis la main à l'œuvre, qu'une Flotte de Navires aſſiegée parut bien équippée & armée, n'ayant fait que roder & voguer à l'entour de la Fortereſſe ; & on la vit ſurgir à la rade devant le Port : ce qui eſtonna fort les Romains. Dragut poſſible, ou l'un des ſiens, pouvoit avoir leu l'Hiſtoire : car tout ſe pratique ; & ſi l'on inventé toujours de nouveau quelque choſe ; encore qu'on die qu'il n'y a rien qui n'ait eſté inventé. Dragut fut auſſi cauſe de cette grande defaite Chreſtienne aux Gerbes : puis quelque temps aprés il vint mourir au ſiege de Malte, Sultan Solyman le tenant pour ſi grand Capitaine, qu'il commanda nommement

ment à Roſtan Baſcha, qu'il n'entrepriſt rien ſans l'advis & conſeil de Dragut; lequel n'eſtoit venu du commencement ſi-toſt là devant comme l'armée, s'amuſant à amaſſer les Vaiſſeaux & les forces d'Alger; où eſtant arrivé, il trouva comme dejà l'on avoit aſſiegé le Fort S. Elme; & de prime abord il y trouva fort à dire: car il y vit faire la Batterie de ſi loin, que de long-temps on ne l'euſt pris. Parquoy il commanda de l'approcher, de ſorte que luy eſtant ſi prés, pour la voir mieux faire, il fut bleſſé d'un eſclat de pierre dans la teſte, dont il mourut auſſi-toſt: ce qui vint bien à point pour les Chreſtiens; car s'il ne fuſt mort, ils n'en euſſent pas eu ſi bon marché qu'ils eurent; ainſi que j'ay oüy dire à Monſieur le Grand Maiſtre, qui fut tres-aiſe de ſa mort, & à qui j'ay veu loüer beaucoup ce Dragut. Dieu les garentit tous par là mort de cet homme: car il eſtoit tres-dangereux en fait de guerre. Voilà la fin de Dragut.

OCCHIALY ou UCCHIALY

Calabrois, Corſaire Turc.

OR j'ay veu pluſieurs mariniers & Capitaines de mer, & meſmes les Chre-

Chevaliers de Malte, faire entr'eux cette queſtion, à ſçavoir qui eſtoit le plus grand homme de mer & le meilleur Capitaine, ou Dragut, ou Ucchialy? Les uns tenoient pour l'un, & les autres pour l'autre. Ceux qui tenoient pour Ucchialy, diſoient qu'il avoit eu de plus grandes & honorables charges que Dragut; car il avoit commandé en General & Admiral du Grand Seigneur; & que la belle action qu'il fit à la bataille de Lepante, l'eſleva bien fort, dautant qu'aprés avoir combattu tout ce qui ſe pouvoit, & pris l'Eſtandart de ceux de la Religion (qui fut un grand cas, car ces braves gens ont toûjours bien fait en tous lieux qu'ils ont eſté invincibles pour ſi peu qu'ils ſont) il ſe retira encore avec force Vaiſſeaux à Conſtantinople, ayant cette aſſeurance de ſe preſenter au Grand Seigneur, qui enrageoit de deſpit, & ne vouloit voir nul de ſes Capitaines qui euſſent eſté là. Mais Ucchialy preſſant pour avoir audience, & l'ayant obtenüe, il fit entendre à ſon Prince ſi bien ſes raiſons, qu'il l'ouyt, & l'honora de plus grandes charges qu'il n'avoit fait, ſçachant bien auſſi qu'il avoit perdu tous ſes bons hommes, & que de neceſſité il ſe falloit ſervir de cet homme capable, reſté du naufrage & des reliques de tant d'autres. Comme

de

de vray il releva certes ce coup là ſon Prince ; & ſon Dieu Mahomet ; mais Dieu mercy qu'on ne le preſſa pas aprés, comme l'on devoit ; dont je diray ailleurs qui en fut la cauſe. En aprés il ſe mit en ſupreme credit par la priſe de la Goulette, qui fut faite par grande fortune, & je vous diray comment ; ainſi que j'ay appris de Monſieur de Savoye à Lyon, & par d'autres. Il faut ſçavoir que dans la Goulette parmy la Garniſon il ſe trouva un Soldat François, qui de long temps s'eſtoit deſpayſé de la France, & s'eſtoit Eſpagnoliſé parmy les Soldats Eſpagnols, comme j'en ay veu une infinité : il meſcheut à ce pauvre Soldat de manger de la Chair un jour prohibé ; ſoudain le voylà pris & mis ſur une Fregatte, & envoyé à Naples à l'Inquiſition Par cas fortuit pour luy cette Galliotte ou Fregatte fut rencontrée de quelques Galliottes d'Alger, qui la prirent & l'emmenerent, & mirent les hommes de dedans à la Cadene ; comme c'eſt la couſtume auſſi-toſt que telles priſes ſont faites. Ce Soldat François pria incontinent le Rays de la Galere, qu'on ne le mal-traittaſt nullement, & qu'on le fiſt parler à Ucchialy : car il luy diroit & reveleroit une choſe, dont à jamais il s'en trouveroit tres-bien. Aucuns

cuns disent qu'il demanda à parler au Grand Seigneur, mais ce fut à Ucchialy à qui il parla : car l'accez de la Porte du Grand Seigneur n'est pas si libre, comme de nos Princes Chrestiens, qui ne tiennent du Barbarisme, comme les Turcs. Estant donc devant Ucchialy, il luy revele de point en point toute la force & fortereſſe de la Goulette, & le plus fort & le plus foible : car il estoit un tres-bon Ingenieur ; & mesmes il y fut employé là & ailleurs pour cet Estat. De plus il luy raconta le nombre de Gens, qui estoient leans, & les Munitions de bouche & de guerre, luy faisant la chose si facile, qu'il luy promit de la prendre dans un rien, s'il le vouloit croire, & se gouverner par luy. Ucchialy preste l'oreille à tout ce qu'il dit, & trouva une grande apparence en son dire. Il part & s'en va à Constantinople, & declare au grand Seigneur l'entrepriſe, & luy fait si facile l'execution, que le grand Seigneur luy baille aussi-tost l'armée & les forces qu'il demanda avec Synam Bascha : Encore promit-il mieux, qu'il ne consumeroit pas plus de jours à la prendre, que le Roy d'Espagne & son Pere y avoient consumé d'années à la garder ; qui estoit ce me semble quarante & un ou trente & un an : la supputation en est fort aisée à faire :

faire : la faſſe qui voudra : je ne ſuis pas pour m'y amuſer. Le voila donc venu, il met ſon ſiege, ſe gouverne toûjours par l'advis de ſon homme ingenieux ; tellement qu'il ne faut de l'emporter dans tant de jours qu'il avoit dit. Bien eſt-il vray qu'il eut beaucoup de peine aprés à combattre & forcer le Fort de l'Eſtang, que Jean André Doria avoit fait faire, qui importoit beaucoup : là où s'eſtoit jetté dedans le Sieur Pagan Doria ſon parent, & le Sieur Gabriël Cerbellon, tres-braves & vaillans Capitaines, qui le deffendirent certes tres-vaillamment. Ces deux Chefs, avec les Italiens qui eſtoient dedans, firent grande honte aux Eſpagnols qui étoient dans la Goulette, qui combattirent & ſe defendirent bien autrement qu'eux. Auſſi il y avoit bien de la difference entre Pagan Doria & Doria & ce brave & vaillant Capitaine Gabriël Cerbellon, & *Dom Juan de Puerto Carrero*, duquel on ne tenoit pas grand conte, & lequel par deriſion on appelloit, *Dom Juan Puerco Carnero*, pourceau & mouton, en faiſant alluſion ſur ſon nom. S'il euſt fait comme fit Dom Hernandille de Puerto Carrero, portant meſme nom, dans Amiens, il euſt mieux fait, & euſt eſté plus eſtimé, Cette place eſtant priſe,

Ucchialy fut par aprés en grande vogue & en belle faveur avec le Grand Seigneur. Et voila les deux ſignalez effets de cet Ucchialy, qui l'ont fait valoir & eſtimer pour tres-bon & grand Capitaine.

Ceux qui tiennent le party de Dragut, diſent que Dragut l'avoit fait de ſa main, & qu'il ne ſçavoit que ce qu'il avoit appris de luy : & que jamais il n'eſtoit tombé ny deſcheu en ſi baſſe fortune comme avoit fait Dragut. Que s'il en euſt taſté de pareilles, à grand' peine euſt-il peu ſe relever de ſes cheutes, comme avoit fait Dragut. Davantage qu'il eſt fort aiſé à faire des expeditions, & de grands miracles de guerre avec de grands armées, où rien ne manque, & où il y a tout à ſouhait. Mais de faire de pierre pain, comme on dit, ainſi que fit Dragut, c'eſt là où eſt la peine. Et on dit de plus, que quand Dragut n'auroit fait en ſa vie que ce trait de Sequennes, & d'avoir ainſi forcé la nature, c'eſt quaſi ſe parangonner, ou à Dieu, ou au Diable : comme j'ay oüy dire à aucuns.

Quant au reſte, Ucchialy a eſté petit compagnon comme Dragut : il fut natif de Calabre ; où j'ay veu le lieu, & aucuns de ſes parens, qu'il venoit voir quelques fois, & leur faiſoit du bien & du plaiſir.

Digitized by Google

plaisir. Il estoit Moine, ce dit-on, & s'en allant à Naples pour estudier, il fut pris; & depuis se renia : & de peu à peu se faisant Corsaire il s'advança, comme on l'a veu. Je croy qu'il prit le Turban, plus pour cacher sa tigne, qu'on disoit l'avoir gardée toute sa vie sans s'en deffaire, que pour autre chose : & bien qu'il fist bonne mine de Renegat, il ne quitta jamais sa Religion du Christanisme. Je l'ay oüy ainsi de Monsieur de Dage, Ambassadeur pour le Roy en Levant qui l'avoit veu à Constantinople.

J'ay oüy dire pourtant qu'il estoit plus cruel que Dragut, & n'avoit si grande civilité que Dragut, qui aymoit les François. Aussi quand il fut employé pour la France, & commandé par le grand Seigneur pour courir les mers, pour l'amour d'elle, il s'y empoloya de tres-bon cœur. Je l'ay ainsi oüy dire à Monsieur le Baron de la Garde, qui l'a mené, & luy a commandé par le commandement du grand Seigneur. J'en ay assez dit, remettant aux grands mariniers & bons Capitaines de mer, qui ont tasté de l'autre, à en discourir, & donner leurs advis sur leur perfection & sur la préceance des deux. Si faut-il avant que finir, que je dise encore ce mot. La prise de la Goulette fut de telle importance au grand

Seigneur, que dernierement en cette guerre de Perſe s'eſtant eſmeüe quelque contention d'honneur, & de ſervices faits à leur Maiſtre (comme cela eſt couſtumier parmy les grands Capitaines) entre Muſtaffa Baſcha General de l'armée en la premiere année & conqueſte, & qui depuis fut premier Vizir à la porte du grand Seigneur, aprés la mort de Mehemet Baſcha; mais aprés deſappointé & diſgracié; & Synam Baſcha, qui eſtoit ſous luy en cette premiere conqueſte, fut puis aprés General. Venant donc aux reproches & à leurs valeurs & ſervices faits, Muſtaffa ſe vantant d'avoir conquis la Cypre à ſon Maiſtre, l'autre reſpondit qu'il ſe ſentoit autant glorieux, & ſon Maiſtre autant obligé à luy, de luy avoir conquis la Goulette, place inexpugnable, & avec le Fort garny de ſi grande quantité de ſi bons Capitaines & ſoldats: mais l'autre luy reprocha, que ce n'étoit pas luy ſeul qui en devoit avoir avoir la gloire, mais Ucchialy, qui avoit eſté l'autheur de l'entrepriſe & l'executeur avec luy. Synam repliqua que l'autre auſſi n'avoit pas luy ſeul conquis la Cypre; mais d'autres grands Capitaines & Baſchas, qui le valoient bien: & qui plus eſt, il y avoit conſumé une grande traiſnée & laps de temps, & meſmes

és

éspriſes de Famagouſte & de Nicoſie, que le moindre ſecours qui fuſt venu des Chreſtiens, il ſe retiroit avec ſa courte honte; au lieu que luy en trente & un jours, il avoit fait ſa conqueſte, ſans grandes longueurs ny de grands frais à ſon Maiſtre, au lieu que luy en avoit fait d'extraordinaires en ſa Cypre: qui pourtant dit Muſtaffa par aprés avoit bien rapporté depuis le rembourſement, & beaucoup de bons moyens & revenus. Voylà les reproches que ſe faiſoient ces deux grands Baſchats, fondez ſur bonnes raiſons. J'ay oüy dire ce conte à un honneſte Italien, qui pour lors eſtoit à Conſtantinople; & je l'ay auſſi veu ainſi eſcrit dans un livre Italien, qui a eſté fait ſur cette guerre de Perſe. Il ne peut pas y avoir de cela plus haut de vingt ans.

Enfin ces deux grands Baſchats & Capitaines un peu aprés ſe defirent l'un l'autre, comme cela ſe voit ſouvent en la Cour de tous les grands Roys & Princes ſouverains, & s'eſt veu par une infinité d'exemples. Il faut noter en ce diſcours, comme ce Sinam Baſcha eſtimoit autant la conqueſte & priſe de la Goulette, comme l'autre pouvoit faire de la Cypre: toutesfois Ucchialy en fut le principal autheur & executeur; bien que ce Sinam fuſt un tres-grand & vaillant Capitai-

pitaine, & tres-grand ennemy des Chrétiens s'il en fut oncques ; & qui ordinairement dissuadoit au grand Seigneur la guerre contre les Perses, & la luy persuadoit du tout contre les Chrestiens ; la faisant cent fois plus utile & aisée, que contre les autres.

BARBEROUSSE.

AVant ces deux grands Capitaines & Corsaires, Dragut & Ucchialy, l'un fait de sa main, comme j'ay dit, & l'autre non, avoit esté ce grand Barberousse, duquel bien que j'aye écrit de luy en mon livre des Colonels de France, si faut-il que j'en dise encore quelque petit mot ; afin que le monde sçache, que jamais des Romains ny des Grecs, grands Conquerans de Royaumes & de terres, il n'y en a eu de tel. Il prit & conquesta par sa proüesse & par son industrie deux Royaumes, dont l'un fut celuy d'Alger. Il est vrai que son frere aisné en fit le premier fondement ; mais aussi il luy ayda en la conqueste, & le garda tres-bien aprés sa mort. L'autre Royaume fut celuy de Thunis. Qu'étoit cela, sinon qu'en peu de temps il conquit une seconde Carthage : que ces braves & vaillans Romains consumerent tant d'années pour en

en avoir la raison & la mettre à bas. Et ce Barberousse en un rien la conquit; & pour la conquerir fit teste à ce grand & redouté Empereur Charles Quint, y estant en personne : qui sans la revolte de ses esclaves, qui estoient dans la Roque, & la surprise qu'il y fit, on ne sçait à quoy l'Empereur en eust esté, & il luy eust possible donné à songer; veu les grands empeschemens de toutes sortes qu'il eut à y parvenir. Les histoires en sont assez pleines, sans que j'en parle. Et nonobstant ce brave Roy de Corsaires ne s'estonna point de sa perte arrivée plûtost par disgrace de fortune de guerre ou par trahison, sort de la place, & refait un second petit armement de quatorze galeres, qu'il avoit cachées & sauvées dans quelques petits recoins & paluds ou canaux de là auprés : dont il les fait tout aussi-tost sortir, en forme & belle contenance de guerre, & d'hommes plustost comme vainqueurs que vaincus; se fait paroistre & se fait reconnoistre par autres quatorze galeres, que l'on avoit envoyées à André Doria sous la conduite d'un certain Capitaine Gennois, nommé le Seignor Adam, auquel aussi-tost qu'il l'eut veu il luy donna la chasse, si belle & si affreuse, que s'il n'eust gagné le gros d'André Doria, il estoit trousse; il met

Doria & toute ſon armée en allarme, & à ſa barbe ſe ſauve dans Alger. Voire il fait encore plus, d'un meſme vol il s'en va piller & ſaccager l'Iſle de Minorque, & y prend le port de Maon : & puis chargé de butin il prend la route de Conſtantinople, & ſe preſente au grand Seigneur, luy raconte ſa perte & ſa diſgrace; nonobſtant laquelle & ne la connoiſſant point advenuë par ſa faute, il le reçoit tres-bien, luy redonne un nouveau armement, & il fait le Diable pis que jamais. Allez-moy trouver de pareils Capitaines & Corſaires, auſquels la fortune aye ſi bien dit & ſi mal auſſi, & qui s'en ſoient ſi bien relevés. Voyes les Hiſtoires de ces temps là, tant Italiennes qu'Eſpagnols.

S'il eſt vray qu'il ait eſté François, comme j'ay dit ailleurs, il a fait honneur au nom François, & s'il ne l'eſtoit pas, il eſt à loüer d'où il ſoit. Car il a eſpouvanté non ſeulement les Chreſtiens, mais les Arabes & les Mores, ayant fait la guerre aux uns & aux autres, & par mer & par terre les ayant rendus tributaires. Un des beaux exploits qu'il fit contre les Chreſtiens, fut le ſiege & la priſe de Caſtro novo, où il y avoit dedans en garniſon trois mille braves Eſpagnols naturels; deſquels eſtoit Meſtre

de

de Camp ce vaillant Capitaine Sarmiento, qui quelques années auparavant avoit esté esleu des soldats mutinez en Lombardie : dont je parle ailleurs. Il mourut là en combattant vaillamment sur la bresche : & Barberousse estant aprés fort curieux de recouvrer sa teste, pour l'envoyer en don au grand Seigneur, quelque diligence qu'il y peust faire, il ne se peut jamais trouver parmy les morts, tant il y en avoit de tuez & amoncelez les uns sur les autres. C'estoit combattu & soustenu une bresche & un assaut vaillamment cela. Voyez les Histoires Italiennes & Espagnoles; vous y verrez force faits merveilleux.

Il mourut fort vieux & cassé, & Roy d'Alger absolu, la seconde année que le Roy Henry II. commença à regner. Il avoit un compagnon qu'il avoit fort aymé, qui fut Synam surnommé le Juif, & qui fut aussi un tres-renommé Corsaire, de mesmes que l'autre un grand homme de mer; & pour ce le grand Sultan Solyman l'envoya pour son Admiral en la mer Rouge. C'est assez parlé de ses Corsaires.

LE MARQUIS DE SAINTE CROIX.

POur finir les bons Capitaines de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne, j'y mettray encore le Marquis de Sainte Croix: car il a eſté tres-bon. Je l'ay veu General des Galeres de Naples, d'où le Roy d'Eſpagne le retira, & pour ſa ſuffiſance s'en ſervit en la grande mer Oceane, contre le Milord Drach Anglois, le plus fameux homme de deſſus cette mer, qui ait été il y a plus de deux ces ans; & qui a bien donné de l'affaire en Eſpagne. J'eſpere d'en parler ailleurs. C'a été auſſi le dit Marquis, qui defit Monſieur de Strozzy vers la Tercere: voilà pourquoy je ne m'eſtendray pas ſur ſes loüanges, encore qu'il en merite de plus hautes que les miennes: mais il me ſieroit mal, de dire tant de bien de celuy, qui a fait mourir le plus grand de mes amis, & qui a fait mourir & trancher la teſte à tant d'honneſtes Gentils-hommes François, comme il fit en ce voyage.

PHILIPPE II. ROY D'ESPAGNE.

OR maintenant aprés avoir parlé du pere, qui eſt l'Empereur Charles V. il

V. il faut parler à preſent du fils, qui eſt ce grand Roy d'Eſpagne Dom Philippe, Roy tres-Catholique ; lequel encore qu'il n'aye mis le pied tant de fois à l'eſtrier & paru à la campagne, n'y monté ſur mer comme l'Empereur Charles ſon pere, ſi eſt-il un grand Roy & un grand Capitaine : puiſque pluſieurs Roys & Capitaines ont eſté autant loüez & eſtimez, d'avoir fait de belles conqueſtes, & mené de grandes guerres, auſſi bien aſſis en la chaire de leurs Conſeils, comme en leurs ſelles d'armes. Sans m'amuſer à l'allegation de pluſieurs exemples, je n'allegue que celuy de noſtre Roy Charles cinquiéme, lequel eut le ſurnom de ſage, & duquel le Roy d'Angleterre ſe plaignoit, qu'il luy faiſoit une guerre ſi importune ſans bouger de ſon cabinet.

Davantage, comme j'ay ouy dire à de grands Capitaines, il eſt plus difficile de donner remede aux inconveniens qu'on ne voit point, qu'à ceux qu'on voit : car comme on dit communément, quand on voit les choſes à l'œil, & meſmes de la guerre, l'on y remedie plus aiſément. Voilà pourquoy ceux qui conſeillent & remedient non ſeulement aux maux qu'on voit, mais auſſi à ceux qu'on ne voit point, ſont fort à eſtimer, &

montrent avoir un profond jugement & grand ſens. Auſſi dit on qu'il faut faire la guerre à l'œil, & qui la fait bien les yeux fermez, ou en abſence & bien loin, eſt fort à loüer. De plus encore, quand tout eſt dit, ainſi que j'ay ouy dire à pluſieurs de bon advis, quand un grand Roy ou grand Prince a paſſé les premiers feux de ſa jeuneſſe à la guerre, ce n'eſt pas le meilleur ny pour luy, ny pour tous ceux de ſon Royaume, qu'il faſſe tousjours la guerre en perſonne : les raiſons la deſſus s'y peuvent apporter belles : & auſſi que c'eſt trop ſe faire eſclave de Mars, & non pair & compagnon à luy. Davantage il y a difference, & y en doit avoir, entre les Roys & nous autres Gentils-hommes, qui vivons de la guerre.

Au ſurplus, quand un Roy fait tant du hazardeux & du Cheval-leger, il n'eſt pas poſſible qu'il ne lui arrive une fois en ſa vie quelque faute, ou diſgrace de fuite, ou d'autre erreur : de laquelle s'il eſt une fois taſché tant ſoit peu, il ne s'en peut jamais bien laver. Et tels mots, quand on dit, il a fallu que le Roy ſe retirat plus viſte que le pas, ou bien eſt fuy à bon eſcient, quand ce ne ſeroit que cent pas, il ne s'en ſçauroit jamais nettoyer, ſonnant ce mot ſi mal à la bouche.

Voy-

Voylà pourquoy les Roys doivent meſnager leurs hazards & leurs vies, à la mode que font aucuns avares leurs treſors; leſquels ils eſpargnent en choſes nobles & de conſequence, quand il en eſt queſtion. De meſmes les Roys doivent faire de leurs vies, ne les advanturer à toutes heures & occaſions legeres, mais à d'autres belles & tres-grandes: affin que ſi le malheur veut qu'ils y meurent, on diſe d'eux qu'ils ſont morts en une belle bataille, ou en une honorable rencontre, ou en un ſignalé combat, bravement & vaillamment, les armes au poing toutes teintes de ſang, comme pluſieurs grands Empereurs & Roys ont fait: dont le nombre eſt infiny. S'il faut qu'ils ſe retirent, que ce ſoit en valeureuſe & honorable relique de bataille, comme fit ce brave Philippes de Valois aprés la bataille de Crecy: qui aprés avoir combattu tout ce qui ſe pouvoit, juſques à la ſoirée, fut obligé par les tenebres de ſe retirer au giſte en un Chaſteau & une petite ville, où le Gouverneur luy ayant demandé ſon nom de la muraille, il reſpondit que c'eſtoit la fortune reſtée de la bataille perduë. S'il faut qu'ils ſoient pris, que ce ſoit à la mode du Roy Jean devant Poitiers, & du Roy François devant Pavie, leſquels pluſtoſt

que

que fuïr avec plusieurs autres, furent pris, n'en pouvant plus; & tout las du combat : ou bien du tout sortir bravement victorieux, ainsi que fit nostre grand Roy Henry IV. à la bataille de Coutras, & à celle d'Yvry : & comme avant luy avoient fait ses deux illustres Predecesseurs, les Roys Charles VIII. & Louys XII. aux batailles de Fornoüe & d'Agnadet.

Ainsi les Roys, qui sont esclairez de toutes parts, doivent mesnager leurs vies & leurs honneurs; car ils sont tant veus, que s'ils bronchent tant soit peu, ils sont remarquez de tous costez. Si ne sçauroit-on reprocher au Roy d'Espagne, qu'il n'aye grandement ayme la guerre de son vray naturel: car dés lors que l'Empereur son Pere luy eut mis tout son Estât entre ses mains, il nous alla de premier coup dresser de grosses armées, & nous les jetta si bien sur les bras, qu'il nous fit donner la bataille de St. Quentin, qu'il gagna sur nous, avec grosse perte de beaucoup de gens de bien & Seigneurs. Au partir de là il alla en personne assieger la Ville de St. Quentin, la battre furieusement, & la prendre d'assaut, gardée aussi bien de feu Monsieur l'Admiral de Chastillon, que place de ce temps là, qui ait esté prise. Et puis

il

il prit Ham & le Chaſtelet, & s'en contentant il ne voulut paſſer plus outre, ny venir à Paris, comme beaucoup le preſumoient & en avoient la crainte : meſmes on dit qu'il le devoit faire, & l'Empereur meſme le dit ; mais pourtant il ne voulut paſſer plus outre luy-meſmes au camp de Galon. Il ayma mieux faire ſa paix que venir à Paris, qu'il avoit autresfois tant menacé ; & en eſtant ſur le point meſmes d'y venir, il y ſongea, ne voulant pas meſmes que ſon Armée paſſaſt d'Italie en France, ſuivant les perſuaſions de Monſieur de Bourbon aprés la perte de la Bataille de Pavie ; car c'eſt un grand fait que d'aller attaquer un Royaume de France tout à coup dans ſon fort. Le Roy d'Eſpagne donc y penſa bien auſſi, lequel conduit d'un bon & ſage advis, tant de luy, que de ſes Capitaines, s'arreſta coy : dont il luy euſt mal pris s'il euſt pouſſé plus avant. Car noſtre grand Roy Henry s'eſtoit remis ſus, avec une tres-bonne Armée ; & il fit mieux de reculer ainſi, pour faire aprés ce qu'il nous fit ; car il nous alla encore livrer une ſeconde bataille, dont la perte nous fut de fort grande importance: qui fut celle de Gravelines, où Monſieur le Mareſchal de Termes fut pris, & Monſieur d'Annebaut,

baut, avec force Gentils-hommes & Seigneurs morts; du nombre desquels fut feu Monsieur d'Archiac, de la noble Maison de Montberon, fort honneste, brave & vaillant jeune homme, & qui montroit bien d'où il estoit descendu, ne faisant nullement tort à ses Ancestres, Eustache, Adrian & François de Montberon: car il fut tüé en combattant vaillamment jusques à la derniere vigueur. Cette perte de bataille, à ce que j'ay oüy dire à des plus Grands de la France, nous porta plus de dommage qu'on n'a creu. Puis aprés ce grand Roy dressa une des grandes Armées, que l'Empereur son Pere eust oncques fait, & luy mesme vint en personne prenant sa route vers Amiens, pour continuer encore quelque usage de nous donner quelque bataille; car il en avoit une fort grande envie; croyant tousjours que la fortune le favoriseroit comme elle avoit fait. Aussi de son costé l'avoit bien nostre Roy Henry, qui n'avoit pas moins belle Armee, comme un chacun sçait; ny moins d'envie de combattre & avoir sa revanche: mais Dieu ayant pitié de la mort de tant de mille personnes, s'ils en fussent venus là, inspira les deux Roys valeureux & bons pour entendre à une paix, laquelle aprés avoir esté fort debattuë à Cercan, fut con-

concluë, arreſtée, & liée d'un nœud ſi bon & ſi ſaint, qu'elle a duré inviolable juſques icy ; encore que l'on diſe que les Eſpagnols ayent donné de grands ſujets pour la deſnoüer ou rompre du tout. Je m'en rapporte à tant d'entrepriſes, qui ſe ſont faites ſur la France : deſquelles je puis bien ſçavoir quelque choſe, le tout s'eſtant traitté du regne du Roy Charles IX. & du Roy Henry III. Sur quoy je feray ce petit conte par forme de digreſſion.

Un peu devant les tumultes de Flandres le Comte d'Egmont les prevoyant, prit la poſte, & s'en alla en Eſpagne trouver le Roy ſon Maiſtre. Il paſſa à Paris, où il ſe tint un conſeil eſtroit de luy & de deux grands perſonnages François, que je ne nommeray point, un qui eſtoit Huguenot, Monſieur l'Admiral : l'autre n'eſtoit pas de cette Religion, ce diſoit-il, mais il les favoriſoit du tout ſous main, ne s'oſant manifeſter pour pluſieurs raiſons, que je dirois bien. Ces trois firent là un ſymbole, & y taillerent bien de la beſogne, que l'on a bien ſceu depuis, & veu eſclorre ; le tout tendant la plus grand' part à rompre la paix entre la France & l'Eſpagne. Tant y a que ledit Comte d'Egmont apres cette belle conſultation s'en alla en Eſpagne, où il fut bien

bien venu & receu de ſon Maiſtre, auquel il annonça tout ce qui eſtoit advenu en Flandres, & ce qui devoit advenir: comme Prophete, ou pluſtoſt comme principal conſeiller & negotiateur de tout. Le Roy d'Eſpagne trouva ces evenemens fort eſtranges, & demanda audit Comte les remedes & ſon advis pour y pourvoir: lequel luy fit reſponſe, qu'il n'en ſçavoit point des plus propres que de faire la guerre en France; comme auparavant; & que jamais il n'y fit plus beau, ny meilleur: & que desja il luy promettoit pluſieurs Villes aux frontieres, auſſi ſeures que s'il les tenoit en main. Car il avoit parlé à ces deux Marchands, qui luy aideroient à la delivrance en partie de la marchandiſe. Ce qu'entendant le Roy d'Eſpagne il le renvoya bien loin, & luy dit: Comte, ne me parlez plus de cela: car j'aymerois mieux perdre toute la Flandres, que de rompre ſi vilainement la foy que j'ay donnée au Roy Tres-Chreſtien, mon bon frere, & tant jeune qu'il eſt. Jamais ce grand Prince ne refuſa marché que celuy-là: cas eſtrange! En telle réponſe donc du Roy d'Eſpagne pouvons-nous reconnoiſtre, s'il nous a eſté ſi cruel ennemy, comme l'on a tant crié en France, par la bouche & la voix de pluſieurs,

ſieurs, non de tous. Et ſi l'on me met au devant pourquoy il a tant entretenu de Penſionnaires en France, & donné tant de penſions? Je le croy & l'advoüe & en nommerois pluſieurs, & des plus haut huppez, ſi je voulois: mais il les faut blaſmer ceux-là. Car il n'appartient à aucun ſujet, ſans congé du Prince, de prendre penſion d'un eſtranger. Mais il faut loüer le Roy d'Eſpagne: car ce n'a jamais eſté à mauvaiſe intention; qu'il entretenoit ces Penſionnaires, ny pour luy aider à faire la Guerre contre leur Maiſtre; mais pour le perſuader tousjours de ne la faire point, & le tenir en cette bonne humeur de Paix. En quoy certes tels Conſeilliers ont bien fait & ſont à loüer, ſi ce n'eſt qu'ils ne doivent point tirer d'argent pour un ſi ſaint office, & que la loy le deffend, comme j'ay dit.

D'aucuns plus remuans & plus paſſionnez pourtant ont tenu, qu'il euſt mieux valu faire cette guerre, que la noſtre civile: de quoy je m'en rapporte aux meilleurs diſcoureurs. Poſſible y euſſions-nous gagné, poſſible non: témoin cette derniere guerre declarée contre luy, dont on maudit en France les Conſeillers. Car nous y avons perdu Cambray, Calais, Ardres, Dourlans, le Caſtellet, la Capelle

pelle & Amiens. Mais cecy ne fait rien à noſtre propos pour à cette heure, encore que j'aurois grande envie d'en parler: ce ſera pour une autrefois.

Depuis la paix faite en France, ce Roy n'a jamais laiſſé eſcouler une ſeule année qu'il n'aye fait un armement, ſoit par mer ou par terre contre les Turcs & Infideles; pour faire quelque belle journée, qu'ils appellent *ornada*; qui ſe prend non tant ſeulement pour quelque bataille, que pour quelque ſiege & entrepriſe, ou autre expedition grande & ſignalée: comme ont eſté le voyage & la bataille des Gerbes, les guerres d'Oran, le voyage & la priſe du Pignon de Velez, où j'eus l'honneur de me trouver: les deux ſecours de Malte, faits & arrivez à propos, la guerre contre les Mores en Grenade, & la bataille gagnée & eux ſubjuguez & chaſſez du tout: cette memorable & incomparable journée de Lepante, le voyage de la Goulette & ſa perte: mais ce n'a pas eſté ſa faute. Bref force autres armemens de mer, pour aller en courſe & pour nettoyer les mers: où il ſe faiſoit tousjours de beaux actes & de grandes entrepriſes & grands ſervices pour la Chreſtienté. Car c'eſtoit choſe infaillible qu'à tous les Printemps en Italie & en Eſpagne, comme j'ay veu, on.

Digitized by Google

on y voyoit tousjours battre le tambour y amasser des gens, toûjours remuer & embarquer des gens de guerre contre le Turc; sinon depuis huit ou neuf ans, qu'il a esté contraint de faire la treve avec le grand Seigneur, qui luy couste bon: car il n'y a année qu'il ne donne à la Porte dudit grand Seigneur, aux Vizirs, aux Baschas & autres, plus de huit à neuf cens mille escus; comme je le tiens de bon lieu. Il a aussi espuisé force argent en cette grande armée, qu'il dressa il y a deux ans contre l'Angleterre, la plus belle qu'on aye veu de long-temps en cette grande mer Oceane de deça: & ce pour tirer de captivité cette pauvre Reyne d'Ecosse; de laquelle ce Roy par pitié se voulut rendre protecteur & liberateur, s'il eust peu: mais ce barbare element se banda contre luy à ce coup là trop injustement.

Il a eu de grandes guerres à desmesler avec ses sujets de Flandres. Et certes j'ay oüy dire à aucuns tres-grands & point passionnez, que ces revoltez en ont eu quelques raisons: tant pour secoüer le jong des Espagnols, qui est certes insupportable, que pour se garder de l'Inquisition, comme d'une male peste, disoient-ils, & fort dangéreuse. D'autres les blasmoient d'avoir repris les armes, aprés

que

que Dom Juan d'Auſtriche, arrivé en Flandres pour les contenter, en eut fait retirer les Eſpagnols, & les eut renvoyés tous en Italie, aprés le ſac d'Anvers; & leur avoit accordé la paix, & beaucoup de libertez de vivre. Ils vinrent aprés rompre tout, & aux armes plus que devant: ce qui fâcha fort le Roy. Car pour avoir ſa revanche d'eux, il ne la peut avoir ſur les Turcs, qui luy avoient pris la Goulette, place forte & tres-importante pour la Chreſtienté. J'ay oüy dire que lors qu'il en ſceut la nouvelle de ſa perte, il la porta ſi fort impatiemment, qu'il en devint malade; non tant pour ſa perte, diſoit-il, que parce que les chiens triomphent des pauvres Chreſtiens. Car il luy eſtoit à grief de voir tant de Chreſtiens encadenez, & menez eſclaves, & traittez miſerablement pour jamais. Ce ne fut point ſa faute; car il y avoit fort bien & diligemment pourveu, y ayant envoyé une fort groſſe armée: mais il y fut fort mal ſervy.

Il y en a pluſieurs qui s'étonnent, pourquoy en l'âge qu'il eſt, & maladif, il ne ſe diſtrat point de tant d'occupations & d'affaires (car il les veut toutes ſçavoir, & en dire ſon advis, & y donner commandement) & ne faſſe la retraite de l'Empereur ſon Pere. Ceux-là voudroient

ient bien qu'il la fiſt, & qu'il ne s'en meſlaſt point tant: car ils s'en trouveroient mieux, & y perdroient un tres-dangereux ennemy. D'autres le loüent & l'eſtiment davantage, pour continuer tousjours ſon ambition tant plus qu'il vieillit: auſſi dit-on que l'avarice & l'ambition ont quelque ſympathie & reſſemblance enſemble; dautant que tous les vices s'affoibliſſent & s'abattent par le temps, l'âge & la vieilleſſe: car les perſonnes vieilles n'ont plus la force ny la vigueur de les exercer; fors l'avarice. Car quiconque en eſt taché, tant plus il vieillit, tant plus il l'augmente. De meſmes aucuns ambitieux, qui ont eſté atteints une fois bien au vif de l'ambition, à grand' peine s'en peuvent-ils défaire bien aiſément; mais ils la couvent tousjours dans leur ame, juſques au tombeau. Que s'il y en a aucuns qui s'en deſpoüillent du tout, & diſent n'en avoir; c'eſt qu'ils en font de bons hypocrites, & qu'ils nous font à croire qu'ils n'en ont un ſeul brin; ou qu'ils n'en peuvent plus pour la maintenir; ou bien pour d'autres raiſons, qu'ils cachent & pallient; ou de tout s'ils s'en defont à bon eſcient, c'eſt un tres-grand miracle: comme du Roy de Naples Jacq[illegible] de Bourbon, d'un Duc de Guyenne, d'un Duc

Duc de Savoye, qui se rendirent Religieux, & de l'Empereur Charles. Encore pensé-je qu'ils s'en repentoient quelquesfois, & en couvoient tousjours, quoy qu'il en fust, un peu dans leur ame, & la cachoient sourdement, ny plus ny moins qu'un grand brasier de feu sous une cendre qui semble morte. Je croy que si on eust esleu l'Empereur Pape, comme il desiroit, qu'il ne l'eust pas refusé, non plus que ce Duc de Savoye, & qu'il fust mort Pape: & n'eust fait en cela comme ledit Duc de Savoye, qui quitta le Papat & reprit son Hermitage de Ripaille. Aussi dit-on que les ambitions sont aussi bien parmy les Monasteres, les Cloistres, & les Religions, qu'ailleurs. Telles repentances & conversions sont bonnes pour nous autres Gentils-hommes, qui estant vieux & cassez ne devons estre ambitieux: car nous ne servons en une armée, ou en une Cour, que d'importunité ou d'empeschement. Mais il fait tousjours beau voir un Roy vieillard, & aussi les Royaumes se portent mieux, estant regis par un Roy âgé, que par un jeune. Certainement ce Roy d'Espagne ayant abandonné le monde, & fait comme son Pere; en acqueroit bien le renom d'un tres-bon Religieux: mais puisqu'il est ne Roy & grand, pourquoy ne veut-

on

on pas qu'il vive & meure en Roy, puis qu'il peut faire ſon ſalut auſſi bien ainſi, comme Religieux, & qu'il ne connoiſſe auſſi des affaires de ſon Royaume. Et meſmes veu qu'il n'a pas en luy un Succeſſeur formé, comme il eſtoit, lors que l'Empereur ſon Pere ſe defit de ſes Eſtats entre ſes mains. Encore l'Empereur par cette converſion fit-il tort à ſa reputation, & à ſes terres, & à ſes Serviteurs, qui demeurerent ainſi veufs d'un ſi bon Maiſtre: meſmes que ſes Soldats Eſpagnols en furent tres-mal contents, & l'en brocarderent, juſques à ne l'appeller plus par ce beau nom de jadis d'Empereur; mais par mocquerie & deſdain aucuns l'appelloient, *fray Carolo de Santo Hieronimo.* C'étoient des Soldats indiſcrets & nouveaux; mais les vieux, & qui avoient reconnu ſes armes & ſes valeurs, deferoient toûjours à ſon beau nom & à ſa venerable memoire, le pleurant & regrettant ſans ceſſe, de ce qu'il les avoit laiſſez; & pour l'amour de luy ſervirent toûjours ſon fils, & l'aymerent fort; auſſi les aymoit-il fort,

Il me ſouvient qu'aprés la priſe du Pignon de Velez, il y eut environ trois ou quatre cens Soldats, qui de tous ces freres d'Italie ſe desbaucherent, & ſe desbarquerent à Malaga, & ſe desban-

derent mal contents & demy mutinez & ſous ombre de vouloir voir leurs Parens (diſoient-ils) vinrent à la Cour à Madrid; & ſans faire le petit ſemblant ouvertement commencerent à crier, qu'ils vouloient leurs payes qu'on leur devoit, & ſe pourmeant quadrilles par quadrilles parmy les ruës, braves & en bon point comme Princes, portant leurs eſpées hautes, les mouſtaches relevées, les bras aux coſtez, bravoient & menaçoient tout le monde, ne craignant ny juſtice ny Inquiſition; pour la juſtice, qu'elle n'avoit eſgard ſur eux qui eſtoient gens de guerre; pour l'Inquiſition qu'il n'y avoit ny Moines, ny Preſtres, auſquels les rencontrant par les ruës, ils ne diſent leur quolibet, à l'un *Sennor Clerigo adonde eſta la puta?* à l'autre *Sennor frayle coma va la puta?* & autres petits mots pareils, ſcandaleux pour gens d'Egliſe. Tout cela fut rapporté au Roy, de leurs menaces & de leurs inſolences, & pour ce il les falloit chaſtier. Le Roy d'Eſpagne ne le voulut point, mais dit ſeulement, ce ſont ceux qui me font regner: je ſerois bien marry donc de les faire mourir. Parquoy il commanda au Duc d'Albe (J'y eſtois) d'aller parler à eux, de les appaiſer & les faire retirer & rembarquer aux galeres: & que pour le ſeur

ils

ils ne seroient pas plustost en Italie, qu'ils trouveroient là tout l'argent de leurs montres, lequel estoit desja passé, & qu'ils n'en perdroient pas une seule. Cela les contenta fort; & par ainsi ils se retirerent; non sans loüer fort leur Roy. Aussi les paya-t-il tousjours fort bien; & si ils demeurent long-temps sans faire monstre; & qu'on leur en doive jusques à douze, quinze, & vingt, ils n'en perdent jamais pas une; & sont tousjours tres-bien payez, & mieux que de l'Empereur: dautant que le Roy a plus de biens que son Pere; & les Indes luy produisent plus, tant celles d'Espagne que de Portugal, lesquelles l'Empereur n'avoit pas de son temps. Aussi céttuy-cy ne fait pas de si grandes despenses & desmesurées deça & de là, comme faisoit son Pere, mais est un peu plus mesnager, & espargne fort, pour employer tout à la guerre, & au maintien de sa grandeur & de son Estat, fors le superbe bastiment de l'Escurial, auquel il a despensé vingt millions d'or, qu'aucuns ont tenu pour fort vaine despense. Tous les ans il y employe un million, & y a mis vingt ans pour le mettre en perfection. Oeuvre de nature certes miraculeux. Si ces derniers mutinez, qui sont avec les Estats de Flandres, eussent esté du temps du Roy Phi-

lippes, ils eussent esté bien-tost contentez, & n'eussent pris le party contraire. Je parle ailleurs de plusieurs mutinemens de ses gens.

Ainsi a passé ce Prince ses vieux ans parmy les armes, comme il a passé ses jours de mêmes. Il les a tres-bien aymées en sa jeunesse, lors que l'Empereur le mit en possession des Pays-bas, & qu'il l'envoya querir en Espagne. Il vouloit fort prendre la charge des armées de son Pere, mais jamais l'Empereur ne le voulut, craignant de le perdre, & n'ayant que celuy-là; dequoy les fils en desesperoit: car il étoit bien né pour les armes, & elles luy seioient bien. Aucuns disoient qu'une belle jalousie en empescha l'Empereur, craignant qu'il n'eust fait quelque plus bel exploit que luy. J'ay ouy raconter à plusieurs Gentils-hommes & Dames, qui estoient pour lors à la Cour de l'Empereur, que ce Roy son fils fit de tres-beaux tournois & combats à cheval & à pied, en toutes les Villes & és Pays où il prit possession, & fit ses entrées: sur tout à Binchs; petite Ville du Hainaut, chez la Reine d'Hongrie, où il ne se fit jamais partie, fust à pied, fust à cheval, que ledit Roy d'Espagne n'en fust, & ne fist la sienne: où il acquit tousjours la reputation des mieux faisant

&

& combattant, & de force & d'addreſſe; monſtrant toujours les armes ſi belles à la main, qu'il emportoit tousjours le prix. J'en ay veu un livre en Eſpagnol, qui s'intitule, *El viage del principe*, qui deſcrit la pluſpart des combats qui y furent faits, & comme le Roy d'Eſpagne y faiſoit tousjours des mieux : auſſi eſtoit-il de fort bonne grace, beau & agreable, blond, & qui s'habilloit fort bien, comme j'ay veu : & il le montra bien aprés qu'il fut hors de la diſcipline de l'Empereur ſon Pere, & qu'il fut en pleine liberté : car il nous fit la guerre à bon eſcient : ainſi que j'ay dit cy-devant. Voylà ce que pour à cette heure je puis dire de la vie de ce grand Roy ; duquel depuis la mort s'eſt enſuivie, de laquelle je diray en paſſant ce que j'en ay appris. C'eſt qu'en cette année 1598. le Roy Dom Philippe III. du nom, le Prince eſtant allé en la place de Madrid, aux feſtes & esbats qui s'y faiſoient, le jour de la celebration de la feſte de Saint Jean-Baptiſte, le Roy ſon Pere n'y fut pas parce que pour lors il eſtoit ſaiſi de la goutte, qui l'avoit pris aux deux mains. Son Alteſſe revenant de ces jeux & esbats, faiſoit rapport à ſon Pere de ce qu'il y avoit veu. Sa Majeſté luy reſpondit, je ſuis bien-aiſe de ce que tu y as pris

plaisir, par ce que tu ne verras plus en ma vie aucune allegeance de cette maladie, & commanda ledit Roy que chacun se preparast pour aller à l'Escurial. Sur quoy le Docteur Mercatus, son Medecin de la chambre, luy dit qu'il ne falloit pas changer d'air, de crainte de faire augementre l'accident de son mal. A cela le Roy respondit, qu'il falloit bien qu'on l'y portast en vie, puis qu'aussi bien il l'y falloit porter aprés sa mort. Enfin pour obeïr à sa volonté, ses Laquais & Valets de pied le porterent sur leurs espaules, & demeurerent six jours à sept lieues. Il y fut quelques jours en meilleur estat, encore qu'il ne sceust se tenir debout, & falloit qu'il fust assis ou couché, & là dessus augmenta sa goutte; de laquelle ses Medecins luy appaiserent la douleur: de sorte qu'incontinent sa Majesté voulut donner ordre au salut de son ame, se confessa & communia: & sur ce commanda que Dom Garcia de Boësa, Archevesque de Tolede, dist la Messe; mais ce fut le Nonce du Pape qui la dit avec la solemnité requise. Il sortit à ce bon Roy une apostume fort veneneuse au genou droit, qui ne le laissoit pas répoſer: ses Medecins n'y sçachant que faire, envoyerent querir un nommé Oliat, Medecin de Tolede, qui estoit a Madrid, & luy

luy & les autres avec le Licencié Vergara, ayant donné ordre à faire meurir l'apoſtume, la firent ouvrir, pour en faire ſortir la mauvaiſe humeur, qui y eſtoit corrompuë. Et aprés cela il luy ſurvint quatre autres apoſtumes à l'eſtomac, leſquelles ils ouvrirent ſemblablement, afin que toutes purgeaſſent : & de cette mauvaiſe humeur, il creut & ſortit une grande abondance de vermine, de façon qu'on ne la pouvoit eſpuiſer. Ils eſtoient en peine de tourner ſa Majeſté dans ſon lit, & ne pouvoient faire autrement qu'en faiſant ſouſlever ſon corps par quatre hommes, avec les draps par deſſous ; & cependant les autres accouliſtroient le lit. Dix jours auparavant ſa mort luy arriva une grande ſincope, qui luy dura cinq heures : de façon que les eſprits vitaux luy commençoient à faillir : dont pluſieurs Seigneurs ſe preparoient au deüil. Mais ſa Majeſté revint à ſoy, & en preſence de l'Archevêque, & de ceux de la chambre elle leur dit : Mes amis & vaſſeaux, il ne me ſert de rien, que vous vous affligiez ny faſchiez pour le recouvrement de ma ſanté, parce qu'elle ne depend plus des remedes humains : ce qu'il faut faire, c'eſt que vous regardiez de bonne heure pour enſevelir mon corps : maintenant, en

as à gouverner ton Royaume. Il fit auſſi tirer hors d'un Coffret un foüet de diſcipline, qui eſtoit ſanglant par les bouts; & le tenant en haut il dit : Ce ſang eſt de mon ſang, non toutesfois proprement du mien, mais de celuy de mon Pere, que Dieu abſolve; lequel avoit accouſtumé de ſe ſervir de cette diſcipline. Et afin que l'on en ſçache la verité, & combien il eſtoit devotieux, je l'ay bien voulu declarer. De plus il fit encore tirer un papier de deſſous ſon chevet de lit, lequel fut leu par ledit Kayer; & contenoit ce qui s'enſuit.

Nous Dom Philippes, par la grace de Dieu Roy de Caſtille, ayant par l'eſpace de quarante ans gouverné deux Royaumes, le LXXI. an de mon âgé, je le remets & reſigne à mon Dieu, à qui il eſt, & mon ame en ſes tres-benites mains, afin que ſa divine Majeſté faſſe d'elle ce qu'il luy plaira : & veux qu'aprés qu'elle ſera ſortie de ſon corps, il ſoit enbaumé & veſtu en habit Royal, & mis dedans le cercuëil de bronze qui eſt icy : & aprés y avoir tenu mon corps autant de temps qu'il eſt accouſtumé, qu'on le porte au ſepulchre de cette façon.

Que le Guidon de l'Archeveſque marche devant : puis la Croix, les Moines, & le Clergé; apres cela l'Adelantado

vestu en deüil, l'Estandart Royal traisnant en terre. Le Duc de Najera portera la Couronne en un grand Bassin couvert d'un voile, & le Marquis d'Aguilar portera l'Espée, & mon Corps sera porté par huit de mes Serviteurs en Chef, habillez de deüil avec leurs torches allumées, & l'Archevêque marchera aprés; puis les Grands & nostre heritier universel derriere, avec son deüil allant à l'Eglise. Que mon Corps soit mis dans un tombeau qui se fera, & aprés que le service sera dit par le Prelat, on me mettra en la cave, qui sera ma derniere maison pour jamais.

Cela estant fait, vostre Roy III. de mon nom, s'en ira à Madrid à St. Jerosme, où se fera ma neufvaine, & ma fille avec ma sœur s'enfermeront pendant ce temps aux Cordeliers. Et vous Prince, outre ce que je vous ay autrefois dit, que vous ayez beaucoup de soin de vostre sœur, qui estoit tout mon amour & la lumiere de mes yeux: tenez la Republique en paix, donnez luy de bons Gouverneurs, recompensant les bons, & chastiant les mauvais.

Je veux que le Marquis de Montdalard sorte de la Prison, en laquelle il est, & demeure libre, à la charge qu'il n'entrera point à la Cour.

L'on

L'on pourra auſſi delivrer la Femme d'Antoine Perez, & luy rendre ſon bien; à la charge qu'elle ſe retirera dans un Monaſtere, & que ſes filles n'heriteront que de la part de leur mere.

Je pardonne à ceux qui ont eſté pris pour la chaſſe, & à ceux qui ſeront condamnez à mort, par faute d'avoir un pardon du Roy. Enſuite de cela ſa Majeſté demanda le dernier embraſſement à ſes Enfans, leur diſant qu'ils s'allaſſent repoſer. Au ſortir le Prince dit à Chriſtophle de Moura, qui eſt celuy qui tient la Clef maiſtreſſe? C'eſt moy Monſeigneur, reſpondit-il. Donnez-la moy, dit le Prince. Voſtre Alteſſe me pardonnera, dit Chriſtophle de Moura, c'eſt la Clef de confiance. Sur cela le Prince dit, c'eſt aſſez, & entra en ſa chambre: & Dom Chriſtophle retourna au Roy, lequel il trouva un peu allegé, & luy dit, Sire ſon Alteſſe m'a demandé la Clef maiſtreſſe, & je ne luy ay pas voulu donner, ſans le congé de voſtre Majeſté. Le Roy luy répondit, vous avez mal fait.

Il luy arriva puis aprés un autre ſincope, & il demanda l'extreme Onction; laquelle l'Archeveſque luy donna. Enſuite dequoy il commanda qu'on tiraſt un Crucifix, qui étoit gardé en un coffre, parce que c'eſtoit celuy, avec lequel

mourut ſon Pere, & il voulut auſſi mourir avec luy.

Aprés que ſa Majeſté eut eu l'extreme Onction, ſon Alteſſe voulut le revenir voir, & lors Dom Chriſtophle entra, & mettant le genou en terre preſenta à ſon Alteſſe la Clef, laquelle elle prit, & la donna au Marquis de Denia: & ſur ce point le Roy luy dit. Je vous recommande Dom Chriſtophle pour le meilleur de mes ſerviteurs que j'ay eus, & vous recommande auſſi les autres, afin que vous en ayez ſoin. Et lors ſa Majeſté ſe retourna pour leur dire adieu, en les embraſſant il perdit la parole, & demeura deux jours en cette façon. Il mourut le treiziéme du mois de Septembre à trois heures du matin, l'Archeveſque dit la Meſſe, le nouveau Roy retourna de l'Eſcurial le ſeiziéme à huit heures du ſoir, laiſſant ſa ſœur aux Cordeliers, & ſe retira à ſaint Jerôme. La Cour en demeura fort attriſtée.

Aprés ſa mort ſceüe en France & en Flandres, aucuns firent ſon tombeau par ce Sonnet; auquel en tout ne faut preſter creance, comme choſe faite par haine, paſſion, & animoſité.

SON-

SONNET

Sur la mort du Roy d'Eſpagne.

IL eſt donc mort ce grand, ce tyran, ce Monarque,
Cet alteré de ſang, ce monſtre ambitieux,
Qui penſoit eviter l'ordonnance des cieux,
Braver Pluton; la mort, les deſtins & la Parque.
Mais Caron l'a paſſé, qui avec luy embarque,
Cette inquiſition, dont le feu furieux
A ſi long-temps bruſlé les hommes genereux,
Conduiſant aux enfers ce triomphe en ſa barque,
Il fit mourir ſa femme, il tüa ſon enfant,
Il pilla Portugal, injuſte triomphant
Du Royaume d'autry: & puis inſatiable,
Pauvre en ſon abondance, il broüilla les François,
Fit mettre à mort leur Roy, viola toutes loix,
Ores joüet des morts, & des vivants la fable.
Or ſi ce grand Roy a aymé l'eſpée & la guerre,

guerre, il a bien autant aymé, ou plus, & trop, l'eſpée de la Juſtice, enſuivant bien la doctrine de l'Empereur qu'il luy donna, de l'aymer & embraſſer, comme j'ay dit cy-devant : voire il l'a tellement aymée & reverée, qu'il ne l'a pas eſpargnée ſur ſon propre fils, Dom Charles, Prince d'Eſpagne, ayant eu plus de conſideration à la garde de ſon Eſtat, qu'à la vie de ſon fils : Ce que ne fit pas ce grand Charlemagne à l'endroit du ſien.

Je ne veux pas entreprendre de dire toutes les raiſons, pourquoy ce Prince Dom Carlos mourut ; car elles me ſont inconnuës : & puis on en parle fort diverſement. Bien dit-on qu'il y en avoit de tres-juſtes & de pertinentes, & au nombre de trente deux ; dont la moindre eſtoit qu'il avoit voulu faire mourir ſon Pere : car cela ſe diſoit pour lors en noſtre Cour de Frànce, mais c'eſtoit en riſée. J'ay oüy raconter à un grand perſonnage Eſpagnol, que le Roy d'Eſpagne le tenant priſonnier, il aſſembla un jour ſon Conſeil, pour ſçavoir ce qu'il en feroit. Les uns opinerent qu'il ne le devoit pas faire mourir, ny reſpandre ſon propre ſang, qui poſſible un jour crieroit vengeance devant Dieu ; mais qu'il le falloit mettre dans une priſon auſtere & perpetuelle. Les autres dirent qu'il le fal-

falloit bannir & confiner en Flandres, & là luy bailler de l'exercice à ſon haut courage, qui deſiroit tant la guerre, pour la faire là aux rebelles heretiques, & les du tout exterminer: ou bien l'envoyer aux Royaumes de Naples & de Sicile, & les luy donner en partage, & luy amollir le cœur par un ſi beau don & bien fait, provenant d'un bon naturel d'un doux Pere, qui luy pardonnoit ſa faute. D'autres dirent qu'il le falloit plûtoſt envoyer à Oran, & l'en faire Roy, & là ſe comporter avec les Mores, ou bien, ou mal, comme il luy en viendroit à la fantaiſie. Sur quoy le Roy d'Eſpagne reſpondit à tous, que pour le tenir en priſon, il n'y avoit point de raiſon, dautant qu'à un tel enragé & endiablé de Lyon il ne ſe pouvoit trouver de cage, fuſt-elle de fer, aſſez forte pour l'y tenir en ſeureté, qu'il n'en eſchappaſt. De l'envoyer en Flandres, il n'y ſeroit pas pluſtoſt, qu'il s'accorderoit avec les rebelles, leur pardonneroit, & les accoſteroit en quelque façon que ce fuſt pour ſe faire encore plus rebelle qu'eux, & luy faire la guerre. De luy donner le Royaume de Sicile & de Naples, c'eſtoient deux trop petits morceaux & Royaumes pour raſſaſier & borner ſon ambition; dautant qu'en hauteſſe de courage naiſt ſouvent convoitiſe

de

de regner, soit par justice soit par intolerance de superieur, comme l'on dit, ou par les mauvaises persuasions des serviteurs que l'on tient prés de soy. Et s'il vous plaist, disoit-il, si les Napolitains de tout temps ont esté sujets aux mutations & rebellions, que ne seront-ils avec luy. De plus il s'aideroit des moyens & richesses qui sont là; & sur tout de ces Galeres, qui luy viendroient faire la guerre jusque dans toute l'Espagne. Car celuy qui est le plus fort sur la mer vers l'Italie, il est quasi maître d'Espagne. Voire mesmes qu'il s'accôteroit plûtôt des forces & Galeres d'Alger & du Levant, plûtôt qu'il ne fist tous les maux du monde, à luy & à tous ses pays. Pour le regard de l'envoyer à Oran, aussi-tôt il feroit confederation avec les Roys de Fez & de Maroque, & de tous les Mores, pour entrer en Espagne & la ravager, aussi bien que firent jamais les Sarrasins. Parquoy il conclud sur ses raisons, que le meilleur estoit de le faire mourir: dont un matin on le trouva en la prison estouffé d'un linge; non, dit-on, sans avoir auparavant débagoulé contre son pere mille injures & execrations, maledictions, & vilenies, lors qu'on luy annonça sa mort, & sans l'avoir adjourné devant Dieu, à y comparoistre un

jour

jour pour ſa cruauté. Ceux qui l'ont veu & connu diſent qu'il eſtoit fort opiniaſtre, eſtrange, & qu'il avoit pluſieurs humeurs bizarres. Il ſe fachoit fort de demeurer oiſif en Eſpagne ; & meſmes quand il oüit parler le Comte d'Egmont, qui luy propoſa force belles choſes, dont les mains luy demangeoient ſi fort pour mener la guerre, qu'on dit qu'il voulut ſe dérober pour aller en Flandres. Dom Ruy Gomez tres-fidele au Roy, ſon Gouverneur, en advertit ſa Majeſté, qui parla bien à luy ; toutesfois il ne fut ſans reſponſe, diſant que s'il vouloit être oiſif, qu'il ne le vouloit pas être en ſi jeune âge, & en ſi belle occaſion qui ſe preſentoit. De ſorte qu'il ſe mocquoit de ſon Pere & de ſes oiſivitez ſi bien qu'il fit faire un jour un livre de papier, tout en blanc, & par mocquerie fit mettre en la ſubſcription & au commencement dudit livre : *Los grandes y admirables viajes del Roy Dom Philippe.* Et au dedans il y avoit. *El viaje de Madrid al Pardo, del Pardo al Eſcurial, del Eſcurial à Aranjuez, de Aranjuez al Eſcurial, del Eſcurial al Pardo, del Pardo à Madrid, de Madrid à Aranjuez, de Aranjuez à Toledo, de Toledo à Valladolit, de Valladolit à Burgos, de Burgos à Madrid, y del Pardo à Aranjuez, de Aranjuez al Eſcurial, del Eſcurial à Madrid, y de*

y de aquay a las Cortes de Monçon.

Et ainſi de feuillet en feuillet il emplit le livre de telles inſcriptions & eſcritures ridicules, ſe mocquant ainſi du Roy ſon Pere, & des voyages & pourmenades qu'il faiſoit en ſes maiſons de plaiſance : ce que le Roy ſceut, & en vit le livre, dont il fut fort aigry contre luy. Parmy les injures & poüilles, qu'il dit de ſon Pere aprés ſa ſentence, fut qu'il luy reprocha qu'il luy avoit ſouſtrait & ravy ſa femme, Donna Elizabeth de France, qui juſtement lui avoit eſté donnée par accord en faiſant la paix, & qu'elle lui eſtoit deuë : ce qui lui deſplaiſoit fort ; car il l'ayma toûjours & l'honora juſques à la mort ; comme certes elle eſtoit une des plus aymables Princeſſes du monde ; & il lui faſchoit fort qu'on la lui avoit oſtée. Bref, s'il euſt veſcu, il euſt fait enrager ſon pere, car il eſtoit fort bizarre & tout plein d'opiniaſtreté. Il menaçoit, il frappoit, il injurioit. Si bien que Dom Ruy Gomez fort favory du Roy d'Eſpagne, s'il en fut onques, & qui avoit eſté nourry avec lui dés ſa jeuneſſe, & qui eſtoit venu de Portugal avec la Princeſſe ſa femme (car il eſtoit Portugais) n'en pouvoit joüir : & à toute heure il ſupplioit le Roi de lui oſter cette charge, & de la donner à un autre, qu'il

qu'il en ſeroit tres-aiſé : mais le Roy ſe fiant en lui, ne voulut jamais : & tousjours ce Prince menaçoit ſon gouverneur ; qu'un jour quand il ſeroit grand il s'en repentiroit.

Quant à ſes autres ſerviteurs & officiers, quand ils ne le ſervoient pas bien à ſon gré, il ne faut point demander comment il les eſtrilloit. Moy eſtant en Eſpagne il me fut fait un conte de lui, que ſon Cordonnier lui avoit fait une paire de bottes tres-mal faites, il les fit mettre en petites pieces, & fricaſſer comme tripes de bœuf, & les lui fit manger toutes devant lui, en ſa chambre, de cettee façon. Il aymoit fort à ribler le pavé & faire à coups d'eſpée, fuſt le jour, fuſt la nuit : car il avoit avec luy dix ou douſe enfans d'honneur des plus grandes maiſons d'Eſpagne, les uns les forçant d'aller avec luy & en faire de mêmes, d'autres y allant d'eux-meſmes & de tres-bon cœur. En quoy on a obſervé en Eſpagne, que la pluſpart de tous ceux-là, voire tous ont eſté tuez en mauvais garnemens ; & pluſieurs ont finy mal, retenant fort de la nourriture de leur Prince, qui leur avoit appris tout cela.

Quand il y alloit par les ruës quelque belle Dame, & fuſt elle des plus grandes

des du pays, il la prenoit & la baiſoit par force devant tout le monde, & il l'appelloit putain, bagaſſe, chienne, & force autres injures leur diſoit-il. Celles qui le venoient baiſer à l'amiable, quand il leur diſoit, putain baiſez-moy, il les careſſoit plus modeſtement, en leur diſant, qu'elles eſtoient fort gracieuſes putains & veſſes. Bref, il leur faiſoit mille petits affronts : car il avoit une tres-meſchante opinion de toutes les femmes, & plus encore des grandes Dames que des autres, les tenant pour tres-hypocrites & traiſtreſſes en amour, qu'en cachette & ſous les rideaux elles eſtoient plus putains que les autres. Bref, il eſtoit le fleau de toutes, fors de la Reyne, que j'ay veu qu'il honoroit fort & la reſpectoit : car eſtant devant elle il changeoit du tout d'humeur & de naturel, voire de couleur. Enfin il eſtoit un terrible maſle, & s'il euſt veſcu, aſſeurez-vous qu'il s'en fuſt fait accroire, & qu'il euſt mis le pere en curatelle. Aucuns l'ont ſoupçonné de la Religion tant de Luther que de Calvin, & qu'il s'entendoit avec les Proteſtans, qui luy promettoient l'Empire & le Pays-bas ; car il avoit de l'ambition tout ce qu'il lui falloit. Le Pere, tres-habile Prince, le prevint par le moyen de Ruy Gomez, qui luy

lui reveloit tout, en quoi il fut tres-digne de loüange, & du tout point ingrat à l'endroit de ſon premier Maiſtre, qui eſtoit le Roy d'Eſpagne.

Je me ſuis laiſſé dire, qu'il s'étoit fait un Livre en Eſpagne, voire imprimé, de ſes opiniaſtretez & bizarreries, de ſes traits & humeur, là où il y en a de toutes façons, dequoi paſſer le temps en les liſant. Il avoit eu pour Precepteur Monſieur Boſſulus, François, qu'on a veu depuis en France, l'un des ſçavants & bien-diſans de ſon temps, & qui parloit auſſi eloquemment pluſieurs langues, de meſchante vie pourtant: dont il luy en pouvoit faire de bonnes leçons. Auſſi on dit que lui s'étant deſcouvert de quelque choſe d'importance à Dom Jean, qu'il le revela au Roy d'Eſpagne: mais il l'en ayma tousjours davantage, dont mal reconnu depuis, & Dom Charles l'en haït ſi bien, qu'ordinairement ils avoient diſpute; juſques là qu'il l'appella une fois baſtard & fils de putain; mais il luy reſpondit, *Si yo ſo ſoy mas yo tengo Padre mejor que vos*, Oüy je le ſuis, mais j'ay un Pere meilleur que vous: & ils en cuiderent venir aux mains.

Je croi qu'aprés que ce Prince eut bien jetté ſa gourme, comme ſes jeunes poulains, & paſſé tous ſes grands feux de ſa pre-

premiere jeuneſſe, qu'il ſe fuſt rendu un tres-grand Prince, & homme de guerre & d'Eſtat. Il fut Filleul de l'Empereur, en portant le nom; & tout petit fils qu'il fuſt, quand il s'en allla reduire en ſon Monaſtere, il le voulut voir; & en eut tres-bonne opinion & eſpoir, & luy fit de tres-belles leçons: & puis luy donna ſa benediction, qui luy ſervit à faire un bon commencement. Quant à mon petit jugement, je le jugeois un jour grand, & luy trouvois une tres-bonne façon & bonne grace; encore qu'il euſt ſon corps un peu gaſté, mais cela paroiſſoit peu: ſi n'approchoit-il pas jamais en tout de Dom Juan d'Auſtriche, lequel eſtoit un beau & tres-accompli Prince; & n'ay jamais veu homme approchant des vertus bien univerſellement à feu Monſieur de Nemours Jacques de Savoye, que luy. Il eſtoit fort beau, comme j'ay dit, & de bonne grace, gentil en toutes ſes actions, courtois, affable, d'un grand eſprit, & ſur tout tres-brave & vaillant, & qui croyoit le Conſeil, & luy obeïſſoit fort pour ſe faire grand; comme il euſt eſté, ſi la mort ne l'euſt prevenu. Pour ſa premiere guerre il fut General du Roy d'Eſpagne ſon Frere, en la guerre de Grenade, où il ſe fit ſignaler pour eſtre en tres-vaillant Prince: & meſmes

meſmes aucuns vieux Capitaines & Soldats, qui eſtoient encore en vie, de l'Empereur ſon Pere, s'eſcrierent tous aprés. *Ea es verdadero hijo del Emparador*, il eſt vray Fils de l'Empereur.

A ce coup il fit une choſe tres-belle pour la Religion d'Eſpagne : car il chaſſa tous les Mores de Grenade : de ſorte qu'ils n'ont plus infecté l'Eſpagne depuis, & ne ſe reſſentent plus de Marranne, comme ils faiſoient, au moins aucuns de leurs voiſins, pour traiter par trop avec eux. Cela eſtant fait par ſa renommée qui voloit par le monde, tant des Chreſtiens que des Infidelles, il fut fait General de la ſainte Ligue ; mais pourtant aprés le refus de Monſieur le Duc d'Anjou, noſtre feu Roy dernier Henry III. & de Monſieur de Savoye : car le bon Pape Pie V leur ayant preſenté à tous deux l'Eſtandart, l'un aprés l'autre Monſieur s'excuſa ſur les àffaires du Roi ſon Frere ; & Monſieur de Savoye ſur ſon indiſpoſition. Dom Jean ne fit pas comme les autres : car de grande joye & tresvolontiers il accepta ce beau & Saint Baſton de General : auſſi s'en acquittta-t-il tres-bien en cette tant grande, tant ſanglante, & tant ſignalée bataille de Lepante ; & telle que depuis cette grande bataille Actique,

que, donnée entre Marc Antoine & Cesar Auguste, jamais il n'en fut donnée une telle; encore celle-cy fut mieux cent fois debattuë & combattuë que la leur. Helas! je n'y estoit pas, mais sans Monsieur de Strozzi j'y allois, tant pour un mescontentement que j'avois en la Cour d'un Grand, que pour faire ce beau voyage, & voir cette belle armée: & resolument j'y eusse esté, comme fut ce brave Monsieur de Grillon: car j'ay tousjours aimé à voyager. Monsieur de Strozzi m'amusa tousjours sur un grand embarquement de mer, qu'il vouloit faire: & mesmes il me le fit commander par le Roy Charles d'en estre: & ainsi il m'amusa un an sans rien faire, au lieu que j'eusse fait le voyage, & fusse retourné assez à temps pour m'y trouver, comme fit Monsieur Grillon en ce bel embarquement de Broüage, qui ne prit pointe, & ne nous servit que de ruïne en nos bourses, de tant de nous autres qui avions des vaisseaux: je conterois maintenant de cette bataille au vray, ce qu'il me faut émprunter de la bouche d'autruy.

J'ay donc oüy dire, que l'armée Turquesque partit le vingt-cinquiesme d'Avril, le jour de Saint George, car c'est la grande Feste des Turcs, & ils n'en chaument d'autre, ny ne reverent autre saint:

ſaint : & meſmes que le grand Sultan Soliman faiſoit ce jour-là ordinairement ſortir toutes ſes armées, tant de terre que de mer en campagne & ſur mer : fors que celle qu'il envoya à Malte, ayant anticipé le jour, tant il luy tardoit de ruïner & prendre cette place. Cette armée donc eſtant partie ce jour-là 1571. & aprés avoir fait pluſieurs grands maux, pilleries, ravages & priſes de pauvres Chreſtiens, tant ſur la terre ferme, où ils deſcendoient, que ſur les Iſles: ayant ſceu comme Dom Jean partoit de Meſſine pour la combattre, elle envoya vers le grand Turc auſſi-toſt, pour ſçavoir ſa volonté, qui manda que l'on combattiſt reſolument. Ladite armée eſtoit comopſée de deux cens trente deux groſſes Galeres, ſans douze qu'Ucchialy Viceroy d'Alger y mena, & autant de galiottes. Aprés donc pluſieurs maux faits, & battu la terre de la mer, depuis le quinzieſme d'Avril juſques au ſeizieſme de ſeptembre, partit Dom Jean de Meſſine, avec deux cens & huit Galeres, ſix Galeaſſes, vingt deux gros Vaiſſeaux, & quarante Fregattes, ſur leſquels il y avoit huit mille Eſpagnols, douze mille Italiens, trois mille Advanturiers, trois mille Allemanes, ſans conter les mariniers, ce qui eſtoit peu pourtant. Eſtant revenu

le Chevalier Gilles d'Andrade de prendre langue, & ayant asseuré que l'armée des ennemis estoit à Lepante, Dom Jean fit assembler tout le Conseil, pour sçavoir ce qu'ils auroient à faire. Il en avoit parlé à part à Monsieur de Rommegas, qu'il estimoit beaucoup; aussi avoit-il raison : car c'estoit le meilleur homme de mer qui fust là, sans faire tort aux autres, & qui avoit plus fait la guerre aux Turcs. Luy ayant donc demandé ce qu'il luy en sembloit : Ce qu'il m'en semble, dit Monsieur de Rommegas, je dis que si l'Empereur vostre Pere se fust veu une fois en sa vie telle armée de mer comme cette-cy, il n'eust jamais cessé qu'il n'eust été Empereur de Constantinople, & l'eust été sans difficulté. Cela veut dire, dit Dom Jean, qu'il faut donc combattre, Monsieur de Rommegas ? Ouy Monsieur : Combattons donc ? Il en demanda aussi advis au Seigneur Antoine Colonne, qui estoit Lieutenant de la Ligue, le Pape l'ayant créé tel après Dom Jean. Il luy respondit seulement, *etiamsi oporteat me mori, non te negabo* Jean André Doria ne demanda aussi pas mieux; car il a esté tousjours courageux, & il dit qu'il falloit combattre. Les Generaux des Venetiens, les Seigneurs Sebastien Venier & Justinian Barbarico le vou-

voulurent auſſi de bon cœur ; car c'éſtoit à eux, & à leurs terres que les Turcs en vouloient ; & déja ils y avoient tres-bien commencé. Le Seigneur de Requeſens grand Commandeur de Caſtille, & depuis Lieutenant du Roy en Flandres, le voulut auſſi : mais à ce que j'ay ouy dire à aucuns, il voulut peſer trop toutes choſes, à la mode Eſpagnole, & le Marquis de Sainte Croix de meſmes. Tant y a que j'ay ouy dire, que pluſieurs vouloient la bataille, les autres non ; & que ſi Dom Jean n'euſt eſté brave & vaillant, l'on n'euſt jamais combattu : car Monſieur de Rommegas l'a dit depuis à un Cavalier d'honneur, qui me l'a dit ; car c'eſtoit luy qui augmentoit le courage de tous.

Ces deux armees donc reſolües de ſe battre, la Turqueſque part de Lepante le ſoir, & à la pointe du jour ſe trouve en pleine mer : la Chreſtienne faiſant grande force contre le vent, qui eſtoit contraire, apparut de meſmes à la pointe du jour : la Turqueſque venoit à pleines voiles, ayant le vent en pouppe : ſoudain Don Jean fit mettre toute ſon armée en bataille, le plûtoſt qu'il peut, & la rangea en quatre batailles ou bandes, l'une étoit de la main droitte, menée par le Seigneur Jean André Doria,

avec cinquante Galeres & deux grande Galleaſſes ; l'autre à la gauche eſtoit conduite par le Seigneur Juſtinian Barbarico, General des galeres Venitiennes avec cinquante Galeres auſſi & deux Galeaſſes, & au milieu des deux Dom Jean mit toute ſa bataille, qui eſtoit de ſoixante & dix Galeres ; & à ſon arriere garde venoit le Marquis de ſainte Croix avec tout le reſte des Galeres & deux Galeaſſes. Là deſſus Dom Jean à la teſte de la bataille, ainſi en ſi bel ordre, marche en grande braverie vers l'ennemy, eſtant encore à quatre milles loin il fit tirer une canonnade à l'ennemy par bravade & comme à coup perdu, & comme luy faiſant ſigne par là qu'il eſtoit preparé à la bataille, & alloit droit à luy, & luy monſtroit dequoy ; & outre cela il fit monter le caro à l'Arbre & la flamme & la Pene, qui eſtoient tous ſignals de bataille ; & voyant ſon armée en ſi bel ordre il deſcendit en une Fregatte, & alla par toute l'armée, viſitant & animant un chacun à bien faire, & à mettre toute ſon eſperance en Dieu, monſtrant un crucifix qu'il avoit en la main, ce diſant aucuns, qui favoriſeroit leur bonne cauſe, prononçant ces paroles de ſi bonne & genereuſe grace, qu'il n'y avoit nul qui ne l'admiraſt de ſa reſolution & de ſa

courage, & qui ne se conformast du tout à luy, & ne luy monstrast un visage tres-asseuré, avec une tres-grande envie de combattre. Soudain aprés cela il s'en retourna en sa Reale, car les armées (celle du Turc estant en un tres bel ordre de croissant) s'approchoient de voiles & de rames les unes des autres. A son costé droit estoit tout contre sa Reale la generale du Pape, sur laquelle estoit Antoine Colonne Lieutenant de sa Sainteté, & à son costé auprés de luy la Capitanesse de Savoye, commandée par Monsieur de Ligny, un fort honneste & brave Seigneur, bien digne de sa charge, que j'avois veu à Malte, & qui m'offroit beaucoup de courtoisie, par le commandement que luy avoit fait Madame de Savoye : & dans cette Galere de Savoye estoit le Duc d'Urbin. A son costé gauche estoit la Generale des Venitiens, & auprés d'elle à son costé estoit la Capitainesse de Gennes, en laquelle estoit le Prince de Parme. Les deux dernieres, qui faisoient aisles à la bataille, estoient la Ganerale de Malte, & à main droite celle de Paul Jourdan Ursin, avec celle de Lommelin à main gauche, & à la pouppe de la Reale pour la conserver étoit la Capitanesse du grand Commandeur de Castille, & la Patrone d'Espagne.

En cette belle ordonnance l'on alla à eux, & ils firent la moitié du chemin : car ils presumoient tant d'eux qu'ils croyoient, que jamais nos Chrestiens ne le attendroient. Lors tout à coup on vit le vent, qui estoit contraire, se faire bon environ midy, que l'on commença la bataille, laquelle fut commencée à la corne gauche de la bataille, où les deux Reales & Generales, tant d'un costé que de l'autre, soudain qu'elles se virent, elles s'accosterent & s'investirent, taschant chacune à se rendre Maistresse de son ennemie ; & tout le reste de l'armée chacune de son costé en fit de mesmes. Enfin aprés un tres-grand combat la Reale de Dom Jean se rendit Maistresse de la Turque, & mit en pieces tout ce qui estoit dedans ; & la teste ayant esté conppée au Bascha, soudain elle fut mise sur le bout d'une pique, en signe de trophée : ce qui estonna les Turcs, & anima encore plus les Chrestiens : si bien que toute l'escadre des Galeres Turquesques, qui estoient venuës affronter & attaquer la bataille Chrestienne, fut traittée de mêmes que leur Generale. Dom Jean victorieux de ce qui l'estoit venu charger & attaquer, rallia le plus de Galeres qu'il peut ; & voyant que du costé de sa corne droite on estoit encore aux mais, & bien dan-

dangereuſement donna ſi à propos dedans, qu'il ſe fit bien-toſt maiſtre de toute la bataille, & caſſa & briſa tout ce qui ſe preſenta devant luy. Ucchialy donna beaucoup de peine aux noſtres; mais il fut chargé ſi à propos par le Seigneur Jean André Doria, qu'aprés avoir fait tout ce qu'il peut, & rendu le dernier combat, il ſe ſauva avec trente deux Galeres: on luy donna la chaſſe tant que l'on peut, mais la nuit ſurvint qui empeſcha la veüe & la pourſuite.

Les Venitiens firent tres-bien, où mourut le Seigneur Juſtinian Barbarico leur General, qui fit ce jour-là merveilleuſement bien, & eſtoit digne de ſa charge: en mourant il dit qu'il mouroit tres-heureuſement pour une telle victoire.

Dom Jean coucha au champ de battaille, & le lendemain il fit reconnoiſtre le nombre des vaiſſeaux qui eſtoient pris & mis à fonds: où il s'en trouva entre les galeres & galiottes deux cens & ſept: le nombre des morts dans ſes vaiſſeaux environ trente mille, & douze mille Chreſtiens delivrez de la chaine (ce qui a eſté un bel œuvre) ſans ceux qui furent noyez ou qui allerent mourir ailleurs; & de pris plus de ſix mille.

Le Roy Charles en eut pareil advis, & manda cet advis à l'Eveſque de Paris, pour en remercier Dieu & chanter le *Te Deum*.

Du coſté des Chreſtiens il y eut bien des morts & des bleſſez juſques à huit ou neuf ou dix mille hommes, tant ſur les quinze galeres qui furent priſes & aucunes recouvrées, que ſur les autres: deſquelles quinze fut la Generale de Malte, qui combattit long-temps contre ſept Galeres Turques, mais ce maraut d'Ucchialy vint qui en emporta une des Chevaliers du St. Eſprit de Savoye, une de Gennes, une autre de Sicile, & une du Pape.

Ce ſont des batailles celles-là, bien renduës & debattuës, non pas celles où nous ne rendons de combat pour un double, & où la pluſpart s'enfuyent, comme nous en avons veu de noſtre temps. Et pour mieux faire remarquer celle-cy, voyez s'il vous plaiſt les grands perſonnages morts du coſté des Turcs.

Premierement Pertau Baſcha, General de l'armée de mer, Haly Baſcha de terre, Ahmalbey Capitaine des Janniſſaires, Aſſan Baſcha fils de Barberouſſe, Mehemet Bey Gouverneur de Metelin, Ydey Bey Gouverneur de Scio, Caraban Gouverneur de Soubaſſels, Campſau Bey

Bey Gouverneur de Rhodes, Dely Solyman, Tapart Cheluby Proutſaga Gouverneur de Napoli de Romanie, Amipſa Bey Gouverneur ou Roy de Tripoly, Dardagan Bey Gouverneur de Tercenal, Muſtaffa Cheluby Treſorier General de l'armée, Affit Cayga Capitaine de Galipoly, Pery Begoly Capitaine d'une eſcadre de Galeres, Ochiman Beoly Capitaine de Fanal, Datamus Patron, Daly Baſcha, Dondomy Capitaine de Fanal auſſi, Jafer Aga Viceroy de Tripoly, de Sourie, Maret Aga fils de Dragut, les enfans d'Haly Mehemet & Sahin Bey pris, Mehemet Gouverneur de Negrepont pris, Sirocco Bey d'Alexandrie pris, & Carachaly grand Corſaire ſauvé avec Ucchialy. Il y en a eu une infinité d'autres morts & pris.

Cependant il faut noter, quelles gens de marque ſont tous ceux que je viens de nommer.

Ainſi ſe gagna cette bataille ſans raconter pluſieurs autres particularitez, qui ſeroient trop longues à mettre par écrit: auſſi a-t-elle été deſcrite au long par pluſieurs. Mais il faut encore remarquer, que la Reale portoit pour ſon Eſtandart un grand Crucifix, & une Noſtre Dame de Pitié, & une autre des armes de la Ligue. La corne gauche portoit un gaillard

lard jaune, la corne droite en portoit un verd, & l'arrierer-garde une Banniere blanche & en pouppe.

Jamais il ne fut donné une si belle bataille de mer, aussi celuy qui en porta les nouvelles à Venize, s'appellant de Seigneur Laffran Justinian, comme il vint devant le Doge ou Duc de Venize, il mit le genou en terre, & lui dit, Sereniſſime Prince, je vous apporte la nouvelle de la plus glorieuse victoire que la Chrestienté eut jamais. De fait certes elle l'estoit: & si on l'eust bien poursuivie comme il falloit, Constantinople trembloit & estoit aussi-tost conquis: mais la jalousie de nos Princes Chrestiens gasta tout; & mesmes celle d'aucuns que je sçay, lesquels je ne nommeray point: qui ne desirant la grandeur d'autruy, & portant envie à D. Jean, susciterent le guerre ailleurs, où il n'y avoit ny propos ny raison. Puis qu'il y alloit du fait de la Chrestienté, j'ay grande peur que Dieu ne s'en soit irrité depuis sur ces perturbateurs. Les Venitiens de l'autre costé se faschant de la guerre, prierent le Roi de France de moienner la paix envers le grand Seigneur; où fut envoyé Monsieur l'Evesque de Dax, de la maison de Nouaille en Limousin, fort grand & digne personnage de cette charge; les Venitiens

tiens l'ayant esleu & demandé au Roi, lequel avoit d'autresfois, du temps du Roy Henry second, esté Ambassaduer vers eux, & bien venu d'eux, comme je l'y ay veu. Il fit un tres-heureux voyage pour eux vers le grand Seigneur, & en obtint la bonne paix qu'ils desiroient: & par ainsi de tres-bonnes occasions & bons effets, qui n'eussent manqué d'en sortir pour la Chrestienté, fallirent, à l'appetit des malheureuses envies, jalousies, & divisions de nos Chrestiens. Ainsi se perdit jadis la noble Terre Sainte, laquelle, tant que les Princes Chrestiens furent bien d'accord, fleurissoit & augmentoit de jour en jour; mais eux venant à se deviser & s'envier tout à coup, elle nous eschappa vilainement des mains. Grande honte certes à nous autres, & de ce temps-là, & d'aujourd'huy: car pour asseuré si les Princes Chrestiens se fussent bien entendus & accordez, infailliblement l'on eust fait un grand effort sur l'Empire d'Orient. Car j'ay oüy dire à des gens, qui estoient à Constantinople pour lors, que les nouvelles y furent apportées de cette grande deffaite, que le grand Seigneur, tout son Conseil de la Porte, & les gens de guerre estoient si estonnez, que si l'on eust veu seulement cinquante galere:

Chreſtiennes paroiſtre, ils quittoient la Ville. Une choſe fut bien contre nous, & pour les ennemis, c'eſt que ce fut en hiver & au mois d'Octobre que ſe fit cet eſchec: & pource à cauſe du mauvais temps d'Hiver, & à cauſe des vents & orages qu'il produit, la belle occaſion ſe perdit. Mais ſi cela fuſt arrivé en May ou Juin, la victoire ſe fuſt pourſuivie: autrement c'euſt eſté un grand blaſme, & une grande honte aux vainqueurs. En renvoyant les malades & bleſſez, comme auſſi les vaiſſeaux caſſez, rompus & briſez, d'où ils eſtoient venus, pour les remettre & refaire, on eût peu faire une election tant d'hommes que de vaiſſeaux frais & gaillards, & puis donner voile, comme j'en ay ouy diſcourir aux grands diſcoureurs. Il eſt bien vray que l'année d'aprés il ſe fit un nouvel armement, mais il ne fit ny ne ſervit de rien, ſinon qu'on alla en la Morée, & aſſiegea Navarain; mais on le faillit, à cauſe du grand ſecours qui vint. Voilà que c'eſt que d'avoir donné loiſir à l'ennemy de reſpirer, & de prendre haleine & courage. Cela arrive ſouvent parmy les grands Capitaines, qu'aprés une grande victoire ils ne ſont pas toûjours bien adviſez & ſages, & font tousjours quelque lourde faute; & qui pis eſt ils ſont ſi inſolens & aiſes

aiſes de leur victoire, qu'il leur tarde à toute heure qu'ils ne ſoient retournez en leur patrie, pour ſe montrer & entrer en parade, & faire leur triomphe. Ainſi que fit Antoine Colonne, à qui le Pape donna le triomphe, & voulut qu'il entraſt dans Rome triomphant, ny plus ny moins & en la meſme ſorte que les anciens Conſuls & grands Capitaines Romains; ainſi que j'ay oüy dire à ceux qui le virent, & eſtoient à Rome pour lors, & que c'eſtoit une tres-belle choſe à voir. J'eſtois à la Cour quand ces nouvelles vinrent: mais j'y en vis aucuns Grands ſe mocquer de ce ſot triomphe, qu'ils appelloient ainſi. Cela euſt été mieux ſeant encore, ſi l'on en euſt fait de meſmes à Dom Jean le grand General, & qu'il eût été ſuivy d'Antoine Colonne, du General des Venitiens, de Jean André Doria, & de tous ces autres grands Capitaines tant de mer que de terre, qui avoient ſi bien fait, & qui meritoient de triompher auſſi bien que le Seigneur Antoine, juſques aux braves & genereux ſoldats, advanturiers, & mariniers, qui s'eſtoient ſi bien comportez. Car en telles choſes il faut que l'honneur ſoit départy également à un chacun de ceux qui ont bien fait. Voilà ce que pour lors on en diſcouroit. Sur quoy il me ſouvient d'a-

d'avoir leu en un livre en Espagnol, que le Roy Dom Ferdinand d'Arragon, aprés que ses Capitaines, où Monsieur le Marquis de Pescayre estoit des plus advancez, eurent gagné une bataille contre les Venitiens, & défait fort heureusement leur General, Barthelemy d'Alviano, auprés de Vincence, il recompensa tous les Capitaines & soldats selon leurs merites: & outre cela il fit mettre par escrit dans les livres des Tresoriers, nom par nom, tous les Capitaines & soldats, jusques au dernier, qui avoit esté en cette bataille, ensemble tous ceux qui y estoient morts, recompensant leurs parens. Si bien que parmy les papiers & regiſtres de la chambre des comptes ce papier se trouve, & y est enregistré, & qu'il demeure là, pour insigne memoire à jamais de leur valeur & merite. En quoy ce Roy meritoit d'estre loüé, & qu'on le servist. De mesmes il ne devoit en cette bataille de Lepante y avoir Capitaine, ny adventurier, ny soldat, ny marinier, tant petits fussent-ils, dont les noms ne fussent enrollez & escrits dans quelque beau papier & livre, qui servist à jamais de souvenance de la valeur de ces braves hommes, tant de ceux qui y moururent, que de ceux qui en eschapperent vifs. Cela devoit avoir esté

fait

fait de part Dieu, ainſi que j'ouïs un jour à Malte diſcourir un gentil Capitaine Eſpagnol, que l'on devoit amaſſer tous les os des Turcs, qui eſtoient morts en ce ſiege, & d'eſtre curieux juſque-là, de n'en oublier un ſeul, & les mettre tous en un monceau, & là en dreſſer une montagne; afin qu'elle ſerviſt à jamais d'eternelle memoire & inſigne; & de memorable trophée pour les braves Chevaliers qui les avoient défaits, & de leur valeur: à celle fin qu'on peuſt dire, voylà une montagne des oſſements des Turcs, qui moururent au ſiege de cette place, qu'ils ne peurent prendre: & que là auprés on dreſſaſt une aiguille en piramide, où l'eſcriteau en fuſt engravé. Certes ce Capitaine eſtoit de bien noble eſprit, d'aller trouver cette gentille invention, qui devoit avoir eſté pratiquée, pour la gloire de ſi braves Chevaliers. Ainſi auprés de Nancy, où le Duc de Bourgogne fut défait & tüé, l'on y voit une chappelle, où les Lorrains furent curieux d'amaſſer & d'y poſer tous les os des Bourguignons, qui moururent là: & ce en ſigne de leur belle victoire. Mais je n'ay eſté que trop long en cette digreſſion, laquelle j'eſpere que le Lecteur me pardonnera, parce qu'elle n'eſt point mauvaiſe.

Pour retourner encores à Dom Jean; à ce

à ce que je tiens de quelques braves & grands Capitaines, qui l'ont veu en affaires, il estoit si brave & vaillant, que si tout le monde l'eust voulu croire, il se fût fait un Roy ou petit Empereur de quelque Royaume ou Empire en Orient; & y eust bien planté l'Evangile de nostre Dieu, On l'a un peu blasmé pour la perte de la Goulette, & si bien que dans Rome il s'en fit un Pasquin. *El Cardinal con la braguetta, Dom Juan con la raqueta, han perdido la Goletta.* Ils veulent dire, que le Cardinal de Granvelle, pour lors Viceroy de Naples, s'amusant trop à l'amour, & Dom Jean trop à joüer à la paulme, dont il aymoit fort l'exercice, avoient perdu la Goulette.

Il étoit aisé à ceux qui firent ce Pasquin de bavarder, mais il ne tint nullement à Dom Jean: car de jour en jour il se preparoit pour l'aller secourir: mais ceux de dedans le previnrent, & ne tinrent comme on le presumoit; & on pensoit que s'ils eussent tenu la moitié autant que ceux de Malte tinrent, ils étoient bravement secourus, & tout de mesmes: & on eust fait un grand eschec sur les Turcs, qui avoient toute leur armée en terre, & on les eust pris à l'impourveu: de sorte qu'il en fust allé tres-mal pour eux. Voila pourquoy Dom Jean

Jean n'eut là aucune coulpe ny faute.

Quelque temps aprés le Roi d'Eſpagne l'ayant fait venir à ſoy en Eſpagne, & aprés l'avoir bien embouché, l'envoya en Flandres, où il alla en galant Cavalier, & non en homme qui euſt peur : ains pour faire le chemin il y alla en brave Advanturier : car ſans autre grand embarras de train ny d'armée, pour aller plus aſſeurement & aſſeurer ſa perſonne, il prend la Poſte avec ſix chevaux ſeulement, ayant avec luy le Seigneur Octavio Gonzague pour confident, & un poſtillon François, qu'il prit en Eſpane, un gentil compagnon, & qui ſçavoit toutes les Poſtes, les chemins, les routes & traverſes de France : lequel m'a mené auſſi pluſieurs fois par les poſtes de France, & mémes celles de Guyenne ; & on diſoit qu'il eſtoit Suiſſe Franciſé, ou my-Savoiard Eſpagnoliſé. Il le paſſa par toute la France, en un temps dangereux, & en un pays ſcabreux, & meſmes par la Guyenne à la veille de la guerre : car dans trois mois aprés nous l'euſmes. Il vint à Paris deſcendre à la ruë ſaint Antoine, tout devant le logis de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : la nuit étant venuë, il le va trouver, parle un peu à lui, & ſçachant que ce ſoir-là il y avoit un bal fort ſolemnel au Louvre, il y vint deguiſé

guiſé avec le Seigneur Octavio, voit dancer toute la Cour; la contemple; & ſur tout par grande admiration la belle Reyne de Navarre, ſœur de Noſtre Roy, la merveille du monde; il demeure preſque en extaſe de voir une telle beauté: puis aprés il ſe remet & s'en va tout ravy & bien informé d'elle, & de noſtre Cour: ainſi que j'ay oüy dire à un Secretaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Le lendemain il ſe pourmene par Paris, voit le Palais, admire ſa grandeur & la beauté de la ville, ſans eſtre connu ny rien ſceu de lui qu'aprés ſon départ. Puis il reprend la poſte, pourſuit ſon voyage droit à la Duché de Luxembourg, & de là en Flandres: où ayant trouvé Anvers pris & ſaccagé, il fit une paix, ſous condition d'en chaſſer les Eſpagnols; ce qu'il fit; & ils s'en allerent tous en Italie, ſi chargez du butin d'Anvers, qu'ils n'en pouvoient marcher. Ce Prince fut bien trompé en cette paix; & bien luy ſervit de ſe montrer bon, vigilant & bon Capitaine. Aucuns le blaſment de ce traitté de paix, de ſe deſarmer ainſi, & renvoier ſes gens. Et ce fut ce qu'un jour ſceut bien remontrer cette brave, genereuſe, & belle Infante, à qui le Duc d'Arſchot (fuſt ou de luy ou d'autres qui l'en avoient prié) porta la parole, que ja-

jamais elle n'auroit ſon Païs-bas paiſible, qu'elle n'euſt chaſſé les Eſpagnols. A qui luy reſpondant, & luy donnant un grand ſoufflet, elle lui dit: n'avez-vous pas honte de me dire cette parole, veu que vous ſçavez bien, que pour les avoir chaſſez il en prit tres-mal à Dom Jean d'Auſtriche mon Oncle. Comme de vray les Eſtats ne garderent gueres la paix, en quoy ils furent fort blaſmez. Car ils aſſemblerent une fort groſſe armée de cinquante mille hommes, compoſée de ceux de leur nation, de François, d'Anglois, & de Reiſtres, que le Prince de Cazimir avoit amenez: mais Dom Jean fit aller leur armée à rien, & elle ſe diſſipa de ſoy-meſme: car il l'alla aſſaillir, encore qu'elle fuſt retranchée de grands retranchemens; & leur donnent une camiſade, n'ayant avec lui que quatre mille Eſpagnols, lui à la teſte, fauſſe tous leurs retranchemens & barricades, enfonce & donne dedans, défait tout ce qu'il trouve; & n'euſt eſté une brave trouppe, fort petite pourtant, de François & de quelques Anglois, qui ſe reſolurent à la defenſe, là où ſe trouva auſſi à propos Monſieur de la Nouë à faire teſte, & qui fit tres-bien, il leur enlevoit reſolument leur logis, & leur defaiſoit la pluſpart de leur armée, & met-

& mettoit en routte tout le reſte.

J'eſtois lors à la Cour, quand ces nouvelles arriverent au Roy, qui ne ſe pouvoit ſaouler de loüer un tel acte, genereux & vaillant. Un peu auparavant Monſieur de la Nouë m'avoit eſcrit; me priant de l'aller trouver, & me mandoit les forces des armées des Eſtats, qui étoient grandes, & m'eſcrivoit ainſi. Nous ſommes plus forts que Dom Jean: *Mas los Eſpagnoles diſen que ſon ſuperiores en va'or.* Tels eſtoient ſes mots.

Or ce pauvre Prince ne jouyt pas longuement de cette belle gloire & loüange: car luy qui avoit tant cherché de mourir dans un champ rude de Mars, alla mourir dans un lit mol & tendre, comme ſi c'euſt eſté quelque mignon de Venus, & non un fils de Mars. Il mourut de peſte, qu'il avoit priſe de Madame la Marquiſe d'Avré, diſoit-on, de laquelle il eſtoit eſpris: mais tout le monde ne dit pas cela, & meſmes en Eſpagne: car on tient tout qu'il mourut empoiſonée par des bottines parfumées: & je m'en vay dire comment. Dom Jean avoit un Secretaire, que le Roy d'Eſpagne luy avoit donné, & en qui il ſe fioit fort, qui s'appelloit le Seigneur d'Eſcovedo, il avoit eſté à Dom Ruy Gomez, ledit Dom Jean l'envoya un jour de Flandres vers le Roi, pour

pour lui raporter les affaire: de ſon Eſtat. Eſtant à la Cour; aprés avoir fait ſa legation & ſa charge, il s'enquiert des nouvelles de la Cour, & meſmes des Dames; ainſi que nous autres Courtiſans ſommes curieux auſſi-toſt de nous en enquerir, quand nous y arrivons. On luy dit que la Princeſſe d'Eboly, vefve de Ruy Gomez (que j'ay veue) une tres-belle femme, qui eſtoit de la maiſon de Mendoza, traittoit fort l'amour avec Antoine Perez, que j'ay auſſi veu Secretaire mayor du Roi Phillippe, & ſon principal Conſeiller & tres-favory, un tres-habile homme, qui faiſoit tout. Eſcovedo, qui avoit eſté & à ſon mary & à elle, & qui ſe reſſentoit encore de l'ancienne amitié & fidelité qu'il portoit à ſon feu Maiſtre, ne peut ſupporter ſur le cœur cette nouvelle, qu'il ne s'en deſchargeaſt à feu ſa Dame & Maiſtreſſe, à ſçavoir à ladite Princeſſe d'Eboly, & ne luy remonſtraſt le meſehant bruit qui couroit d'elle & le grand tort qu'elle ſe faiſoit. Elle en colere auſſi-toſt de telles remonſtrances le renvoya bien loin avec de rudes menaces, & deſcouvrit le tout à ſon amy Antoine Perez; qui en convenant la vengeance le fit tûer, & ſuppoſa force faux memoires, qu'il monſtra au Roy d'Eſpagne; par leſquels il le mon-

montroit traiſtre & infidele au Roy ; & que Dom Jean ſon Maiſtre traitoit pour s'impatroniſer non ſeulement de l'Eſtat de Flandres, mais de celui de Milan & du Royaume de Naples. Bref, il ne manqua pas de fauſſes impoſitions & inventions à quantité : à quoy le Roy prenant pied, comme jaloux de ſon Eſtat) car quelle eſt la choſe qu'un Prince ne faſſe, pour maintenir ſon Eſtat, quand on le lui veut ébranler) fait donner la venuë à la vie de Dom Jean, comme j'ay dit. En quoy le Roy eſt excuſable, mais Antoine Perez tres-blamable. Dieu qui eſt Juge juſte des mechantes actions humaines, en produiſit auſſi-toſt la punition. Car le Preſident de Caſtille, *El Conde Braias de la Caſa de Sappatos*, en Arragon, avec Mattheo Vaſquez Secretaire du Roy, & tous deux grands ennemis d'Antoine Perez, firent tant ſur la perquiſition de la mort d'Eſcovedo, qu'ils en ſceurent la verité, & que pour le ſeur ladite Princeſſe & Antoine Perez l'avoient pourchaſſée : & de plus deſcouvrirent les fauſſes accuſations & impoſitions du pauvre Dom Jean. Dequoy le Roy tres-indigne & faſché fit mettre l'un & l'autre en priſon ; mais cela ne repara pas la vie du pauvre Dom Jean, ny du pauvre Eſcovedo, ny les regrets qu'en fit le Roy ; non plus

que

ue fit le Roy Louys XI. à l'endroit d'un Moine de ſon Royaume ; lequel voyant un jour le Roy diſner, & ayant par cas fortuit tout contre ſoy un Capitaine de Picardie, à qui le Roy en vouloit ; il fit ſigne ſeulement de l'œil à Triſtan l'Hermite ſon grand Prevoſt, car le plus ſouvent il n'uſoit pas d'autres commandemens, ſinon par guignades & ſignes. Triſtan penſant qu'il lui fiſt ſigne du Moine, ne manque auſſi toſt de le prendre dans la baſſe cour, & de le faire jetter, dans un ſac, en l'eau. Le Capitaine, qui avoit veu le ſigne du Roy, ſe douta que c'eſtoit pour lui ; c'eſt pourquoi tout bellement il s'evada & monta à cheval ; & picqua vers la Flandres. On dit au Roi le lendemain, qu'on l'avoit veu ſur le grand chemin, qui s'en alloit à belle erre. Le Roi envoya querir Triſtan, & lui dit : Triſtan, pourquoi ne fiſtes-vous hier ce dont je vous fis ſigne de cet homme ? Ha, il eſt bien loin à cette heure, dit Triſtan. Ouy, bien loin, dit le Roy, on l'a trouvé vers Amiens. Mais vers Rouën, dit Triſtan, où il a déja beu ſon ſaoul. Qui entendez-vous, dit le Roy ? Hé, le Moine, dit Triſtan, que vous me montraſtes : je le fis jetter auſſi-toſt en un ſac dans l'eau. Comment ! dit le Roy, le moine ? Hé Paſque Dieu ! (Car c'eſtoit ſon jurement)

ment) c'eſtoit le meilleur moine de mon Royaume: qu'avez-vous fait; Hé bien, il lui faut faire dire demain une demi-douzaine de Meſſes *de Requiem*, & par ainſi nous voylà autant deſchargez: car j'entendois ce Capitaine Picard. Voylà comme le Moine ſauva la vie au Capitaine, ayant eſté pris pour l'autre. Ce fut bien un qui pro quo d'apotiquaire; mais la vie de l'autre n'en fut nullement reparée. Il n'eſt pas bon de faire tels commandemens par ſignes, vous en voyez l'inconvenient. Il n'eſt que de parler haut & clair, & abſolument en Roy & Magiſtrat ſouverain.

Ainſi la mort d'Eſcovedo, ny de Dom Jean ne furent point reparées ny remiſes, pour l'empriſonnement d'Antoine Perez, ny pour ſon banniſſement: lequel trompant les priſons s'en fuit en Arragon; où il fit en partie cette belle revolte de Saragoſſe & d'Arragon; qui euſt pris grand feu ſans la grande prudence du Roy, qui ne s'en eſtonnant autrement, y envoya Dom Alonzo de Varas, avec une groſſe armée de Caſtille, dont il eſtoit General: leſquels aprés avoir fait des mauvais aſſez, quand il fallut venir au bon du fait, ils ſe rendirent, & poſerent bas les armes: & par commandement fut tranchée la teſte à la Juſtice d'Arragon, qui

qui fut un grand fait : car elle a eſté de tout temps tres-fiere & ſi arrogante que rien plus. Et le Juge s'appelloit Dom. Jean de la Muſa : lequel eſtant pris, le Roy ne fit qu'envoyer un petit billet, qui portoit ainſi. *La preſente veue, vous ferez trancher la teſte à la juſtice d'Arragon, ſans autre delay; parce qu'il convient à noſtre ſervice, ſur peine d'indignation.* C'eſt commander cela, en mots briefs, & non par ſignes, comme je viens de dire. Il fit auſſi prendre priſonnier le Duc de Villarmes, & le Comte d'Arande, tous parens duit D. Jean & mener en Caſtille. On ne ſçait s'ils en ont eu autant tous ces rebelles. Auſſi certes avoient ils fait une grande injure au Roy : car ayant pris dans ſon logis Dom Inigo de Mendoza, Marquis d'Almenara, Surintendant de toutes les affaires d'Arragon, & l'ayant ſorty de ſon dit logis & mené dans la ruë, ils lui baillerent tant de coups de baſton, qu'il mourut au bout de quinze jours dans la priſon.

Quant à Antoine Perez, il ſe ſauva tellement quellement, comme il peut par les montagens, avec toutes les peines du monde, par les pluyes, neiges, glaces, & vents : il vint en Bearn, où il demeura long-temps avec Madame la Princeſſe Sœur du Roy, luy perſuadant

& mettant en ayant beaucoup de belles occaſions, ainſi que font tousjours les mal-contents & rebelles, pour conquerir par delà ; ſi bien que Madite Dame y envoya quelques gens : mais la pluſpart furent defaits, & s'en retournerent fort pietres, Aprés cela ledit Antoine s'en alla avec elle à la Cour trouver le Roy, & luy parler ; de là en Angleterre, où il n'a pas mieux fait ſes affaires qu'ailleurs ; & eſt derechef retourné en France. A cette heure il dit qu'il veut aller à Conſtantinople, trouver le grand Seigneur ; là où s'il peut il nuira au Roy ſon Maiſtre, en tout ce qu'il pourra par ſon grand eſprit, comme il l'a tres-bon & habile, & qui ſçait les affaires de ſon Maiſtre mieux qu'homme du monde ; les ayant maniées de long-temps, ce qu'il a fait à ſouhait, & comme il vouloit. Il ſera homme poſſible ; dit-on, pour ſe renier, eſtant en tel deſeſpoir : & force gens l'ont fait, & le feroient. Ce fut luy qui le premier fut mediateur & traffiqueur des amours de ladite Princeſſe d'Eboly avec le Roy : & par ainſi faiſant pour autruy, il vouloit faire auſſi pour ſoy ; n'eſtant pas ſi fol de s'oublier : ainſi que couſtumierement tels traitteurs d'Amours ou porteurs de poulets ſont couſtumiers de faire ; leſquels ne ſont pas ſi remplis de

fide-

fidelité à l'endroit de ceux qui les emploient (au moins la pluſpart d'eux) qui n'eſchançonnent, ne taſtent ou devant ou aprés le bon morceau, qu'ils appareillent pour autruy. Et ce fut ainſi que fit Antoine Perez; dont mal luy en prit, & à la Dame. Car le Roy l'avoit ſervie & aymée long-temps : ſi bien que ſon fils aiſné, que l'on appelle, *El Duque de Paſtrane*, luy reſſemble du tout, ce dit-on, eſtant blond ainſi que le Roy, Ruy Gomez le ſçavoit bien, mais il falloit qu'il paſſaſt par la; car pour recompenſe il luy faiſoit de grands biens & faveurs : car il luy fit eſpouſer cette femme, que eſtoit fille du Duc de Francavilla tres-grand Seigneur d'Eſpagne, dont ſon fils ſecond en porte le nom : mais pourtant il y en a procez. Le tiers s'appelle comme le pere, Ruy Gomez. Pour la fille le Roy la maria avec le Duc de Medina Sidonia, celuy qui fut Genéral de cette grande derniere armée Eſpagnole en Angleterre. Bref, d'un ſimple Gentil-homme Portugais qu'il eſtoit, quand il vint trouver le Roy, il eſt mort un tres-riche & grand Seigneur, & du tout gouvernant ſon Maiſtre.

J'ay oüy dire que le plus grand ſujet que le Roy prit de l'aymer, fut que joüant un jour en Flandres à la prime avec

deux autres, un grand reſte y allant de tout, qui montoit à vingt-mille eſcus, le Roi d'Eſpagne allant d'affection à la prime la vint à rencontrer, dont il fut tres-aiſe : car qui que ce ſoit, & meſmes un grand Seigneur & liberal, eſt avare au jeu. Soudain s'eſcriant qu'il avoit prime, Ruy Gomez avoit cinquante cinq, lequel pour n'empeſcher la joye que le Roy ſon Maiſtre avoit d'avoir rencontré prime, en monſtrant ſon jeu au tiers & au quart, il jette ſes cartes, & les meſle parmy les autres, diſant ſeulement, je le quitte. Le lendemain le tiers & le quart, qui eſtoient de grands Seigneurs, & me ſemble que le Duc de Feria y eſtoit, dirent au Roy le trait qu'avoit fait Ruy Gomez, luy ayant dit qu'il ne vouloit luy empeſcher & troubler la joye & le contentement qu'il avoit eu, à rencontrer prime, & qu'en nulle façon il ne luy vouloit donner faſcherie : comme certes le ſerviteur doit tousjours taſcher, le plus qu'il peut en tout, de complaire à ſon Maiſtre, meſmes à tel que celuy-là & en telle choſe. Le Roy luy en ſceut ſi bon gré, qu'il l'en recompenſa au triple; & depuis l'en ayma plus qu'il n'avoit fait. Je tiens tout ce grand diſcours precedent de fort bon lieu & point vulgaire: il peut eſtre du tout vray ou à demy : mais

mais un grand Seigneur François Eſpagnoliſé me l'a ainſi dit, & un Gentilhomme, Capitaine Eſpagnol.

Je romps cette digreſſion pour retourner encores à Dom Jean, de la valeur duquel j'ay parlé, & de ſa mort. Pour ſon origine, j'en diray ce petit mot, & puis rien plus. Il fut fils naturel du Grand Empereur Charles-Quint, & d'une grande Dame & Comteſſe de Flandres, mere d'un Grand, dont nous avons parlé, ou poſſible en parlerons, & non point d'une boulangere de Bruxelles, ou d'une lavandiere, comme la pluſpart du commun l'a dit; laquelle eſtoit belle en toute extremité, & on la nommoit, Dame Barbe de Plombergh; qui fut depuis mariée au Seigneur Requel, Gentil-homme du pays de Namur ou de Luxembourg. De l'avoir bien aymée, & j'ouy d'elle, il le faut croire: mais qu'elle aye eſté mere de Dom Jean, ce ſont abus: car il tenoit par trop du noble, & d'un coſté & de l'autre. Auſſi-toſt qu'il fut né, l'Empereur ſon pere envoya querir un riche Paſteur des montagnes de Liege, & le luy donna à nourrir & à eſlever fort curieuſement, ſans que beaucoup de perſonnes le ſceuſſent, & à endurer & s'endurcir au travail, ny plus ny moins qu'un de ſes enfans; ſans le

nourrir mollement ny delicatemant, & ſans qu'il diſt qu'il fuſt fils de l'Empereur; ſinon au bout de quelque temps, qu'il vient à ſe faire grand, & que l'Empereur voulut quitter le monde, & ſe retirer en Eſpagne; qu'il commanda au Roy ſon fils de l'envoyer querir, commandant au Paſteur pareillement de l'amener, & qu'il s'en ſerviſt, & luy ordonna une penſion fort belle & grande; & le luy recommanda pluſieurs fois comme ſi c'eſtoit ſon propre frere. J'ay appris cela en Eſpagne de quelques grands & habiles hommes, qui le ſçavoient bien. Voila que c'eſt d'une belle & genereuſe naiſſance. Celuy qui avoit eſté nourry en maiſon champeſtre, comme un Paſteur, ſe rendit depuis ſi gentil, ſi galant, ſi honneſte, & ſi agreable, comme il a eſté, & ſentant ſi peu ſa nourriture rurale, ainſi que j'ay veu en Eſpagne. Car il eſtoit fort beau, de fort bonne grace, comme j'ay dit: & s'il avoit eſté nourry en vie ruſtique, ſi n'en tenoit-il rien; car il avoit fort bonne & belle façon parmy les ſoldats; il avoit bien auſſi bonne & belle grace parmy les Dames; deſquelles il eſtoit fort doucement regardé, & bien venu auprés d'elles.

A luy ſucceda en ſa charge de General en Flandres le Prince de Parme, ſon Ne-

Neveu, duquel pour cette heure je ne parleray pas; dautant que j'en fais un discours à part, sur une comparaison qui se peut faire de huit grands Capitaines, & bien jeunes pourtant, de nostre temps: à sçavoir nostre Roy Henry II. Monsieur le Duc d'Alençon son Frere, le Roy de Navarre, Monsieur de Guise, Monsieur du Maine son Frere, Monsieur le Prince de Parme, le Comte Maurice, & Monsieur de Biron dernier mort: de la valeur & suffisance desquels j'espere de dire ce que je pourray. Je remets cette partie à une autrefois, pour parler maintenant de feu Monsieur de Savoye Philibere dernier.

PHILIBERT DUC DE SAVOYE.

MOnsieur de Savoye fut fort aimé du feu Empereur son Oncle: car il aimoit cordialement sa Mere, sa belle Sœur Donna Beatrix de Portugal, Sœur de Donna Ysabel Imperatrice. Aussi cette belle Sœur rendoit pareil amour à son beau-frere; de telle sorte qu'elle fit perdre l'Estat à son mary. Car elle ne cessa jamais, qu'elle ne le broüillast au party de l'Empereur, au lieu qu'auparavant il estoit bien à son aise, & il ne luy deman-

doit rien. Il ſe dit & ſe lit, que l'Empereur eſtant à Naples, à ſon retour de Thunis, Monſieur de Savoye, mary de Beatrix, eſcrivit une lettre à un Gentilhomme, qu'il aymoit fort, & qui ſe tenoit auprés de l'Empereur, qu'il ſceuſt de luy comment il ſe devoit gouverner en ce fait de la guerre de Savoye, qu'il voyoit ſe preparer & tomber toute ſur luy. L'Empereur luy manda qu'il ſe gouvernaſt à l'accouſtumée en connivant, ſans autrement ſe declarer ny pour l'un ny pour l'autre : mais ſa femme, qui eſtoit altiere & d'un courage animé, ne ceſſa jamais qu'elle ne le fiſt declarer du tout ; dont mal en prit & à l'un & à l'autre. Car il fut dépoüillé de ſon bien ; & elle de deüil de ſa perte, & de ce qu'elle en eſtoit cauſe, mourut à Nice comme deſeſperée. On dit que la mere du Duc de Cleves mourut ainſi de triſteſſe, quand elle vit ſon fils privé de ſes biens, & reduit à petit pied. Et dites que les femmes meurent de joye, non pas ces deux là. Enfin cette Ducheſſe de Savoye fut tres-mauvaiſe Françoiſe.

J'ay ouy conter à un vieux Gentilhomme de noſtre pays, qui s'appelloit le bon homme Premillac, vieux Advanturier de guerre du temps paſſé, qui avoit prés de cent ans ; lequel retournant au

Ro-

Royaume de Naples aprés le siege & la mort de Monsieur de Lautrec, & aprés la perte de nostre armée, il arriva au jour de Pentecoste en passant à Chambery, où il s'advisa avec quelque cinquante ou soixante compagnons, qu'il avoit commandés comme enseigne, d'aller à la porte de la grande Eglise demander la passade & l'aumosne à leurs Altesses, quand elles iroient à la Messe, comme pauvre soldats devalisez. Comme ils y estoient, voicy venir Madame la Duchesse de Savoye, avec son arrogance & superbité, tant de ses façons naturelles, que de ses habits, & avec sa grande beauté aussi: car elle estoit pourveuë & de beauté & de gloire, comme il falloit. Ces pauvres François estant tous de rang luy demanderent la passade. Elle les regardant dedaigneusement leur dit: vous estes François: je ne donne point d'aumône aux ennemis de l'Empereur mon Frere: vous avez esté bien estrillez d'où vous venez: je voudrois que tant de François, qu'il y a en France, le fussent de mêmes: & ainsi elle passa sans leur faire du bien autrement. Voilà le bien que cette Duchesse nous souhaitoit.

Monsieur de Savoye donc, son mary, ayant perdu tout son Estat, tant de Savoye que de Piedmont, au moins la plus

grand' part, il ſe retira à Nice, & ſon fils, Monſieur le Prince de Piedmont, auprés de l'Empereur; qui le receut de tres-bon cœur, (j'en dirois bien aucunes raiſons ſecretes, mais je m'en paſſeray) & luy fait un tres-bon traittement, le tient en ſa Cour fort honorablement, & l'eſleve en luy faiſant voir les armes: ſi bien qu'en peu de temps il ſe rendit tres-capable pour ſervir l'Empereur: & pour avoir perdu ſon bien il ne perdit jamais le cœur, mais l'en augmente davantage: & pour mieux le favoriſer, il prend pour deviſe ces mots de Virgile en l'Eneide.

..... *Spoliatis arma ſuperſunt.*

Comme voulant dire, que celuy-là n'eſt pas deſpoüillé de tout, à qui reſtent encore les armes en main. Belle deviſe certes, & digne d'un ſi courageux Prince: & elle paroit bien autant altiere & brave, que celle du Marquis de Villanne, l'un des plus grands Seigneurs d'Eſpagne; à qui l'Empereur ayant oſté, fuſt ou par juſtice ou par force, deux de ſes plus belles terres; neantmoins pour cela il n'en demeure pas ſi pauvre & denué, qu'il ne luy en reſtaſt encore davantage, tant il eſtoit opulent. Et pour ce il fit faire un jour un ſaye ſans manches, & le bas du ſaye tres-long & fort ample, & tout

à

à l'entour il y avoit cet escriteau en broderie tres-riche, en plusieurs endroits dudit saye. *Aunque me han quitadas las mangas, no me faltan las faldas.*

Encore qu'on m'ait osté les manches, les pans de la robe ou le bas du saye ne me faillent & me sont restez. Et ainsi il se pourmenoit en la Cour de l'Empereur avec son saye & ses escriteaux, qu'un chacun admiroit, & les lisoit par grande curiosité comme chose extraordinaire. Ce Marquis de Villanne étoit celuy, auquel l'Empereur ayant commandé de loger en son logis Monsieur de Bourbon, il luy fit réponse qu'il le feroit, puis qu'il luy commandoit ; mais qu'il ne trouvast pas mauvais, si aprés qu'il en seroit party qu'il y mist le feu : car il ne voudroit pas qu'il luy fust reproché, que sa maison eust servy de retraitte à un traître & à un infidele à son Roy.

Monsieur de Savoye le jeune s'étant donc rendu bien expert aux armes, l'Empereur en eut si bonne opinion, qu'il luy donna à mener avec le Duc d'Albe l'avant-garde en la guerre des Protestans, puis il le fit son Lieutenant General en la guerre de Picardie ; & on ne l'appelloit que le Prince de Piedmont : & mesmes aux prises de Theroüane & d'Hesdin (où je perdis mon pauvre frere le second, dit

le Capitaine Bourdeille, l'un des braves de ſon temps) là où il ſe remit & ſe rempluma un peu. Car encore que l'Empereur luy baillaſt tout ſon entretien de ſa maiſon, ſi eſt ce qu'il luy falloit beaucoup deſpenſer ailleurs; & pour ce bien ſouvent les moyens luy failloient: & en ces deux priſes il y gagna force priſonniers, les plus grands Chefs, comme à luy deus; & pour les moyens, il les acheta à vil prix des ſoldats: & puis aprés il en tira de grandes rançons. Dont auſſi Monſieur de Bourdeille, mon frere aiſné, pris là à Heſdin, en fut d'un grand eſcot, qui a porté grand prejudice à noſtre maiſon. Puis il fut General du Roy d'Eſpagne à la bataille de Saint Quentin & au ſiege; là où il gagna beaucoup auſſi, & de même façon des priſonniers comme des autres. Enfin il fit ſi bien & ſervit ſi bien ſes Maiſtres, que la paix ſe faiſant entre nos Roys, en une heure & avec un trait de plume il recouvra tous ſes biens & ſes terres, qu'il avoit perdus és guerres en trête ans. Quel heur voilà! Outre plus il eut force argent, il eut de bonnes penſions & d'un coſté & d'autre: meſme une choſe, que gueres on n'a veu avoir, qui eſt deux compagnies de cent hommes d'armes: l'une du Roy de France, tres-bien entretenuë, appointée

pointée & payée; dont j'ay veu le Comte de Montrevel Lieutenant: & l'autre du Roy d'Eſpagne, entretenuë de meſmes. Cette-cy pour ſervir le Roy d'Eſpagne, & l'autre pour ſervir le Roy de France: laquelle ne falloit, quand elle eſtoit mandée, de venir & ſe rendre comme les autres où elle eſtoit commandée. Je l'ay veuë ſouvent, & meſmes au ſiege de la Rochelle; où elle entra en ſon quartier, & il la faiſoit tres-beau voir. Car elle eſtoit tres-bien montée & de bons hommes, avec les caſaques tres-belles, tout de velours cramoiſy en broderie d'or & d'argent.

Tant que Madame ſa femme, noſtre bonne fille de France, fut en vie, il ne fit point de faux bonds contre la France: car elle l'eſclairoit, & le gagnoit & amadoüoit de tout ce qu'elle pouvoit; & tant auſſi que nous tenions encore Pignerol & Savaillan dans ſon pays, qui luy ſervoient deſpine en ſon pied: mais il ne ceſſa jamais qu'il ne les euſt, en gagnant le Roy par belles paroles & perſuaſions, & par la bonne chere qu'il luy fit en ſes terres; comme auſſi par les bons melons d'Aſt; qu'il luy donne à manger, & par la fraiſche glace qu'il luy donna à boire: tous petits & foibles appas pourtant, pour l'induire à le recompenſer au dou-

ble

ble par ces deux villes. Mais on croit qu'à grand' peine le Roy en euſt dit le mot, ſans Madame de Savoye, ſa bonne & vraye tante, qui meritoit un tel preſent, voire encore un meilleur, pour la bonne amitié qu'elle luy portoit, & à la grandeur de ſon Eſtat.

Il offrit de plus au Roy quelque trois ou quatre mille hommes de ſa milice (ainſi eſtoient-ils nommez) que nous pourrions comparer proprement à nos Legionnaires: mais quelle milice eſtoit-ce? tres pietre. Et quelles gens de guerre? qui ne ſervoient que de nombre, & mon de faction. Teſmoin le ſiege de Leveron, où s'il n'y euſt eu devant de nos braves ſoldats François, ceux de dedans, avec trois cens hommes, les euſſent mis en pieces cent fois, & n'y euſt eſté jamais parlé de milice. Or avec tous ces artifices il obtint du Roy tout ce qu'il vouloit.

Tout cela euſt eſté bon (car fait ſes affaires qui peut) ſi quelques années aprés il n'euſt tenu la main avec le Marquis d'Ayamont, Gouverneur de l'Eſtat de Milan, au Mareſchal de Bellegarde, de peur de s'emparer du Marquiſat de Saluces; & ainſi ſe rendre rebelle au Roy, afin de l'impatroniſer & rendre propre à luy par aprés; comme a fait

Mon-

Monſieur ſon fils depuis, lequel le trouvant deſnué de gens, d'argent & de moyens, l'uſurpa au grand deſpit du Roy: qui un jour en ayant ſceu les nouvelles, ainſi qu'il eſtoit ſur le point d'aller à la Meſſe, & de faire ſes Paſques, il s'en retourna, & ne les fit point, tant il fut en colere: & comme Monſieur des Urſins, un fort grand perſonnage & digne de ſa charge, voire d'une plus grande, Ambaſſadeurs de ſon Alteſſe devers ſa Majeſté, luy en voulut faire des excuſes, il en fut bien rejetté. Et entr'autres il allegua, que ſon Maiſtre avoit eu advis, que Monſieur de Leſdiguieres & tous ſes Huguenots luy en vouloient; & pour ce il avoit gagné les devans, dautant qu'ils eſtoient ſes ennemis. Le Roy diſoit par tout, qu'il ne vouloit point de tels officieux que celuy-là: que quand bien Monſieur de Leſduigieres l'euſt pris, il luy euſt auſſi-toſt oſté, quand il luy euſt pleu; & qu'à luy meſmes il le luy oſteroit, & luy feroit cher couſter cette charité: tellement qu'un jour il luy en bailleroit ſi ſerré ſur les doigts, qu'il s'en repentiroit: veu que ſa force au prix de la ſienne eſtoit ſi foible, qu'il n'en oſeroit quaſi parler.

Le Roy, qui de ſoy meſme n'eſtoit pas autrement trop eſchauffant ny turbulant

lent, on le trouva à ce coup fort echauffé: dont il falloit bien dire; qu'une telle, surprise le touchoit jusques au vif. Tout de mesmes luy toucha-t-il, quand le Pere soûtenoit ainsi le Mareschal de Bellegarde, de telle façon qu'il le faisoit ordinairement coucher en sa chambre: aussi le Roy luy sceut-il bien rendre envers ceux de Geneve; desquels il en prit la protection, contre son gré pourtant, parce qu'il haïssoit leur Religion, mais pour vengeance il le fit: dont Monsieur de Savoye s'en trouva tres-mal, sur les entrepriſes qu'il y vouloit faire dessus. En cela Monsieur de Savoye estoit bien de cette humeur, que pour sa grandeur il bouchoit les yeux à tout; comme il l'avoit montré long-temps auparavant en nos guerres estrangeres: car durant la treve de l'Empereur & du Roy, il fit une entrepriſe une fois sur la ville de mets, par le moyen de quelques Cordeliers, & la faillit; & ainsi que Monsieur des sept fontaines, Ambassadeur pour le Roy en Flandres (depuis Eveſque de Limoges, grand personnage certes, & qui avoit peu de ses pareils, de la maison de l'Aubespine) luy remonstroit le violement de foy & de la treve: il luy fit responſe, comment le Roy François prit-il mes pays, lors qu'on ne s'en doutoit aucunement &

en.

en treves? Doutez-vous de moins, que je n'en vouluſſe faire autant, ſi je pouvois? Car c'eſt alors qu'on n'y penſe point & qu'on ne ſe donne pas garde, que les belles entrepriſes ſe font. Il avoit raiſon de parler ainſi: car comme je tiens de pluſieurs grands Capitaines, & mêmes de Monſieur du Bellay, au livre de l'art militaire: il ſe faut donner de garde de ces temps de treves & de ces ſurſeances d'armes, plus que de la chaude guerre; parce que bien ſouvent il ſe preſente de ſi bons morceaux, que pour eux on peut bien rompre ſon jeuſne: & aprés que la choſe eſt faite, il n'y a plus de reparation. Et ce mot eſt ſi mal-ſonnant, quand on dit. Je n'euſſe jamais penſé une telle meſchanceté, que de violer ainſi la ſainte foy donnée. Enfin Monſieur de Savoye, pour faire ſes affaires, eſtoit peu ſcrupuleux & fort habile, auſſi avoit-il fort paty, ayant eſté deſpoüillé; & s'il n'euſt eſté tel, il ne s'en euſt pas fait accroire, par ſon eſpée qui lui eſtoit reſtée & par ſa valeur, il fuſt demeuré le plus pauvre Prince qui fuſt jamais.

Il a laiſſé Monſieur ſon fils, qui eſt aujourd'huy ſon ſucceſſeur en tout; & qui pour ſon jeune âge s'eſt rendu un bon & vaillant Capitaine; en ayant appris de fort bonne heure l'uſage. Auſſi ay-je oüi dire

dire à des ſoldats Eſpagnols, *Que no ha en el mundo que un Rey, un Ducque, y un Conde.* Entendant le Roy de France, le Duc de Savoye, & le Comte Maurice. Je m'esbahiſſois pourtant, comment ce Duc, duquel je parle ailleurs, peut ſi-toſt s'accommoder à la fatigue de la guerre: car je l'ay veu en ſon enfance ſi tendret, & ſi delicatement nourry de par Medame ſa mere, que je n'euſſe jamais penſé qu'il fuſt jamais venu à cette grande gloire qu'il a. J'eſpere d'en parler ailleurs. Bref, il eſt vray fils de pere. Bien eſt-il auſſi vray, à ce que j'ay oüy dire, qu'il n'a pas tant la grace de ſoldat que le pere, lequel l'avoit tres-bonne. Auſſi tiens-je d'un vieux Capitaine Eſpagnol; qui eſtoit ſon Maiſtre d'hoſtel, qu'en ſon jeune âge eſtant aux armées de l'Empereur ſon Oncle, il ſe plaiſoit fort parmy les ſoldats Eſpagnols, & eſtoit parmy eux le plus ſouvent, juſques à porter l'arquebuſe & le fourniment comme eux, & aller aux eſcarmouches: à quoy l'Empereur prenoit tous les plaiſirs du monde. Il mourut non gueres vieux, du mal de reins & de gravelle, dont il eſtoit tourmenté; ſi bien qu'il ne portoit jamais ſon eſpée au coſté, à cauſe de la ceinture, qui luy euſt trop eſchauffé les reins: mais il la portoit toû-

toûjours ſous le bras comme un ſergent; & cela ne lui ſeoit point mal: car il avoit tres-bonne grace en tout, & il ſentoit fort ſon ſoldat, & aymoit tous honneſtes exercices; & ſur tout à forger des canons d'arquebuſes, il en faiſoit de tres-bons: j'en ay veu ſa forge, où il nous faiſoit montre de ſon exercice. On diſoit qu'il ne reſſembloit gueres à feu ſon pere, duquel j'ay veu le monde en France en faire de ſi fats & de ſi ſcandaleux contes, qu'il n'en faut rien croire: car à ce que j'ay oüy dire à ceux qui l'ont veu, il n'eſtoit point homme pour faire toutes ces ſottiſes, veu qu'il eſtoit tres-ſage & fort homme de bien. C'eſt aſſez pour ce coup avoir parlé de Monſieur de Savoye, juſques à une autre fois: car il ne faut pas tout en un coup debiter toutes ſes denrées.

LE COMTE D'EGMONT.

NOus parlerons de Monſieur le Comte d'Egmont, lequel a eſté un fort brave & vaillant Capitaine, pour ſi peu qu'il en a fait le meſtier: car au plus beau coup de ſes alliances, la paix ſe vint à faire entre la France & l'Eſpagne, aprés qu'il venoit de frais de gagner la bataille de S. Quentin & Gravelines. Car à ce que

que je tiens de la pluſpart des Eſpagnols, Elamans, & François qui y eſtoient, ils luy en attribuoient le ſeul gain : ſi bien que le commandemet luy ayant eſté fait par Monſieur de Savoye, Lieutenant general du Roy d'Eſpagne, & par Ferdinand de Gõnzague principal Chef du Conſeil, d'aller ſeulement reconnoiſtre l'ennemy, & l'amuſer, cependant que le gros arriveroit ; voyant à l'œil qu'il y faiſoit bon pour luy, il ne voulut point temporiſer ; mais avec ſa trouppe de Reyſtres & de Lanciers Bourguignons, il chargea ſans aucun reſpect de commandement, & ſi à propos, qu'il mit en route toute noſtre armée ; & avoit quaſi demy achevé lors que le gros arriva.

Un an & demy aprés il donna encore luy ſeul une autre bataille à Monſieur le Mareſchal de Permes prés de Gravelines ; qu'il gagna, le défit, & le prit priſonnier ; comme j'ay dit cy-devant : ce qui fut un ſecond contre-coup à la France fort dangereux. Que ſi le tiers s'en fuſt enſuivy, elle eſtoit trouſſée ; & je croy que ſans la paix cet homme nous euſt bien porté dommage : car il nous eſtoit fort ennemy, & fort heureux & vaillant : avec cela auſſi le preſumoit-il fort, & en eſtoit beaucoup plus enflé de gloire.

Sur

Sur quoy je me ſouviens qu'à noſtre retour du voyage de Malte, ainſi que j'étois allé baiſer les mains à Monſieur de Savoye, me faiſant pourmener dans ſon jardin de Thurin, ou eſtoit ſa forge, il me dit le commencement des troubles de Flandres, deſeſperant pourtant fort des affaires des rebelles, s'ils n'avoient d'autres Chefs, qu'un qui s'eſtoit déja declaré, qu'on appelloit le Sieur de Brederole, grand Seigneur du pays, & grand homme d'Eſtat; & qui fut le principal autheur de ces revoltez, qu'on nomma les Gueux: nom certes vil, par trop bas, fatal, & malheureux, bien different de celuy qui eſt venu aprés, qu'on nomme les Eſtats, qui eſt un nom beaucoup plus beau, plus ſpecieux & plus heureux que ce premier. Et ſi Mr. de Savoye n'eſtimoit pas trop ledit Seigneur de Brederode pour la guerre, il eſtimoit bien autant ledit Comte d'Egmont; diſant que s'il ſe declaroit, comme il s'en doutoit, que leur affaire iroit fort bien; le tenant pour un fort grand & vaillant Capitaine, ſi la gloire ne le perdoit. Car, me diſoit-il je l'ay veu ſi glorieux & ſi outrecuidé, aprés nos deux batailles dernieres, gagnées contre nous autres, qu'il luy ſembloit nul n'être ſegal ny digne d'eſtre parangonné à luy, eſtimant fort peu un autre; mais je luy

en

en rabattois fort bien les coups; & fort souvent en avons-nous eu different ensemble, comme quasi me voulant desdaigner pour son General; mais je luy fis bien reconnoistre aprés ce qu'il devoit Je croy que Mondit Sieur de Savoye prophetiza alors de ce Comte; car il presumoit tant de soy, qu'il luy estoit advis que jamais le Roy d'Espagne ne luy feroit mauvais tour, ny que le Duc d'Albe osast jamais luy faire mettre la main sur le collet; mais il en arriva bien autrement: car ayant esté convié en un festin à Bruxelles, luy & le Comte de Horn, grand Seigneur & des principaux du païs, aprés le disner le Duc d'Albe s'estant retiré en son cabinet & conseil, il les envoya tous deux constituer prisonniers. Ce fut le Capitaine Salines, non celuy qui estoit habitant d'Ast, mais son Cousin, qui eut charge de constituer prisonnier le Comte d'Egmont; Auquel ayant dit avec toute reverence Espagnole, qu'il le faisoit prisonnier de par le Roy, & qu'il laissast l'espée; ce fut le Comte d'Egmont qui fut fort estonné, & dit au Capitaine Salines tels mots. A moy, Capitaine Salines? oster mon espée, qui ay si bien servy le Roy? puis donc que telle est sa volonté, qu'elle soit faite; & luy mesmes se l'osta, & la donna au Ca-

Capitaine Salines ; lequel le mena en la prison qui estoit destinée pour luy. Estant si bien separez, luy & le Comte de Horn, qu'ils ne se virent plus, jusques au jour de leur supplice ; auquel jour la sentence estant donnée audit Comte d'Egmont, il l'apprit fort patiemment, & soudain demanda l'Evesque d'Ipre, fort homme de bien & digne Prelat, & fort familier, auquel il se confessa fort saintement, luy donna une bague fort riche, que le Roy d'Espagne luy avoit donnée, lors qu'il fit en Espagne, & en signe d'amitié, pour la luy renvoyer & faire tenir. Ce fut lors qu'il luy alla proposer toutes ces belles choses contre la France, que j'ay dites cy-dessus ; & puis il luy envoya ses humbles recommandations, le priant d'avoir pitié de sa femme, & de ses enfans. Et l'heure de l'execution estant venuë, il fut conduit par le Capitaine Salines & Julien Romero, estant au milieu des deux ; & passa tout du long de la grande place, au bout de laquelle étoit l'eschaffaut, toute remplie de trente enseignes de gens de pied Espagnols en bataille ; au beau milieu desquels il passa, & saluant tous les Capitaines & Soldats avec une fort belle, douce & triste façon, la larme à l'œil, & eux tous aussi,

qui

qui tous d'une voix disoient, que c'estoit grand dommage de la perte d'un si grand Capitaine, il s'en alla à l'eschaffaut tout couvert & paré de drap noir: & sans étre attaché, comme l'on voit en France nos criminels, il monta dessus, & harangua le peuple, se recommanda à Dieu; & puis l'executeur ayant tiré un rideau, pour n'estre executé à la veuë du peuple, il luy trancha la teste; le corps fut jetté au dessus de l'eschaffaut, par une trappelle faite à propos, avec celuy du Comte de Horn, & la teste presentée au peuple le rideau étant tiré; comme fut aussi celle du Comte de Horn: lequel fut bien-tost aussi executé aprés le Comte d'Egmont voylà la façon de la mort de Mr. le Comte d'Egmont, comme plusieurs le disoient de ce temps-là, & d'autres qui en ont escrit.

Mais dautant que Mr. de Mondoucet, lors Ambassadeur pour le Roy en Flandres vers Madame de Parme & le Duc d'Albe, en envoya l'advis au Roy, je le veux inserer icy, lequel vint à Monsieur de l'Aubespine le jeune, Secretaire des commandemens, l'un des vertueux & honnestes Seigneurs de son temps, & qui aymoit tant la noblesse, que quand il mourut en fort jeune age & en sa grande beauté, comme il estoit tres-

beau,

beau, elle y perdit beaucoup. Il me tenoit pour un de ſes grands amis, & ſe plaiſoit quelquesfois à me conter des nouvelles: dont ce matin qu'il receut celles dudit Comte, ainſi que je l'eſtois allé voir, il me monſtra cet advis, lequel eſtoit tel. Le ſecond jour de Juin les Comtes d'Egmont & de Horn, aprés avoir eſté gardez quelque temps dans la Citadelle de Gand, ſortirent par le commandement du Duc d'Albe, pour eſtre menez à Bruxelles; dont le Capitaine Almeda en eut la charge. Ledit Comte d'Egmont eſtoit dans un coche fait en chariot, dans lequel eſtoit le Capitaine Tordezillas, & un autre Capitaine Eſpagnol, au devant d'iceluy marchoient quatre compagnies d'arquebuſiers Eſpagnols, & autour dudit chariot les arquebuſiers de la compagnie dudit Capitaine Tordezillas, & derriere etoient les picquiers des compagnies dites cy-deſſus: aprés cela ſuivoit le chariot du Comte de Horn, dans lequel eſtoit avec luy Antoine d'Avila, & le Capitaine Erraſſo, & autour les arquebuſiers dudit Erraſſo, & aprés ſes picquiers en rang, & ceux de Dom Antoine de Tolede & de Dom Hernando de Saiavedra, & tous avec leurs enſeignes deſployées & tambour battant; le tout eſtant ac-

compagné aux coſtez de la compagnie de cinquante lances de Dom Sanche d'Avila à l'avant garde, & autant à l'arriere-garde : & en cet ordre ainſi ils entrerent dedans Bruxelles ſur les deux heures aprés midy. Le quatrieſme de Juin ils marcherent dans la ville en bataille, avec une batterie de tambours & de ſifres ſi piteuſe, qu'il n'y avoit ſpectateur de ſi bon cœur, qui ne palliſt & ne pleuraſt d'une ſi triſte pompe funebre. Toutes les compagnies furent logées les unes dans la ville, & les autres demeurerent pour la garde en la maiſon du Roy, que eſt devant la place ; & ils furent menez & logez ſeparément, les portes & les feneſtres de leurs chambres eſtant toutes fermées. Sur les onze heurs du ſoir on leur vint anoncer leur arreſt, pour avoir le lendemain leurs teſtes tranchées.

Le Comte d'Egmont, qui dormoit lors, trouvant fort eſtrange une ſi triſte nouvelle, s'eſtomacha & s'altera outre meſure, & avec grande exclamation demanda, comment il eſtoit poſſible qu'on le vouluſt traitter de cette façon ; ne penſant avoir fait aucune choſe, contre le ſervice de Dieu, ny de ſa Majeſté, indigne de ſon devoir. Bien diſoit-il, que la mort ne luy eſtot point ennuyeuſe, pource que c'eſt un paſſage inevitable, &

une

une dette à laquelle nous ſommes naturellement obligez ; mais ce qui luy eſtoit plus en cela douloureux, eſtoit la perte qui en reſultoit de ſon honneur & de ſa reputation. Puis il reïtera en diſant, voylà une ſentence tres-ſevere ; je ne penſe point avoir tant offenſé ſa Majeſté, que je merite une punition ſi cruelle: toutefois ſi j'ay failly, que ma mort ſoit l'expiation de mes fautes, ſans qu'on me deshonore & honniſſe les miens pour l'advenir, & que ma femme & mes enfans aient à ſouffrir, mes biens eſtant confiſquez ; outre qu'il me ſemble, que mes grands ſervices paſſez meritent bien qu'on uſe de quelque grace à mon endroit : mais puis que c'eſt le plaiſir de Dieu mon Createur, & du Roy mon Seigneur, je m'attends de prendre la mort en patience. Puis il ſe leva de ſon lit, & s'habilla, prit de l'ancre & du papier, & eſcrivit une lettre au Roy d'Eſpagne, par laquelle il luy demandoit pardon de ſes fautes, le ſuppliant tres-humblement d'avoir pour recommandée ſa pauvre & deſolée femme, & d'avoir pitié de ſes enfans, leſquels pour les pechez du pere demeuroient tres-pauvres, & en termes d'eſtre miſerables toute leur vie : s'aſſeurant tant ſur ſa Majeſté, que courtoiſement de benignité il leur uſeroit telle

grace, puis qu'ils estoient innocens des fautes de leur pere; aussi peur l'amour des grands services qu'il luy avoit faits par le passé. Apres qu'il eut fermé la lettre, & bien sellée, il la donna à l'Evesque d'Ipre, pour la faire tenir seurement au Roy d'Espagne, avec une bague qu'il avoit au doigt, que le Roy son Maistre luy avoit donné, dont il le pria bien fort : ce que l'Evesque luy jura sur sa foy, de l'envoyer tres-fidelement à sa dite Majesté : à quoy il ne faillit aussi, & on dit que le Roy Catholique la leut avec pitié, bien faſché qu'il avoit esté contraint d'en venir là : mais il n'estoit plus temps, & cela ne servoit plus de rien. Ledit Comte se confessa puis aprés fort devotieusement audit Evesque d'Ipre qu'il avoit choisi pour son confesseur; & tant parce qu'il l'aymoit de longue main, que parce qu'il tenoit pour un fort homme de bien.

Le Comte de Horn du commencement ne se peut si bien asseurer & se resoudre, se despita outre mesure, maugreant & regrettant fort sa mort, & se monstrant quelque peu opiniastre en la confession, la rejettant fort, & disant qu'il s'estoit assez confessé. Toutes fois aprés avoir songé à soy, & digeré son fait, & connu qu'il n'y avoit nul remede

de pour la prolongation de la vie, enfin de ſon propre mouvement il demanda un confeſſeur, & continua depuis à uſer d'apparence de bon Chreſtien & Catholique, & non ſans grande contrition de ſes fautes: & en ces alteres ils demeurerent juſques à neuf heures du lendemain au matin, ne parlant d'autre choſe que de leur fait de conſcience, & du tort qu'on leur faiſoit, au reſpect de la fidelité & obeiſſance qu'ils avoient tousjours portée à leur Prince. En aprés le Comte d'Egmont commença à ſolliciter fort l'advancement de ſa mort, diſant que puis qu'il devoit mourir, qu'on ne le devoit pas tenir ſi longuement en ce travail. Sur les dix heures on le tira dehors, & il fut conduit ſur l'eſchaffaut, accompagné du Meſtre de camp & du Capitaine Salines, d'aucuns Preſtres, & de l'Eveſque d'Ipre ſon confeſſeur. Il eſtoit veſtu d'une juppe de damas cramoiſi, & d'un manteau noir avec du paſſement d'or, les chauſſes de taffetas noir, & du bas de chamois bronzé, ſon chappeau de taffetas noir couvert de force plumes blanches & noires, & un mouchoir ouvré en la main, ſans qu'il euſt les mains liées aucunement; leſquelles on luy avoit laiſſées libres ſur ſa parole de Cavalier, & qu'il ne donneroit aucun empeſche-

ment, par lequel le bourreau peuſt faillir ſon coup. Il n'eſtoit ſuivy ny de bourreau, ny de ſergents : bien eſt-il vray que le Prevoſt ſe tenoit auprés de l'eſchaffaut avec une baguette rouge, pour repreſenter la Juſtice : Et allant audit eſchaffaut ainſi accompagné, il paſſa au travers de toutes les compagnies que nous avons dites cy-deſſus, & qui eſtoient toutes en bataille ; & en paſſant au beau milieu il ſaluoit & diſoit Adieu à tous les Capitaines & ſoldats qui eſtoient là, leſquels pleuroient & regrettoient de voir un ſi grand Capitaine mourir ainſi. Puis eſtant monté ſur l'eſchaffaut, qui eſtoit rendu tout de drap noir, il ſe mit à genoux ; puis jettant les yeux vers le ciel, il commença à haute voix à faire quelques clameurs & exclamations, ſur la contrition connuë de la repentance de ſes infidelitez & deſobeiſſances ; tellement que le peuple en eſtoit eſmeu à grand' pitié : & bien-toſt aprés il ſe deſpouilla ſon manteau & ſa juppe, & ſe remettant à genoux il baiſſa ſon chappau ſur ſes yeux, & puis dit l'oraiſon, *In manus tuas domine, &c.* fort devotement : & comme il commençoit à la redire, le bourreau, qui s'eſtoit tousjours tenu caché, commença à paroiſtre, qui luy enleva & fit ſauter la teſte de deſſus les eſpau-

paules fort dextrement. Le corps fut incontinent levé & couvert de drap noir.

Le Comte de Horn ſuivit bien-toſt aprés, qui fut deſpeſché de meſmes. Il ne fit point de ſi belles prieres, que le Comte d'Egmont ; il ne pria que le peuple de prier Dieu pour luy. Leurs teſtes furent poſées ſur des baſſins, & demeurerent en ſpectacle l'eſpace de deux heures. Le corps du Comte d'Egmont fut mis dans un cercueil bien embaumé, & porté en une de ſes terres, où il fut enſevely ; comme fut auſſi celuy du Comte de Horn en ſa Comté. Les gens du Comte d'Egmont planterent ſes armes & enſeignes de deuil à la porte de ſon Palais : mais le Duc d'Albe en eſtant averty, les fit bien-toſt oſter & emporter.

La grande amitié que le peuple portoit audit Comte d'Egmont, & l'exceſſive douleur, que chacun avoit conceuë de ſa mort, fut telle, que pluſieurs allerent à l'Egliſe ſainte Claire, où giſoit ſon corps, baiſant le cercueil avec grande effuſion de larmes, comme ſi c'euſſent eſté les ſaints oſſements & Reliques de quelque Saint ; & tous d'un accord prioient pour le repos de ſon ame : ce qu'on ne fit pas pour l'autre Comte, lequel étoit à la grande Egliſe.

Quoy qu'il en ſoit, il n'y eut perſon-

ne qui ne pleuraſt ledit Comte d'Egmont, & n'y eut Eſpagnol qui ne le plaigniſt : voire le Duc d'Albe meſme en donna grande demonſtration de triſteſſe, encore qu'il l'euſt condamné. Car c'eſtoit un des vaillans Chevaliers & grands Capitaines qui fuſt au monde. Cet advis eſt le plus vray.

Aprés cette execution faite, le Duc d'Albe fit battre aux champs, & marcha avec toute ſon armée, pour aller faire la guerre à outrance, & vanger la mort du pauvre Comte d'Aremberg, qui avoit eſté tüé à une défaite par le Comte Loys de Naſſau en Friſe : dont le meſme jour, que le Comte d'Egmont fut executé, ſa femme Madame la Comteſſe fort honneſte, ſage & belle Dame, eſtoit venuë à Bruxelles, pour conſoler (ce qui eſt à noter) Madame la Comteſſe d'Aremberg, ſur la mort de ſon mary ; laquelle ainſi qu'elle eſtoit en ſa Chambre, & ſur ces propos, on luy vint anoncer qu'on alloit trancher la teſte à ſon mary. Je vous laiſſe à penſer ſi elle eut beſoin de conſolation, au moins de celle qu'elle donnoit à foiſon à lautre Comteſſe. De ſorte que toutes deux avoient bien beſoin de Dieu, & plus encore la Comteſſe d'Egmont, puiſque ſon mary n'avoit pas reçû une mort ſi honorable que le Comte d'Arenberg. Voilà

Voilà donc la fin de ce pauvre Comte, duquel avant que je l'acheve, je diray de luy, que c'eſtoit le Seigneur de la plus belle façon, & de la meilleure grace que j'aye jamais veu, fuſt ce parmy les Grands, parmy ſes eſgaux, parmy les gens de guerre, & parmy les Dames; l'ayant veu en France & en Eſpagne, & parlé à luy.

Maîs pourtant voyez & conſiderez un peu une belle choſe, que je vous veux dire, & que j'ay apprîſe de Madame de Fontaines, l'une des plus ſages, belles, vertueuſes & honneſtes Dames qu'il eſt poſſible de voir: laquelle du temps qu'elle eſtoit fille, & qu'on l'appelloit Mademoiſelle de Torcy (Sœur de feu Monſieur de Torcy, gentil Cavalier & Capitaine) elle fut nourrie comme fille de la Reyne Eleonor en France & en Flandres; où ladite Reine alla ſe tenir avec l'Empereur ſon Frere, & avec la Reyne d'Hongrie ſa Sœur, aprés qu'elle fut vefve du Roy François. Or la dite Dame de Fontaines eſtant une des plus belles filles d'alors, qui ne cedoit en beauté en gentileſſe ny à Eſpagnole, ny à Flamande, ny à Allemande, ny à Italienne, ny à toute autre, fit un long ſejour avec la Reyne ſa Maiſtreſſe; & ce fut là où elle vit le Comte d'Egmont;

fort jeune encore & à ſon commencement, & comment il vint, mais elle m'a dit qu'en toute la Cour il n'y avoit point de jeune homme plus neuf que luy, & d'aſſez mauvaiſe petite grace, & à qui on en faiſoit fort la guerre, & les hommes & les Dames: mais aprés pluſieurs petites algarades receuës, il ſe rendit ainſi galant, honneſte, brave & vaillant homme, comme nous l'avons veu. Poſſible que la nourriture, & la guerre continuelle qu'on luy faiſoit, luy apporterent ce changement.

LE PRINCE D'ORANGE,
Et le Comte Louys de Naſſau.

A Ce feſtin des Comtes d'Egmont & de Horn avoient eſté pareillement conviez le Prince d'Orange, & le Comte Louys de Naſſau ſon Frere; mais ils ſentirent la fricaſſée de loin; & pource ils ſe retirerent en Allemagne: ce qui faſcha fort le Duc d'Albe. Car il avoit fait deſſein (diſoit-il) de peſcher & prendre les grands ſaumons, & laiſſer les petites truites & ſardines; comme depuis il ſe vanta qu'il en avoit attrappé deux grands; mais que les autres ne s'eſtoient pas voulu jetter dans les rets & filets: ce qui fut cauſe que ſon feſtin fut imparfait, par

par le manquement des conviez faillis qu'il y avoit deſignez. Cependant le Prince d'Orange ne chauma pas, & amaſſa une groſſe armée en Allemagne & force François s'y jetterent auſſi, juſques à mille ou douze cens chevaux, & force arquebuſiers des contrées de France, qui n'avoient peu paſſer les rivieres & franchir les paſſages, pour ſe joindre à Monſieur le Prince de Condé avec Monſieur l'Admiral: les Chefs deſquels eſtoient Meſſieurs de Genlis, de Moicy, d'Antricourt, Guidon de la compagnie de Mr. d'Anjou noſtre General, & autres. Enfin l'armée eſtoit tres-belle, & plus grande deux fois que celle du Duc d'Albe: mais en temporiſant & uſant de prudence accouſtumée, le Duc fit aller toute cette armée en fumée, & la chaſſa hors de Flandres, & la renvoya d'où elle eſtoit venuë: & de ces debris & reliques pluſieurs François ſe joignirent avec le Duc de Deux-ponts; meſme le Prince d'Orange, & le Comte Louys ſon jeune frere y eſtoient tous joints enſemble (eſtant ledit Prince de Deux-ponts morts) à Brantome chez moy, où je m'eſtois retiré du Camp, à cauſe d'une groſſe fievre quatre, qui m'avoit ſi vilainement ſaiſi que je ne m'en peus défaire de dix mois. Et ce fut là que je vis

tous ces Messieurs chez moy, qui me firent (François & estrangers, tant les plus grands, que les plus petits) tous les honneurs & toutes les meilleures cheres du monde, sans qu'il me fust fait aucun tort, ny à ma maison, non pas une seule image d'Eglise abbattuë, ny une vitre cassée; jusques-là, par maniere de dire, que si la Messe y eust esté en propre personne, on ne luy eust fait un seul petit mal, pour l'amour de moy. Aussi leur fis-je tres-bonne chere: & mesmes le Roy de Navarre m'aimoit, & Monsieur l'Admiral sur tous, à qui j'appartenois de fort prés, à cause de Madame l'Admirale sa femme. Bref, j'eus grande occasion de me contenter fort d'eux; entre lesquels j'avois beaucoup de mes bons amis & parens. Ce fut donc là que je vis ces Princes estrangers, & entretins un assez long-temps ledit Prince d'Orange, en une allée de mon jardin. Je le trouvay un fort grand personnage à mon gré, & qui discouroit bien de toutes choses; il m'entretint du peu d'effet de son armée, & en donnoit la coulpe à la faute d'argent, & aux étrangers qu'il aimoient desmesurement: mais il dit qu'il ne s'arresteroit pas en si beau chemin, & qu'il revoleroit bien-tost. Il avoit une fort belle façon, & estoit d'une fort belle

taille.

taille. Le Comte Loüis ſon Frere l'avoit plus petite. Je le trouvois un peu triſte; & il montroit par ſa mine qu'il ſe ſentoit accablé de la fortune: mais ledit Comte Louis eſtoit plus ouvert en ſon viſage, & ſe montroit plus joyeux: & on le tenoit pour plus hardy & hazardeux que le Prince d'Orange; & en recompenſe le Prince auſſi pour plus ſage que luy, plus meur & plus adviſé. Auſſi l'Empereur Charles-Quint l'avoit nourry, & il ſe reſſentoit ſi bien d'une ſi belle nourriture, que depuis il s'en eſtoit bien ſervy en toutes les grandes affaires qu'il a maniées; ayant tant donné de traverſes au Roy d'Eſpagne, qu'il s'eſt veu n'avoir gueres de terres en Flandres, tant il luy avoit broüillé cet Eſtat; & le broüilla encores de telle ſorte, que le Roy d'Eſpagne n'en pouvant avoir raiſon par guerre deſcouverte, il la fallut avoir par la couverte; où rien ne fut oublié pour en trouver force façons.

Enfin un pauvre maraut d'Eſpagnol Biſcain, qui s'appelloit Jean Jauregny ayant eſté preſché & perſuadé par quelques-uns, ou pluſtoſt charmé & enſorcellé, entreprit de le tüer: & un jour eſtant entré dans la ſale, l'ayant veu diſner à ſon aiſe, & oüy diſcourir de pluſieurs cruautez, que les Eſpagnols avoient

voient commiſes en Flandres, aprés avoir diſné, & s'en allant en ſon Antichambre, où il montroit à ceux qui avoient diſné avec luy, tant Flamans que François, comme Meſſieurs de Laval, Bonnivet, & des autres principaux, une tapiſſerie, où eſtoient repreſentez quelques ſoldats Eſpagnols uſant de leurs cruantez; voicy venir ce galant, qui étoit ſi reſolu en ſon fait, qu'il tire un coup de piſtolet chargé d'une ſeule balle, de laquelle il l'atteignit au deſſous de l'oreille droit, & le perça de part en part; la balle eſtant paſſée par le palais, & ſortie par la jouë gauche, prés de la maſchoire de deſſus Ledit Seigneur (comme depuis il dit) ne ſçavoit ce que c'étoit & penſoit qu'il y euſt quelque ruïne d'une partie de la maiſon; car il ne ſentoit point n'avoir eſté frappé: toutesfois la veuë luy en fut ébloüie quelque temps. A l'inſtant les Seigneurs & Gentils-hommes mirent l'eſpée au poing, qui donnerent des coups d'eſpée à travers le corps de ce pauvre Diable, & ce fut Monſieur de Bonnivet qui donna le premier coup, & ils le tuerent.

Monſieur le Prince eſtant revenu a ſoi, cria, qu'on ne le tuë pas; mais cela eſtoit déja fait. Car en telles choſes ſi importantes, comme eſt la vie d'un Grand, on

ne

ne peut pas étre si ſage & retenu ; toutesfois il le faudroit, pour ſçavoir beaucoup de ſecrets. Cet Eſpagnol fut foüillé & viſité : on trouva ſur luy force billets, qu'on luy avoit donnez, lui faiſant accroire qu'il ſeroit invincible ; ce qui fut cauſe qu'il entreprit ce coup, mais il y fut trompé.

On dit que ce Prince eſtant revenu à ſoy s'eſcria, Ah ! que ſon Alteſſe perd aujourd'hui un bon ſerviteur en moy ? laquelle Alteſſe eſtoit pour lors à Anvers. Que ſi l'on n'euſt trouvé beaucoup de choſes dans les poches de cet Eſpagnol, le peuple ſe vouloit eſmouvoir contre les François, car on ne ſçavoit d'où venoit le coup, & on les en ſoupçonnoit ; mais en un rien qu'on l'eut deſcouvert le tout s'appaiſa.

Cependant le Prince ſe fit panſer ; & fut ſi bien ſecouru qu'il eſchappa de cette bleſſure : & pour revanche aſſeurez-vous qu'il ne chauma pas à broüiller l'Eſtat pis que jamais contre le Roy d'Eſpagne, & luy faire le pis qu'il peut : mais comme ce qui doit eſtre ne peut faillir, & que nos vies & nos morts, voire leurs façons & genre de les mener, filer, & achever, ſont eſcrites parmy les arreſts de Dieu, il fut tüé quelques années aprés fort eſtrangement. Je vous le vay dire, ainſi

que

que je l'ay appris d'un Gentil-homme, qui eſtoit lors en la ville de Delft, où il mourut; & que les nouvelles en vinrent à la Cour j'eſtois.

Il faut donc ſçavoir que quelques ſix ou ſept années avant ſa mort, fut faite une entrepriſe ſur la ville de Beſançon en Bourgogne, dite la Franche Comté; & ce par la menée de Monſieur le Prince d'Orange, lequel eſtoit Maire perpetuel de ladite ville, & il s'aida à cela de la conduite d'un certain homme de là, qui conduiſoit toutes ſes autres affaires, lequel ſe nommoit Briet. Mais la ville eſtant à demy priſe, fut regagnée par Monſieur le Cardinal de la Baume, de grande & illuſtre maiſon, homme de bien, d'honneur & de valeur. Il eſtoit Couſin de Madame de Carnavallet, l'une des honneſtes Dames de France, des belles & agreables. Ce Cardinal eſtoit jeune, brave, & valeureux, lequel s'eſmeut ſentant cette rumeur, & ſe rallia ſi bien avec quelques ſiens amis & les ſerviteurs du Roy d'Eſpagne, qu'il chaſſa les preneurs & entrepreneurs de la ville: de ſorte qu'il la remit en ſa premiere liberté, & en la puiſſance de ſon Maiſtre; & en fit prendre quelque ſoixante ou quatre vingt des ennemis, dont ce Briet fut des premiers. Au bout de quelques jours un jeune homme na-

natif de Nogarol en Bourgogne, où il y a un Chaſteau prés de Beſançon qui eſt au Roy d'Eſpagne : il partit de la, & vint en Flandres tout gueuſement habillé, & tout malotru : & ainſi un jour il ſe preſenta au principal Secretaire du Prince d'Orange, & ſe donna à connoiſtre à lui, en lui diſant qu'il eſtoit fils de Briet, & qu'il euſt pitié de luy. L'autre entendant nommer Briet, & lui demandant encore s'il eſtoit ſon fils, il le preſenta au Prince d'Orange ; qui pour l'amour du nom du pere, & pource qu'il eſtoit mort pour luy, le receut en ſon ſervice, & le donna au Secretaire, pour apprendre ſous luy à eſcrire : car il avoit aſſez bonne façon, & eſtoit beau ; & il le fit tres bien habiller & le mettre bien en point. Au bout de quelque temps, il apprit donc ſi bien ſous ce Secretaire & ſon Maiſtre, que bien ſouvent en ſon abſence le Prince ſe ſervoit de luy : tellement que ce premier Secretaire eſtant venu à mourir, le Prince luy donna ſa place, & ſe ſervoit ainſi de luy ; lequel le ſervit l'eſpace de cinq ans tres-fidelement : au bout deſquels il ſe reſolut de le tüer, encore qu'il euſt veu joüer le jeu auparavant à l'Eſpagnol qui faillit de le tuër. Nonobſtant cela une fois ayant eſpié le jour, le temps, l'occaſion, & l'heure, ainſi que le Prince

ce eut diſné, & fut rentré dans ſon cabinet pour ſes affaires, ce Briet (car il eſtoit tousjours ainſi nommé, ſe diſant tousjours fils de Briet) luy apporta un grand fatras de lettres pour ſigner; & par ainſi eſtant tous deux renfermez dans le cabinet, les gardes diſnant, & le reſte de la maiſon auſſi, il tire un piſtolet, & en donne au Prince, & de la dague trois ou quatre coups; & ſans faire aucun bruit, & ſans que les gardes en euſſent rien ouy, il ſortit auſſi reſolu comme les autres fois, portant ſes lettres en la main: encore dit-il au Capitaine des Gardes, qu'il ne faiſoit que travailler nuit & jour, & qu'il n'eſtoit pas poſſible de s'y pouvoir plus tenir. Quelques jours auparavant il avoit acheté un fort beau & bon cheval d'Eſpagne, que le Prince avoit voulu voir, & il lui avoit fait accroire que c'eſtoit pour quelquesfois paſſer le temps: ce que ſon Maiſtre approuva fort. Ainſi eſtant revenu en ſon logis il prend ſon cheval, qu'il avoit fait tenir tout preſt, & monte deſſus, & s'en va le plus viſte qu'il peut. Mais le malheur fut pour lui, qu'arrivant à Dordrecht, il trouve que le batteau, qui eſtoit ordonné pour le paſſage, eſtoit parde là; ſi bien qu'encore qu'il criaſt fort aprés, & l'appellaſt fort, il ne peut venir

nir assez à temps, dautant que le trajet y est aucunement grand & large. Que s'il l'eust trouvé à propos de son costé, sans doute il estoit sauvé. Cependant il se fait tard, on trouve que Monsieur le Prince demeure dans son cabinet plus que de coustume, ses Gentils-hommes & gardes se doutent de quelque mal, s'approchent du cabinet, ils n'oyent nul bruit, regardent par le trou de la serrure, voyent le Prince mort estendu; là dessus ils rompent la porte, & le trouvent en ce pitoyable estat: les gardes disent que pour le seur nul n'y estoit entré ny sorti que Briet: parquoy ils se doutent qu'il avoit fait le coup, vont à son logis, ne le trouvent point le Capitaine & ses gardes courent aprés, le trouvent sur le bord du passage qu'il attendoit le batteau: & ainsi qu'ils luy crierent il s'escria aussi, est-il mort? tuez-moy aussi, mais laissez-moy premierement un peu prier Dieu, Ah! pendart, dit le Capitaine, tu n'es pas digne de mourir d'une si bonne main que la mienne; il faut que tu meures de la main d'un bourreau. On s'estonna qu'il ne se precipita dans la mer avec son cheval, pour tenter le sort, & se sauver avec son cheval à nage; ou bien se noyer comme d'autres ont fait, qui n'ont pas voulu donner la gloire de leur prise, ny de leur supplice:

plice : Dieu ne voulut pas ainſi. Ils le prirent donc & le menerent à Delft, où eſtant il confeſſa ſoudain qu'il avoit fait le coup, & que nul ne luy avoit fait faire, ny incité à ce faire, ſinon ſon propre inſtinct, & qu'il avoit reconnu le Prince ſi meſchant homme, qu'il n'eſtoit pas digne de vivre. Et en cas qu'il ne ſoit vray, diſoit-il, allez-vous en en tels cabinets, vous y trouverez en tels & tels endroits des inſtructions amples, écrites tant de la main du Prince que de la mienne, comment il vouloit faire mourir le Roy & ruïner la France, de meſmes autant contre le Roy d'Eſpagne, autant contre la Reyne d'Angleterre, qui l'avoit ſi bien aſſiſté : tout autant encore contre aucuns Flamans de ſes plus grands amis : & autant contre l'Allemagne. Bref, dit-il, c'eſtoit le plus meſchant homme qui naquit jamais, & pire encore que Neron lequel encore ſous ombre de Religion euſt voulu ruïner toute la Chreſtienté : ſi bien, dit-il, qu'en ayant pitié, j'ay penſé faire une œuvre agreable à Dieu de le tüer. Notez la ruſe & la meſchanceté de cet homme, d'aller inventer telles menteries; ainſi fait tout deſeſperé. Tout cela eſtant confeſſé, il fut condamné à la mort : & premierement il eut la geſne ordinaire & extraordinaire tres-cruelle, ſans

ſans qu'il ſonnaſt jamais mot, ſinon qu'il perſiſtoit toûjours en ſon dire. Puis avant que mourir l'eſpace de dix-huit jours il fut martyriſé tres-cruellement. Le premier jour il fut mené en la place, où il trouva une chaudiere pleine d'huile toute boüillante, dans laquelle luy fut enfoncé le bras, dont il avoit fait le coup. Le lendemain le bras luy fut couppé, lequel eſtant tombé à ſes pieds, luy tout conſtamment le pouſſa du pied du haut en bas de l'eſchaffaut. Le 3. jour il fut tenaillé par devant aux nammelles, & par le devant du bras. Le 4. il fut de meſmes tenaillé par le derriere aux bras & aux feſſes. Et ainſi conſecutivement fut cet homme martyriſé l'eſpace de dix-huit jours, & tousjours ramené en la priſon, endurant tous ces martyres tres-conſtamment. Le plus grand qu'il endura aprés celuy de la mort, c'eſt qu'il fut attaché tout nud au milieu de la place, & tout à l'entour de luy furent miſes quelques charrettées de charbon, auquel on mit le feu; & étant en braiſe & en flamme ardente, ce miſerable ſe roſtit là tout un long-temps; & alors il s'eſcria & perdit patience, & puis il fut oſté par aprés. Pour la fin, & pour le dernier martyre il fut roüé & maillotté, dont il ne mourut point pourtant, parce qu'on

ne

ne luy avoit donné que sur les bras & les jambes, pour le faire plus languir, & il vescut encore plus de six heures, demandant un peu d'eau pour boire, mais on ne luy en osa pas donner. Enfin le Lieutenant criminel fut prié de le faire parachever & estrangler, afin que son ame ne se desesperast & ne se perdist. Le bourreau vint donc, & ainsi qu'il fut prés de luy, il luy demanda comment il se portoit. Il luy respondit, comme tu m'as laissé: mais ayant tiré la corde pour la luy mettre au col, il se releva, & comme ayant apprehension de la mort, qu'il n'avoit pas encore euë (ce qui fut un grand cas, & que plusieurs observerent en luy) il dit au bourreau, ha! laisse-moy; me veux-tu encore martiriser; laisse-moy mourir ainsi: & ayant esté estranglé il finit ainsi sa vie. Voylà de terribles tourments. Ce Gentilhomme qui vit tout cela, me l'a ainsi conté, & telles nouvelles arriverent à la Cour à Paris: je m'en rapporte à la verité. Tant y a, que si le Prince d'Orange avoit entrepris ce que dit Briet, c'estoit un grand cas; dont je me rapporte aussi de mesmes à la verité. Ce que pourtant nul homme de bon sens & jugement ne croira: car ce Prince avoit une ame & un Dieu, & une singuliere generosité. Il a laissé aprés luy une bra-

brave lignée, le Prince d'Orange, d'aujourd'huy, qui aprés une longue prison fut delivré par son Roy, & remis en tous ses biens, dont il n'a pas esté ingrat, & l'a tres-bien servy, tenant son party, & celuy de l'Infante. L'autre est ce brave Comte Maurice, dont je parle ailleurs à part. Du troisiesme mariage il n'a eu que des filles, comme Mesdames la Comtesse Palatine, de Bouillon, de la Trimouille, Madame la Princesse d'Orange, & encore une autre, toutes filles de Madame de Jouars; qui quitta l'habit de Religieuse pour épouser Monsieur le Prince d'Orange. Du quatriesme lit est sorty Monsieur Henry Frederic Comte de Nassau, qui pour son beau commencement dés son jeune âge, monstre déjà bien qu'il ne degenere en rien de ses Predecesseurs, tant du côté du pere que de la mere Loüise de Coligny, tres-belle, sage, & honneste Dame, fille de Monsieur l'Admiral de France, & vefve de cet honnête homme Monsieur de Theligny: tüe au massacre de la saint Barthelemy.

Le Roy d'Espagne gagna beaucoup à la mort de ce grand Prince d'Orange, comme il a paru depuis: car il a esté plus paisible Seigneur de la Flandres, que durant son vivant: dont par là il s'est monstré tres-grand & tres-habile Capitaine; mémes

mes les Eſpagnols les diſoient bien ; car il leur donnoit bien de l'affaire. Si le Comte Louys ſon frere euſt vécu plus qu'il ne fit, il l'euſt eſté bien auſſi : car il ſe rendoit tres-vaillant, & ſe faiſoit tous les jours un tres-habile homme, comme j'ay dit. Le Prince ſon frere vint en France, mais il n'y demeura gueres : car il s'en alla à la Rochelle, & là s'embarqua par mer, pour s'en aller en Allemagne ; & laiſſa en France ledit Comte ſon frere ; lequel pour ſon entrée ſervit bien ſon party. Car ce fut luy qui fit cette belle retraite à la bataille de Montcontour, ſecondant fort à propos Monſieur l'Admiral, qui avoit eſté fort bleſſé. Au bout de quelque temps il alla en Flandres, où avec Monſieur de la Nouë & pluſieurs Gentils-hommes & ſoldats François, il prit Valencienne & Mons : là où ſoudain ce grand Duc d'Albe le vint aſſieger, ſans lui donner loiſir de prendre haleine : ce qui fut un trait de grand Capitaine. Car à un revolté (comme je le tiens d'un Grand) il le faut prendre tout chaud, & luy donner ſur les doigts ; & l'empeſcher ſur tout qu'il ne gagne tems, par quelque temporiſement, dont on pourroit uſer envers luy. C'eſt ainſi que fit le Duc d'Albe, car aprés avoir repris Valencienne par la Citadelle, il vint auſſi-toſt blocquer

quer & assieger Mons, & de telle furie que l'autre n'eut dequoy la tenir, & ledit Comte (qui tomba malade) fut contraint de faire capitulation avec honnête composition, laquelle luy fut tres-bien gardée jusques à un seul point. Voyez comment les loix de la guerre doivent estre aussi saintes & aussi religieusement observées comme les autres. Car il ne faut point douter, que si le dit Duc eust pris ailleurs, & d'autre façon ledit Comte, qu'infailliblement il luy eust fait son procez, & l'eust fait aller par les mesmes pas que les Comtes d'Horn & d'Egmont: & ainsi le Roy l'ordonnoit : mais la foy de guerre si saintement donnée le sauva. En quoy fut grandement à louër ledit Duc, au prix de plusieurs que j'ay veus & connus, qui n'en ont pas fait de mesmes en telles occasions, disant pour excuse, qu'à un rebelle & à un heretique il ne faut pas garder la parole, ny la foy. Cela est bon pour ces Capitaines qui sont ignorants de l'art de la guerre, & pour ceux-là aussi qui ne vont point aux coups; qui jugent dans leurs chaires tribunales, comme il leur plaist; qui ne se soucient pas d'aller à la guerre, & n'apprehendent point de se trouver en telles occasions, pour leur estre renduë la pareille: mais les grands & braves Capitaines, qui

ſe treuvent ordinairement aux hazards de la fortune de Mars douteux, y adviſent bien, & penſent deux ou trois fois à ce fols jugemens; & ne violent pas ſi aiſément leurs paroles, ny promeſſes.

J'ay oüy dire que le Duc d'Albe ſe trouvant lors à la porte, ainſi que l'on ſortoit, il ſalua fort courtoiſement le Comte Louis, qui eſtoit fort malade dans une litiere, & luy fit beaucoup d'honneſtes offres, luy tenant de fort briefves paroles pourtant; mais bien plus longues à Monſieur de la Noue, auquel il fit grand honneur; & admira fort ſa valeur & vertu. Il ſalua auſſi tous les Capitaines & ſoldats François fort courtoiſement. Celà s'appelle ſçavoir bien ſon entregent de guerre. Quelque fat de General n'euſt pas fait celà; ains euſt fait du fendant, & du mauvais, du froid, du retiré, & de l'altier. Le Comte Louis s'eſtant retiré, & conduit tres-ſeurement où il avoit demandé, & où avoit eſté arreſté, adviſa à ſe guerir: & puis eſtant bien guery il reprit mieux que devant le harnois; ſe remit à la guerre; & ſe trouvant en une rencontre contre le Duc d'Albe, il y fut tüé, & tous ſes gens deffaits; où il y avoit pour le moins ſix à ſept cens François, tres-braves ſoldats; leſquels eſtant eſchappés du

ſiege

siege de la Rochelle, & cassez (comme j'en vis, & connus quelques-uns) s'estoient allez mettre à son service. Ainsi finit ce brave Comte : que si la mort ne l'eust gagné, il eust donné autent d'affaires au Duc d'Albe, que fit son frere.

Il commença contre ce bravé Comte d'Aremberg, qu'il défit en la Frise, par l'opiniastreté des Espagnols, qui crioient à toute heure audit Comte, qu'il les menast au combat contre ces heretiques & ces chiens : mais ledit Comte leur remonstrant le danger eminent, qui se presentoit à leurs yeux, de les charger en lieu si desadvantageux ; ils ne desisterent de rien pour cela, ains comme gens predestinez à leur malheur, & à celuy de leur General, ils crierent plus que devant contre luy ; jusques à l'appeller traistre, & qu'il s'entendoit avec les ennemis. Luy qui estoit tout noble & courageux leur dit : ouy, je vous montreray si je le suis ; & donna la teste baissée sur ses ennemis, où combattant tresvaillamment il tomba mort par terre ; & de ces opiniastres, mal disciplinez à obeïr à leur General, les uns furent tüez, les autres se sauverent à la fuite ; desquels, au moins d'aucuns des plus opiniastres & coulpables, le Duc d'Able en fit punition ; autant pour donner exemple & leçon à

tels soldats mal créés; que pour le regard de la perte qu'il eut d'un si bon & loyal Capitaine; comme il le fit paroistre là, & l'avoit fait en plusieurs endroits. Comme à nos guerres estrangers, estant Lieutenant aux armées de la Reyne d'Hongrie, qui l'avoit choisi pour tres-capable; ainsi qu'il fut au siege de Metz, où on appelloit son quartier le quartier & le Camp de Barbançon; car Il estoit de cette race des Barbançons, bonne & noble race, dont nous en avons en France. Outre ses valeurs il estoit un tres-bon & agreable Seigneur, sur tout de fort grande & haute taille, & de tres-belle apparence. Il vint servir le Roy de France à nos guerres secondes; où il mena douze cens lances Bourguignonnes, qu'il faisoit tres-beau voir, & luy en General leur commandoit. Il ne tint pas à luy qu'on ne combattist à Nostre Dame de l'Espine; & mesmes il demandoit fort la pointe. La paix de Chartres s'en ensuivit: & luy cependant que ses trouppes se rafraischissoient un peu par le pays (vivant pourtant tres-modestement, car le Roy d'Espagne les payoit fort bien) il se tint quelque temps à la Cour, & quasi tout le Careſme, se tenant à l'hostel de Villeroy auprés du Louvre, depuis chez Monsieur d'Anjou, & chez

la

la Reyne de Navarre. Le Roy le défrayoit de tout pendant son sejour, & estoit servy de sa cuisine & de ses Officiers. Il venoit ordinairement à la Cour chez le Roy, & chez la Reyne, aussi privement que s'il eust esté de la Cour mesme. Aussi leurs Majestez & Altesses luy faisoient tres-bonne chere; & il leur rendoit un tres-grand honneur & humilité, autant que nos Seigneurs de France. Il paroissoit bien qu'il avoit esté tres-bien nourry, & qu'il avoit bien retenu ce qu'il avoit veu en la Cour de l'Empereur son Maistre.

Il devint fort amoureux de la beauté de Mademoiselle de Chasteauneuf de Rieux, qui pour lors emportoit le los des plus belles : & pour ce il se mit à la servir; mais avec un tel respect & telle discretion, qu'il donnoit bien à connoistre d'avoir servy en bon lieu; & en celuy, dont il a eu reputation : mesmes que je l'oüis dire un jour à la Reyne Mere, qu'il paroissoit bien que ce Seigneur n'avoit aymé ny servy en bas lieu. Et dautant que Monsieur de Strozzy & moy étions fort serviteurs épris de cette belle Damoiselle de Chasteauneuf, il se mit à nous aimer devantage, & à nous accoster si bien, que quasi ordinairement il nous convioit d'aller manger avec luy, &

nous envoyoit chercher, luy eſtant tousjours (comme j'ay dit) ſervy de la cuiſine du Roy : & la pluſpart de nos devis eſtoient de nôtre Maiſtreſſe. Et quand il étoit auprés d'elle dans la chambre de la Reyne, & que nous luy deferions comme il meritoit, il vouloit que nous fuſſions quaſi tousjours enſemble à l'entretenir. Ses propos n'eſtoient nullement communs ny pauvres, mais tres-rares & tres riches; car il parloit fort bien & tres-bon François, comme encore quelques autres langues. Bref, il eſtoit tres-vertueux & tres-parfait.

Il avoit avec ſa grande beauté, une grande deffectuoſité en luy, qu'on n'euſt pas ayſément reconnue; qui eſtoit qu'il ne voyoit goutte d'un œil : & cet œil eſtoit ſi beau & ſi pareil au bon, qu'on n'y reconnoiſſoit rien; & eſtoit auſſi beau que l'autre. Il y avoit eſté bleſſé d'un coup; panſez qu'il eut bien la curioſité de le faire guerir, & n'y eſpargna ny moyens, ny inventions, pour le faire bien panſer, afin de ne ſe rendre difforme, ny deſagreable à la Dame qu'il ſervoit pour lors; de laquelle je luy en jettois quelquesfois quelques traits & attaques en l'air & à la volée, avec toute diſcretion, ſelon que je le voyois quelquefois en ſes bonnes heures, il reſpon-

doit de meſmes, avec toutes les loüanges & vertus de cette Dame, & non ſans en montrer encore une ſourde paſſion, & des regrets couverts.

Enfin ce Seigneur eſtant mandé du Duc d'Albe, il delaiſſa noſtre Cour, & noſtre France, non ſans triſteſſe. Ce fut au mois d'Avril, & il alla mourir en Flandres à cette défaite. Il laiſſa aprés luy une femme, qui en fut tres-deſolée. C'eſtoit une tres-belle Dame, ſage & vertueuſe, & elle eſtoit digne d'un tel mary. Nous la viſmes en France, quand elle accompagna noſtre Reyne Elizabeth, que l'Imperatrice luy avoit donnée pour ſa principale conduite. Elle n'y demeura gueres : car aprés les nopces accomplies elle s'en retourna : il la faiſoit tres-beau voir : & ſi elle y euſt demeuré davantage, la Cour en euſt eſté embellie davantage.

DOM SANCHE D'AVILA.

AVec le Duc d'Albe en ce voyage fut Dom Sanche d'Avila, lequel eſtoit Caſtellan du Chaſteau de Pavie, lors que le Duc d'Albe le prit là, & en fit eſtonner beaucoup de perſonnes ; dautant qu'on ne le tenoit pas pour ſi grand Capitaine qu'il fut puis aprés, & il en

faiſoit grand cas; & quelquesfois il en prenoit advis. Il falloit qu'il euſt quelque bons ſens naturel, & quelque valeur naturelle auſſi: car de l'acquis ny de la prattique il en avoit peu: parce qu'il avoit fait plus de cas de garder ſon Chaſteau, & demeurer ſeans ordinairement comme une vraye mortepaye, que d'aller aux champs buſquer advanture. Mais eſtant avec le Duc d'Albe il ſe façonna de telle façon, par l'aſſiduë continuation de la guerre qu'il exerça, qu'en peu de temps il ſe rendit un tres-bon Capitaine. Et pource il fut eleu Gouverneur de la Citadelle d'Anvers, la nompareille forteresſe du monde, & le vray rampart de toute la Flandres, pour le Roy d'Eſpagne. Auſſi fut-elle miſe en tres-bonnes mains & tres-fideles: car il la garda tres-bien ſans nul reproche: où il fut puis aprés aſſiegé par tous les Eſtats, qui tout à coup s'eſtoient revoltez, & emparez quaſi de toutes les villes de Flandres; & il falloit nommement qu'ils euſſent la Citadelle d'Anvers: car autrement leur victoire & revolte demeuroit manque. Ayant donc aſſemblé pluſieurs grandes forces ils la vinrent aſſieger, la Ville tenant pour eux, & la firent battre fort furieuſement & la tenir fort à l'eſtroit. il y pouvoit avoir dedans quelque douze cens.

cens braves Eſpagnols, qui tous avec leur General ne s'étonnerent nullement, & firent tres-bien teſte. Par cas fortuit (comme à quelque choſe ſert le malheur & le deſordre) quelque quinze cens ſoldats Eſpagnols peu auparavant s'eſtoient mutinez pour leurs payes, & s'eſtoient ſaiſis de la ville d'Aloſt, où ils faiſoient le Diable : eux oyant le bruit des canonnades, que l'on tiroit à leurs compagnons (car Aloſt n'en eſtoit qu'à cinq lieuës) & ſçachant comme ils eſtoient fort à l'étroit & ſerrez, touchez d'une ambitieuſe charité envers leurs compagnons, & d'une crainte qu'il ne leur fuſt reproché de les laiſſer perdre à faute de leur ſecours, ils vont prendre tous par un matin reſolution de les aller ſecourir, quand bien ils devroient tous mourir. Parquoy tous ſortent de leur Ville, & jurerent tous qu'ils ne boiroient ny ne mangeroient, qu'ils ne fuſſent entrés dans la Citadelle, & qu'ils n'euſſent combattu & chaſſé l'ennemy qui la tenoit aſſiegée. Ils marchent donc tres-determinez, chacun prenant ſa faſcine & la portant ſur une épaule, & ſur l'autre l'arquebuſe, ou la picque : & pour plus grande bravade, ou pluſtoſt pour preſage de victoire, chacun prit un rameau de cheſne, qu'il pendit ſur ſon

morion & ſa bourguignotte. Sans avoir donc peur de rien, ils marchent reſolus & ſerrez, & vinrent droit à la Citadelle; où ils font entendre leur reſolution à Dom Sanche & à ſes compagnons. Ils entrent par la porte du ſecours; ils ſont receus, Dieu ſçait comment bien de Dom Sanche & de leurs compagnons: leſquels aprés s'eſtre bien embraſſez & entreſalüez, ainſi qu'on les convioit de ſe raffraiſchir & faire la collation, que Dom Sanche avoit tres-bien fait appreſter, ils firent reſponſe qu'ils avoient tous juré, de ne manger ny boire, qu'ils n'euſſent veu l'ennemy, ne l'euſſent combattu, & ne l'euſſent jetté de là où il eſtoit; & pource qu'ils vouloient tenir leur ſerment: ils demanderent qu'on leur ouvriſt la porte, & qu'on les laiſſaſt aller, & que Dom Sanche les menaſt au combat. A cette ſi belle occaſion & reſolution, Dom Sanche ne voulut faillir & temporiſer: parquoy apres avoir tres-bien ordonné de l'aſſaut, il fait ſoudain ouvrir la porte de la Citadelle: & auſſi-toſt ces braves & determinez ſoldats donnerent la teſte baiſſée dans les retranchemens, en criant *Santiago, Santiago, Eſpanna, Eſpanna* & de prime abord ils donnerent à celuy qui tenoit quelque ſix cens François, qui pour

pour lors s'eſtoient mis avec les Eſtats ; qui eſtoient tous vieux ſoldats, qui par plaiſir & par courage s'eſtoient tous débandez des vieilles garniſons des Frontieres de Picardie & de Champagne.

Tout ainſi que les Eſpagnols les aſſaillirent vaillamment, les François auſſi leur reſpondirent bravement : car ils alloient pair à pair : ce qui fut cauſe que les Eſpagnols s'écrierent : *Eſtos ſon Franceſes, dexamos los, porque ſon Diablos, vamos à combattir los hombres.* C'eſt à dire, ceux-cy ſont François, laiſſons les, parce que ce ſont des Diables, & allons combattre les hommes. Et courant du long de la tranchée ils vinrent où eſtoient les Flamans & les Allemans, avec quelques Anglois, qu'ils fauſſerent & emporterent fort aiſément : de ſorte, que ſauve qui peut. Les Eſpagnols ſe mirent à ſuivre la victoire, tousjours criant, *Santiago Santiago, Eſpanna Eſpanna, ſierra ſierra, carne carne, à ſangre à ſangre, à fuego à fuego, à ſacco à ſacco.* Et par ainſi ils donnerent ſi bien la chaſſe à l'ennemy, qu'il y en demeura beaucoup de morts ſur la place. Le jeune Comte d'Egmont ſe ſauva avec les François, qui ſe ſauverent & ſe retirerent bravement. Je tiens ce conte tant d'aucuns ſoldats François, qu'Eſpagnols, que j'entretins quelque

temps aprés cette défaite, eſtant venus à la Cour à Blois, aux premiers Eſtats.

Les victorieux eſtant abſolus maiſtres de la ville, commencerent à bien la piller, & à ſe faire tous riches: car trois mille hommes butinerent une ville, qui eſtoit aſſez baſtante pour ſaouler & raſſaſier une armée de cinquante mille hommes: dont j'ay déja parlé ailleurs. Mais tant y a, qui conſiderera ce bel exploit, quelque ennemy qu'il ſoit de la nation Eſpagnole, ne pourra faire qu'il ne loüe à jamais ces braves ſoldats, & leur General Dom Sanche; lequel un temps aprés fut tüé au ſiege de Maſtric: dont j'eſpere de parler en la vie du Prince de Parme. Par ainſi ce Dom Sanche s'eſtoit rendu ſi bon Capitaine, par ſes continuelles factions, qu'il eſt mort en grande reputation, & au grand deüil du Roy d'Eſpagne, & de tous les bons hommes de guerre de ſa nation, & d'autre.

CHIAPPIN VITELLY.

AInſi fut preſque en meſme temps Chiappin Vitelly, lequel fut un tres-bon Capitaine: Auſſi en ſes ans plus vigoureux il en monſtra de tres-grandes preuves, en la guerre de Sienne, duquel s'aida fort le Marquis de Marignan, enſemble

ſemble avec Aſtolphe ou Rudolphe Baillon, d'une brave & vaillante race; qui depuis fit ſi bien dans Famagouſte en Cypre, & mourut martyr: dont je parle ailleurs. Tous deux luy aſſiſterent bien, & nous nuiſirent beaucoup en cette guerte.

Le Roy d'Eſpagne commanda au Duc d'Albe de ſe ſervir de ce Chiappin Vitelly, pour la ſuffiſance qu'il connoiſſoit en luy, & qui le rendit ſon penſionnaire. Auſſi le Duc d'Albe le tint en telle eſtime, qu'il luy bailla la charge de commander à toute ſon Infanterie; dont il s'acquitta tres-bien; comme les effets en ont fait foy. Outre cela il eſtoit le premier de ſon conſeil. Il mourut quelque temps aprés de maladie en Italie.

De cette brave race de Vitelly ſont ſortis de braves & vaillans hommes; dont j'en ay connu aucuns de mon jeune temps: comme le Seigneur Alexandre, le Seigneur Vincence & le Seigneur Alphonce Vitelly, que le Roy Henry deuxjeſme avoit nourry page de ſa chambre: lequel avoit un oncle qui eſtoit le Cardinal Vitelly, un tres-habile homme de ſa robe; que j'ay connu à Rome, & eſtoit bon partiſan dudit Roy Henry, & point ingrat de la penſion qu'il luy donnoit. Il eut une grande attaque une fois en plein

Con-

Consistoire, contre le Cardinal de Lorraine, qu'il disoit estre trop broüillant pour le bien de la France, d'où il estoit natif, & à qui il devoit tant; j'en parle ailleurs. Il y a eu aussi de braves Capitaines & vaillans hommes de guerre des Vitelloſi, sortis du mesme estoc des Vitellis.

BARTHELEMY D'ALVIANO.

BArthelemy d'Alviano a esté de son temps un tres-grand Capitaine; mais pourtant estimé plus vaillant, hardy & hazardeux, que sage, consideré, & prudent. Deux conditions contraires, qui ont servy à aucuns, & nuit à d'autres: ainsi qu'il luy arriva à la bataille d'Aguadel, contre nostre grand Roy Louis douziesme, sur lequel il donna & le chargea furieusement & sans consideration, contre l'advis du Comte Petillano, General de l'armée des Venitiens; dont ils en eurent differend ensemble, & contre celuy de la Seigneurie, qui l'avoit deffendu expressément; ains seulement de temporiser & amuser l'armée du Roy. Mais enfin comme brave & hazardeux il vouloit combattre; & à son dam: car il fut pris en combattant bravement, jusques à n'en

à n'en pouvoir plus ; & eſtant mené devant le Roy, il luy fit tres-bon accueil, comme à un tres-vaillant priſonnier de guerre : & luy ayant demandé, ce qu'il penſoit faire, de hazarder ainſi une bataille avec tout l'Eſtat Venitien. Il luy reſpondit, qu'il n'euſt ſceu jamais mieux faire, ny acquerir plus de gloire & honneur, à perte ou gain, que de combattre un ſi grand, brave & puiſſant Roi & Prince, & que voulant eſſayer la fortune, il en eſtoit venu à ce combat. Et de fait luy & ſes gens pour la premiere pointe firent tres-bien : mais venant Monſieur de Bayard avec ſes gens de pied, qui eſtoient à l'arriere-garde, & s'advançant bravement, il donna ſi à propos par le flanc & aux coſtez des Venitiens, dit l'Hiſtoire qu'ils perdirent courage, & ne firent puis aprés rien qui vaille, ſinon quelques bons ſoldats, eſleus dudit Barthelemy, habillez de blanc & rouge, qui s'opiniaſtrant au combat, demeurerent ſur le champ. Braves gens certes. Le Roi qui combattoit vaillamment ne chauma pas de ſon coſté : & pource la bataille eſtant gagnée, & mis à mort pour le moins quatorze à quinze mille hommes ; & ledit Alviano bleſſé & pris, & tombé entre les mains du brave Monſieur de Vandeneſſe, frere de Monſieur de

de la Pallice. Le Comte Petillano voyant ſes gens de pied défaits, ſe retira un petit plus viſte que le pas, avec ſa gendarmerie & Cavallerie reſtée de la mortalité : avec peu de perte de nos braves François.

Ledit Alviano eſtant donc mené devant le Roy ; & deviſant avec ſa Majeſté ce fut lors qu'il luy dit, ce que j'ay dit cy-devant. Elle avoit fait donner une fauſſe alarme, pour connoiſtre ſi ſes gens eſtoient trop desbandez, & pour les rallier, & les connoiſtre s'ils ſeroient prompts & diligens auſſi-toſt à une ſi grande affaire, ou au grand beſoin s'il ſurvenoit : & ainſi qu'elle demanda audit Alviano, ce que ce pouvoit eſtre. Il reſpondit en riant, je ne ſçay pas, Sire, ſinon que vous voulez vous combattre les uns les autres : car de nos gens, je vous aſſeure bien qu'ils ne vous viſiteront de quinze jours. Le Roman de Monſieur de Bayard le dit ainſi. Il ne faut point douter, ſi le Roy trouva ce mot-là bon, qui tendoit tousjours d'autant plus à ſa gloire.

Or tout ainſi que ce Capitaine étoit hardy & vaillant, & comme la vaillance, hardieſſe & l'ardeur de courage ne tient pas toujours à ſon homme, ſelon que la fortune variable fait en guerre, &

& qu'elle eſt journaliere en hardieſſe, auſſi bien qu'en la puſillanimité : il fut taxé d'avoir failli en ſon courage boüillant, & de s'eſtre retiré par trop viſte à la bataille memorable de Vincenze, contre le Viceroy Dom Raymond de Cardone, Proſper Colonne, & le grand Marquis de Peſcayre, qui fut le principal autheur du gain, comme diſent les Eſpagnols : leſquels diſent auſſi, que du commencement ledit Alviano & ſes trouppes, avec Paul Baillon, bon & vaillant Capitaine auſſi, ainſi qu'en porte la race de long-temps, donnerent fort furieuſement, & firent un bon eſchec ; mais l'Infanterie Eſpagnole & Allemande, conduite par ce grand Marquis, arrivant à propos, attaqua la Cavalerie dudit Alviano avec telle furie, qu'elle la deſordonna auſſi toſt, & la mit en route de telle ſorte, que ledit Baillon fut pris, ainſi qu'il couroit inconſiderement & imprudemment, diſent les Eſpagnols, pour chercher un chemin court pour atteindre Alviano (*que huia à prieſſa.*) Il tomba dans un champ plein d'eau, là où il fut pris ; & Alviano paſſant le ruiſſeau Reron à grande preſſe, ſe ſauva à Padouë ; non ſans ſe diſpiter & maugréer Dieu, dit l'Eſpagnol : *De que era enemigo del nombre de los Italianos, y amigo de los Eſpagnoles.* Quaſi

Quaſi tel blaſpheme cuiderent faire les pauvres Chreſtiens dans Antioche, eſtant perſecutez d'une ſi extreme famine; que les plus grands ne ſçavoient où trouver du pain, que pouvoient donc faire les petits? Si que tous enſemble deſeſperez de cette male rage de faim, peu s'en fallut qu'ils ne s'addreſſaſſent à Dieu, & ne le maugreaſſent, & ne l'accuſaſſent d'ingratitude, de n'avoir egard à leurs peines, maux & travaux, avec la perte de leurs biens, qu'ils avoient vendus & mis à l'abandon; ny à la ſincerité de leur devotion: mais comme à un peuple eſtranger, permettoit qu'ils fuſſent ainſi livrez & abandonnez és mains des ennemis de la Foy. Voiez en le conte dans l'hiſtoire de la guerre d'Orient. Il ne faut point douter, que par tel deſpit & telle rage il n'y en euſt pluſieurs, qui ou dans leur ame, ou ouvertement firent tels blaſphemes: car qui eſt celuy, qui pour telle rage & tel deſeſpoir ne diſe davantage: ſi ce ne ſont ceux, qui ſont confits en telle Religion & devotion; & qui ſe ſont bien reſignez à la volonté de Dieu: ainſi qu'il faut faire. Parquoy il ne faut point douter, que cet Alviano n'en aye dit pis encore, que je ne dis, tant en deſpit, que par deſeſpoir: veu que de tout temps les

gens

gens de guerre se dispensent aisément à tels blasphemes; mais plus jadis qu'aujourd'huy les Italiens ont esté grands blasphemateurs: comme je l'ay veu la premiere fois que je fus en Italie. Je ne les veux pas accuser tous: car il y en a d'aussi gens de bien, qu'en tous autres Pays: & aussi aujourd'huy ils en sont fort corrigez. J'en parle ailleurs.

Et pour retourner encore audit Alviano, il faut prendre exemple en luy, que tout vaillant & hardy Capitaine, ou aucun autre, ne se peut jamais vanter tel en sa vie, qu'aprés sa mort: laquelle seule couronne nos vies. Car bienheureux est celuy, qui n'a fait quelque escapade reprochable en la guerre; ainsi qu'en arriva ce coup à ce vaillant & genereux Barthelemy, tout vaillant comme l'espée qu'il estoit. Il eust mieux valu, qu'il luy fust arrivé ce qui arriva cette fois mesme au Proveditor Loredano, qui avoit esté aussi le motif, avec ledit Alviano, de l'attaque du combat: lequel estant pris, & promettant à quelques soldats Espagnols une grande quantité d'or pour sa rançon, le traisnant les uns & les autres à qui l'auroit, fut enfin jetté de despit dans un fosse plein d'eau, & là se noya. C'est un inconvenient qui arrive souvent aux guerres à force honnestes gens, pris

&

ar il en étoit tres-asseuré, sans ce bon ordre & cette prévoyance dudit Marquis.

A cet exemple dudit Alviano; force braves & vaillans Capitaines, Cavaliers, & autres gens de guerre, & mêmes les jeunes gens, y doivent bien penser & regarder: lesquels pour avoir fait un ou dex coups de vaillance, en deviennent si insolens, & enflez comme crapaux de gloire, qu'il leur semble n'avoir jamais de peur, & qu'ils combattroient le Diable, s'il se presentoit devant eux: mais il ne faut qu'une mauvaise heure, que venant à faillir de cœur, ils prennent telle espouvante aux plus belles & plus esclairées factions, qu'ils en sont deshonorez à bon escient: comme j'en ay veu plusieurs en ma vie. Et ne considerent-ils pas, pauvres aveugles qu'ils sont, que tout homme est journalier, soit de la nature, soit de la volonté de Dieu. Ne considerent-ils pas aussi, que les espées que nous portons à nos costez, & que nous tenons pour les plus luisantes, pour les plus asseurées, & pour les plus esprouvées, nous viennent à faillir quelquesfois au plus grand besoin que nous les employons. Et ainsi rien ne nous est asseuré, par nous ny par nos espées que nous portons, ny mesmes nos cœurs qui les veulent faire valoir: car tout bien nous

nous doit venir d'enhaut. Et ſi pour rabiller leurs fautes & s'en nettoyer, les hommes reprennent les armes, il faut qu'ils y faſſent des miracles de valeur & de l'eſpée ; comme pluſieurs grands Capitaines & hommes de guerre ont fait, par de beaux combats & exploits qu'ils ont faits : comme je les nommerois bien : & comme fit ce brave Alviano en pluſieurs belles occaſions, qu'il chercha de luy-meſme, ou qui d'ailleurs ſe preſenterent à luy : & meſmes à la bataille de Marignan, où ne pouvant arriver (étant General des Venetiens, liguez avec nôtre Roy pour lors avec ſon Infanterie, & avec tout le reſte de l'attirail de ſon armée, il prit l'eſlite de ſa cavallerie, & par une grande cavalcade il y arriva ſur les dix heures du matin : comme on eſtoit aux mains, & vint bien à propos. Car il n'y a ſi grand Capitaine, ny ſi vaillant homme de guerre, que voyant arriver à l'improviſte un nouveau ſecours inopiné, qui n'en prenne l'alarme & ne s'en eſtonne, voire ne branſle. Auſſi dit-on de luy, que ç'a eſté le premier, qui par ſa grande vigilance & diligence a eſté inventeur des grandes courvées & cavalcades de guerre, pour aller de bien loin chercher ſon ennemy dans ſon camp & ſon logement : ainſi que fit le

brave

brave Monſieur de Nemours en la repriſe de Breſſe ; dont je parle en ſon lieu.

Le premier commencement de guerre dudit Alviano, fut lors qu'il alla trouver, avec aucuns de ſes braves compagnons, & avec les Capitaines des Urſins, le grand Conſalve à Naples : où s'eſtant jetté & reſſerré, pour ne pouvoir bien tenir la campagne contre nos braves François, & ſe voyant renforcé par ces nouvelles forces ſurvenuës, il dreſſa une armée de neuf cens hommes d'armes & mille chevaux legers, avec neuf mille hommes de pied, ſe mit aux champs, & plus ne regarda à la deffenſive, comme auparavant, ains du tout à l'offenſive, & depuis nos affaires allerent tres-mal par dela. Voyla ce que nous vallut cette fois Alviano avec ſes trouppes & ſa perſonne, qui eſtant fort jeune, & tout de feu, fit rage en cette guerre : ce que le grand Capitaine Conſalve reconnut tres-mal envers luy ; aprés que s'eſtant mis à faire la guerre aux Florentins, Conſalve les vint ſecourir contre luy ; tres-mal reconnu du ſervice paſſé, que j'ay dit devers Naples : une grande ingratitude pourtant.

Or pour venir à la fin dudit Alviano, aprés pluſieurs beaux faits, & pluſieurs bons ſervices rendus à la Seigneurie de Ve-

Venize, ainſi qu'il eſtoit ſur les deſſeins de retirer ou reprendre Breſſe & Verone, comme il l'euſt fait ſans doute, il luy vint une maladie d'un flux de ventre, qui l'emporta, n'ayant pas encore atteint ſoixante ans. Les Venitiens le regretterent fort, & tous les ſoldats de l'armée encore plus; car ne ſe pouvant ſaouler de ſe reſſouvenir de luy, ils retinrent ſon corps, vingt-cinq jours durant auprés d'eux tousjours en l'armée, ainſi qu'elle marchoit, l'accompagnant tousjours d'une pompe funebre & triſte, pour conduire en toute ſeureté juſques à Venize, afin qu'il ne luy fuſt fait aucun outrage. A luy dis-je, ſur lequel ſes ennemis mal-diſcrets euſſent bien voulu ſe vanger: & comme les Venitiens voulurent demander ſauf-conduit à Marc Antoine Colonne, commandant en Breſſe & Verone, pour le conduire en ſeureté, Theodore Trivulce, tres-bon & brave Capitaine, ne le voulut jamais permettre, diſant qu'il n'eſtoit pas raiſonnable, ny bienſeant, que celuy qui en ſa vie n'avoit jamais eu peur de ſes ennemis, qu'en ſa mort il fiſt ſigne de les craindre. Et ainſi il fut porté ſeurement en terre à Venize, avec grande magnificence en l'Egliſe de Saint Eſtienne, où j'a veu encor de mon jeune temps ſa ſepul-

ſepulture ; la premiere fois que j'y fus.

Voyla la mort de ce grand Capitaine, qui nous fit en ſa vie & du bien & du mal ; & qui eſtoit ores pour nous, ores pour d'autres ; n'ayant pas receu la mort en la guerre, qu'il avoit tant recherchée, comme pluſieurs grands Capitaines, que j'ay nommez, & nommeray encore en mon livre. Il faut loüer le ſuſdit Theodore Trivulce en ſa reſolution, de n'avoir voulu demander le ſauf-conduit : il hazardoit bien pourtant ce pauvre corps, s'il euſt eſté pris & enlevé de ſes ennemis.

La pompe funebre faite à Meſſire Bertrand du Gueſclin fut bien auſſi belle & honorable ; car eſtant mort devant le Chaſteau de Randan, ceux de dedans s'eſtant rendus, il fut ordonné & adviſé, par ceux de l'armée qui commanderent aprés luy, qu'on porteroit ſur ſon thau, où eſtoit le corps, les clefs, en ſigne d'obedience & d'humilité : beau trait certes. Les uns, comme Monſieur de Saillan, le tiennent en ce Chaſteau ; & moy j'ay veu en un vieux Roman de ſa vie eſcrit en lettes Gottiques, que ce fut devant le Chaſteau de Bernardieres ou de Condac, deux petits Chaſteaux & bicoques en Perigord, qui ne valent pas en parler, qui ſont pres de moy meſme,

où des bonnes gens & les bonnes vieilles femmes de là disent encore : je m'en rapporte à ce qui en est : car c'est le moindre de mes soucis.

Tels convois & telles pompes funebres contentent certaines personnes, soit ou qu'elles leur soient attribuées en leur vivant, ou tendant à la mort, que leurs parens & amis les pensant plus honorer les fassent faire telles : bien contraires à ce grand Saladin Sultan de Babylone, de Damas, & Roy d'Egypte, l'un des grands Capitaines à mon gré qui ait esté en Orient, tant pour ses beaux faits, que pour ses gentilles façons, belles honnestetez & courtoisies, si nous voulons croire Bocace en un des contes qu'il fait de luy, qui est tres-admirable, pour avoir quasi traversé toute la Chrétienté, deguisé en simple marchand, pour venir connoistre les Chrestiens, & sur tout les François, leurs formes & façons de faire, & leur parler. Aprés donc qu'il eut fait & parfait tant de belles choses contr'eux, & fait trembler tout l'Orient devant son nom & ses armes, mourant en la cité d'Ascalon, il ordonna qu'aprés son trespas, sa chemise seroit portée sur une lance, à travers toute la Ville par un sien Escuyer, Heraut, ou Trompette, faisant un tel cry à haute voix.

voix. Le Roy de tout l'Orient, qui l'a tant fait craindre ſous ſoy, eſt mort, & n'emporte de tous ſes biens avec luy que cela. Voila la pompe funebre, dont ſe contenta ce grand Prince. Nos Roys, nos Empereurs, nos grands Princes & Capitaines Chreſtiens ne ſe contentent pas de ſi peu, & font bien : car certes tels honneurs que l'on defere à leurs funerailles, ſont beaux & fort à eſtimer : & je croy que telles magnificences n'offenſent point Dieu, puiſque Meſſieurs les grands Superieurs de l'Egliſe le permettent, voire s'en veulent reſſentir ; comme je l'ay veu en deux de nos Roys : qui ſont certes belles, devotieuſes, contrites, & pitoyables. Les anciens Empereurs Romais ont apporté la plus grande part de ces façons de faire : mais nous en avons converty leur abus en une bonne, pure & ſainte Religion, & pie ceremonie. J'en parle ailleurs

CESAR BORGIA,

dit le Valentin.

POur retourner encore à nos autres grands Capitaines, que je ne veux encore delaiſſer, Machiavel & ſes bons adherans ont fort loüé Ceſar Borgia &

l'ont mis au rang des grands Capitaines comme certes en ſon vivant il l'a fait paroiſtre par aucuns beaux exploits. Voyez en les Hiſtoires Italiennes & autres, & meſmes Guicciardin : & pour ce je ne veux faillir à le colloquer en ce rang, tant parmy les Italiens, que les Eſpagnols. Il fut fils de Roderic Borgia, natif de Valence ; & puis Pape nommé Alexandre VI. Ce Ceſar fut fait Cardinal par le Chapeau de ſon Pere, qu'il eut aprés la creation de ſon Papat. Il le fit partiſan de la France, où il ſe maria avec Mademoiſelle d'Albret, l'une des belles Filles de la Cour, qui y avoit eſté nourrie, comme j'en parle ailleurs en un diſcours de cela. Il eut cent lances des ordonnances du Roy Loüys douzieſme, bien entretenuës. Il eut auſſi la Duché de Valantinois avec groſſe penſion. Il fit en ſon temps du bien & du mal, comme je diray. Son dit pere eut un fils aiſné, qui fut Duc de Gandie ; & Ceſar Borgia fut le ſecond, qui fut fait Cardinal, & eut le chapeau de ſon pere aprés eſtre créé Pape. Mais ſe deſgouſtant de la robbe, & ayant la fantaiſie dreſſée aux hautes entrepriſes & conceptions du monde, il la quitta, & portant envie à ſon dit frere, que le pere eſlevoit de tout ce qu'il pouvoit en l'eſtat temporel, il le fit un nuit

nuit, par de meschans garnemens ses semblables & à ce appostez, tüer & jetter dans le Tybre : dont le Pape en conceut une extreme fascherie, pour tel scandale & miserable tour. Il dissimula pourtant le fait & aida ce Cesar en ce qu'il peut, pour le faire Grand au monde ; dont il commença de plein abord à exterminer en la Romagne, & és terres du patrimoine de Saint Pierre, tous ces petits Seigneurs particuliers & tyrans, qui pilloient & ruinoient tous leurs pauvres peuples & sujets, par une infinité de concussions, rançonnemens, & pilleries de sorte qu'enfin il les mena si bien & beau ; qu'il les reduisit au petit pas. Il reduisit aussi en sujettion la Romagne, Boulogne, Ravenne & Civita Castellana, qu'il fortifia par le moyen de son pere de telle sorte, & la Ville & le Chasteau, que je pense n'avoir veu jamais place de terre ferme plus forte que celle-là. Si bien que les Ferruccis, qui auparavant la tenoient en sujettion, n'oserent onques plus revenir ny lever la teste. Il remit encore plusieurs autres places en l'Estat Ecclesiastique ; & il ne se parla onques plus de ces petits tyranneaux : dont l'Eglise luy en eut cette bonne obligation.

A propos de ces tyranneaux, il faut

que j'en diſe ce mot : & en voulez-vous un plus grand quaſi en ces meſmes temps, que Sigiſmond Malateſta, Seigneur d'Arimini, grand homme de guerre certes, mais tres-mal conditionné ; qui ne ſe contentant de faire mille maux aux hommes, il s'addreſſa à ſes propres femmes. La premiere fut fille du Comte Crimignolla, qui luy apporta un tres-beau & grand mariage, belle Dame & bien honneſte : aprés ſon pere mort il la repudia : mais paſſe celuy-là : car il fit mieux envers elle qu'il ne fit à la ſeconde, qui eſtoit fille de Nicolas d'Eſt Duc de Ferrare, tres-ſage femme, bonne & chaſte ; il la fit mourir de poiſon : la troiſiéme fut fille de Franciſque Sforce Duc de Milan, une tres-belle femme auſſi ; & pour combler la meſure de ſes meſchancetez, il l'eſtrangla de ſes propres mains.

Or ſi la fortune euſt ry autant à ce Valentin ſur la fin, que ſur le commencement, il ne faut pas douter qu'il euſt tout gardé pour luy, & fait fort petite part de tout ſon butin à Monſieur Saint Pierre, tant il étoit ambitieux & avare.

On dit que le Dragon ſe fait & ſe forme d'un gras Serpent, devorable qu'il eſt, en devorant & mangeant pluſieurs autres Serpens & Serpentaux : & pour

ce

ce on donna à ce dit Ceſar pour deviſe un Dragon devorant pluſieurs Serpents, avec ces mots : *Unius compendium, alterius ſtipendium.* Ainſi devint puiſſante & s'accreut jadis Rome par les ruïnes de la Ville d'Albe ; & ainſi ledit Ceſar devint opulent & enrichy des deſpoüilles de ces tyranneux : & on le pouvoit brocarder de meſmes, comme fit le Roy Louys onzieſme une fois l'un de ſes Capitaines, qui en ſes guerres avoit picoré quelques Calices & vieilles Reliques d'Egliſe, d'or & de perles & de pierreries ; dont il fit faire un fort beau & riche collier, qu'il portoit ordinairement au col. Et ainſi qu'il parut un jour devant ſa Majeſté & ſa Cour, il y eut aucuns courtiſans, qui voulurent toucher ledit collier en ſa preſence, le Roy s'eſcria auſſi-toſt, en leur diſant : ha ! n'y touchez pas, ce ſont des Reliques, vous ſeriez excommuniez. De meſmes euſt-on peu dire des deſpoüilles qu'avoit gagnées ledit Ceſar ſur l'Eliſe, qu'il fit paroiſtre en pluſieurs façons, & meſmes en une que je vay dire. Il faut donc ſçavoir, que lors qu'il vint en France pour eſpouſer Mademoiſelle d'Albret, comme j'ay dit, & qu'il fit ſon entrée à la Cour du Roy Louys douzieſme, pour lors eſtant à Chinon (J'en ay trouvé & veu le diſ-

cours dans le treſor de noſtre maiſon, aſſez bien eſcrit & en rime telle quelle pour ce vieux temps, & aſſez groſſiere; & pour ce je ne m'en ſuis icy voulu ayder : car elle pourroit importuner le lecteur, mais je l'ay miſe en proſe du plus clair & net langage, où il eſt dit) qu'il entra ainſi le Mercredy dix-huitiéme jour de Decembre, mil quatre cens quatre-vingts dix-huit. Premierement marchoient devant luy Monſieur le Cardinal de Roüan, Monſieur de Raveſtain Monſieur le Seneſchal de Thoulouze, Monſieur de Clermont, accompagnez de pluſieurs Seigneurs & Gentils-hommes de la Cour, juſques au bout du pont, pour luy faire compagnie à ſon entrée; devant luy il y avoit vingt-quatre mulets fort beaux, chargez de bahus, coffres & bouges (ainſi porte l'original) couverts de couvertures, avec les eſcuſſons & armes dudit Duc; aprés encore venoient vingt-quatre autres mulets avec des couvertures de rouge & jaune mi-parties, car ils portoient la livrée du Roi, qui eſtoit jaune & rouge : comme j'ay veu la Reine Marguerite d'aujourd'huy, ſa petite fille, les porter long-temps par ſes Pages & Laquais. Puis aprés ſuivoient douze mulets avec les couvertures jaunes du ſatin, barrées tout à travers.

1498

Puis

Puis venoient dix mulets ayant couvertes de drap d'or, dont l'une barre estoit de drap d'or frisé, & l'autre ras : qui font en tout soixante & dix par conte. Quand tous les mulets furent entrez dans la Ville, ils monterent tous au Chasteau. Et aprés vinrent seize beaux grands courſiers, lesquels on tenoit en main, couverts de drap d'or rouge & jaune, ayant leurs brides à la genette & à la couſtume de Pays, comme dit l'original. Item aprés cela venoient dix-huit l'ages, chacun ſur un beau courſier : dont les seize estoient vestus de velours cramoisy, & les deux autres de drap d'or frisé. Penſez que c'estoient, disoit le monde ; ſes deux mignons, pour estre ainſi plus braves que les autres. De plus, par ſix Laquais estoient menez, comme de ce temps l'on en uſoit fort, ſix belles mules, richement enharnachées de ſelles, brides & harnois, tout complets de velours cramoisy, & les Laquais vestus de meſmes. En aprés venoient deux mulets portant coffres, & tous couverts de drap dor. Penſez, disoit le monde, que ces deux-là portoient quelque choſe de plus exquis que les autres, ou de ſes belles & riches pierreries pour ſa Maiſtreſſe & pour d'autres, ou quelques bulles & belles indulgences de Rome, ou quel-

ques bulles & belles indulgences de Rome, ou quelques saintes Reliques, disoit ainsi le monde. Puis aprés venoient trente Gentils-hommes, vestus de drap d'or & de drap d'argent. C'estoit une trop petite trouppe, disoit la Cour, veu le grand attirail precedent : il en falloit pour le moins cent ou six vingts, les uns vestus à la mode de France & les autres à celle d'Espagne.

Item il y avoit trois Menestriers, c'est à sçavoir deux Tambours & un Rebec, dont l'on usoit fort en ce temps-là, comme aujourd'huy font les grands Seigneurs d'Allemagne, & les Generaux d'armées, qui usent de leurs tymbales quand ils marchent, que l'on appelle Heerpauque en Allemand : ainsi que fit le Baron d'Ome par grande ostentation. Mais ce brave & grand Monsieur de Guise les luy cassa, & en fit taire le son à sa grande honte. J'ay veu aussi ce grand Roy de Navarre, Antoine Pere de nostre Roy, en user de mesmes à l'imitation d'Allemagne, lors qu'il fut Lieutenant General du Roy Charles neuviesme, quand il marchoit ; ce qu'il faisoit beau voir à la guerre, sonnant tousjours devant luy ; & cela nous donnoit beaucoup le plaisir en chemin, qui nous soulageoit d'autant. On disoit que le Duc

de

de Saxe luy en avoit fait preſent. Et pour retourner encore à la muſique dudit Ceſar Borgia, ces deux tabourineurs de cy-deſſus eſtoient veſtus de drap d'or, ainſi qu'eſtoit la couſtume de leur pays, dit le texte de l'original, & leurs rebecs accouſtrez de fil d'or: & auſſi les inſtrumens eſtoient d'argent avec de groſſes chaines d'or; & alloient leſdits Meneſtriers entre leſdits Gentils-hommes & le Duc de Valentinois, ſonnant touſjours. Item quatre Trompettes & Clairons d'argent richement habillez, ſonnant touſjours de leurs inſtruments. Il y avoit auſſi vingt-quatre Laquais, tous veſtus de velours cramoiſi my party de ſoye jaune; & eſtoient tuos autour dudit Duc: auprés duquel eſtoit Monſieur le Cardinal de Rouan, qui l'entretenoit.

Quant audit Duc, il eſtoit monté ſur un gros & grand courſier, harnaché fort richement, avec une robbe de ſatin rouge & de drap d'or my-party (je ne puis pas bien comprendre quant à moy cette eſtoffe) & brodée de force riches pierreries & groſſes perles. A ſon bonnet eſtoient doubles rangs de cinq ou ſix rubis, gros comme une groſſe feve, qui montroient une grande lueur. Sur le rebras de ſa barette, y avoit auſſi grande quantité de pierreries, juſques à ſes bottes,

tes, qui estoient toutes lardées de cordons d'or, & bordées de perles.

Et un collier pour en dire le cas,
Qui valoit bien trente mille ducats.

Ainsi dit la rime dudit écrit.

Le chaval qu'il montoit estoit tout chargé de feuilles d'or, & couvert de bonne orfevrerie, avec force perles & pierreries. Outre cela il avoit une belle pétite mule pour se pourmener par la ville, qui avoit tout son harnois, comme la selle, la bride, & le poitrail, tout couvert de roses de fin or espais d'un doigt. Et pour faire la queuë de tout, il y avoit encore vingt-quatre mulets, avec des couvertes rouges, ayant les armoiries dudit Seigneur; avec aussi force cariage de chariots, qui portoient force autres besoignes, comme des lits de campagne, de la vaisselle, & autres choses.

Ainsi entra pour avoir grand renom,
Ledit Seigneur au Chasteau de Chinon.

Ce dit la rime.

Voylà l'equipage du galant, dont je n'ay rien changé du sens de l'original. Lē Roy estant aux fenestres le vit arriver, dont il ne faut pas douter qu'il ne s'en mocquast, & luy & ses courtisans, & qu'ils ne dissent que c'étoit trop pour un petit Duc de Valentinois.

Je

Je croy que le Roy Louys XI. en euſt bien dit ſon mot, & l'euſt bien brocardé avec ſa robbe de bure, & ſon chappeau de laine velu, & avec ſon image de plomb de noſtre Dame qui y eſtoit attachée: & ſur cette vanité de parade je m'en vay faire une petite digreſſion, dont il me ſouvient.

Noſtre dernier Roy Henry III. faiſant un jour la diete à S. Germain en Laye, où il s'eſtoit retiré à part hors de ſa Cour, qu'il avoit laiſſée à Paris avec la Reyne ſa Mere, & moy y eſtant un jour pour luy demander un petit don, duquel on m'avoit donné advertiſſement, il me fit cet honneur, de me laiſſer entrer en ſa chambre à ſon diſner, & l'huiſſier luy en ayant demandé congé, ainſi qu'il le permettoit à pluſieurs, & non à tous, je le vis dîner; où eſtoit Monſieur d'Arques, ne faiſant qu'entrer en faveur, depuis appellé Monſieur de Joyeuſe: durant ſon diſner il ſe mit à parler de la grande deſpenſe, que faiſoient les Gentils-hommes de ſon Royaume, & principalement ceux de ſa Cour: que bien qu'il fiſt de grands dons à ſa Nobleſſe, & non pas encore tant qu'il voudroit, que pourtant il ne falloit pas qu'elle en abuſaſt, & qu'elle miſt tant en depenſes ſi ſuperfluës & exceſſives qu'elle faiſoit,

tant

train estoit trop grand, & qu'il le vouloit retrancher. Bref, le Roy en fit un ample discours, addressant tousjours sa parole à Monsieur d'Arques, d'une si belle façon & grace (car il l'avoit tres-bonne, avec l'eloquence qui lui estoit fort familiere) qu'un chacun des assistans admira & loüa fort cette remonstrance; qui estoit fondée sur la verité & sur de bonnes raisons, non pas sans que ledit Sieur d'Arques en rougist, & n'en fust un peu estonné. Aucuns disoient, qui eust jamais creu que ce grand Roy, remply de toute grandeur, liberalité & magnificence, se fust mis ainsi sur l'œconomie, ou sur le reglement & la parcimonie. Ah! que cela ne dura gueres: il est trop genereux, liberal & magnifique. Comme de vray, il ne pût commencer en luy pour donner exemple aux autres, ny regler Monsieur d'Arques, ny ses autres favoris: car il les remplit de si grands dons & bienfaits, qu'un seul d'eux avoit & menoit plus grand train, que ne firent jamais les Roys François, Henry, & autres enfans de France. Si ce grand Roi eût fait ce reglement, il eust fait beaucoup pour luy & pour sa Noblesse. Car quelle raison, que tant de Seigneurs, & petits & grands, veulent imiter les Princes du temps passé; voire

voire les ſurpaſſer : nous en voyons à la Cour par milliers. Je me ſouviens, moy eſtant petit garçon, nourry en la Cour de cette grande Reine de Navarre, Marguerite (ſous ma grand'Mere, ſa Dame d'honneur & Seneſchalle de Poictou) ne luy avoir jamais veu que 3. mulets de coffre, & 6. de ſes deux littieres, la premere & la ſeconde : bien avoit-elle 3. ou 4 chariots pour ſes filles, Aujourd'huy on ne ſe contente pas de ſi peu, ny hommes, ny femmes. Mais c'eſt le moindre de mes ſoucis : bien qu'on me pourroit objecter, d'avoir fait cette digreſſion. Je ne l'ay faite que pour autant deprimer la vaine gloire & la bombance ſotte de ce Duc de Valentinois : auquel pour retourner, je veux conter ſa fin.

Aprés qu'il en eut bien fait des ſiennes, & uſé de ſes tours inconſtans & peu aſſeurez de ſa foy, il ſe fit hair à noſtre Roy, qui eſtoit ſon principal appuy : & puis au Pape Jule : & ne ſçachant où ſe recourre, il envoya au grand Capitaine Conſalve, pour luy demander un paſſeport & ſauf-conduit, pour l'aller trouver en ſeureté à Naples, & pour conferer avec luy de beaucoup de belles choſes. L'autre le luy envoia fort librement bon & ample, où eſtant, & luy propoſant de grands deſſeins pour s'emparer de toute

toute la Toſcane ; un jour luy ayant donné le bon ſoir en ſa chambre pour ſe retirer en la ſienne, & ledit Conſalve l'ayant embraſſé de bon cœur par un beau ſemblant, auſſi-toſt en ſortant de la chambre il fut conſtitué & retenu priſonnier dans le Chaſteau, & Conſalve envoya à l'heure meſme en ſon logis oſter & prendre le ſauf-conduit, qu'il luy avoit donné auparavant (il n'eſtoit point beſoin de faire cette ceremonie) & pour excuſe ledit Conſalve dit, que le Roy Ferdinand ſon Maiſtre luy avoit mandé & commandé de le tenir priſonnier ; & que ſon commandement pouvoit plus que ſon ſauf-conduit : parce que la ſeureté, qui ſe bailloit de l'authorité du ſerviteur, ne valoit rien, ſi la volonté du Maiſtre ne la ratifioit. Meſmes il luy reprocha, que ne ſe contentant pas de ſes meſchancetez paſſées, il alloit allumer (ſelon les deſſeins qu'il avoit entendus de luy) un feu, qui alloit embraſer & ruïner toute l'Italie. Quelle conſcience de ce grand Capitaine Conſalve, & ſur quoy fondée, Car s'il l'euſt peu ſurprendre autrement pour luy & pour ſon Maiſtre, il l'euſt fait ſans doute, & ſans aucun ſcrupule.

En ces ſauf-conduits pluſieurs y doivent bien regarder, comme ils ſe donnent & reçoivent. J'en fais un diſcours ſur

ſur ce ſujet, en celuy de Monſieur de Nemours Jacques de Savoye. Enfin il n'y a que de les avoir des Roys, Superieurs & grands Souverains : car ils ſont ſujets à revoquer ceux que leurs Serviteurs donnent : & ſe doivent regler à un trait que fit le Duc Sforce, le dernier Duc de Milan ; lequel banni de ſon Eſtat, & refugié à Venize, obtint par le moyen du Pape, des Venitiens & d'autres de ſes Amis ; un ſauf-conduit de l'Empereur, pour le venir trouver à Boulogne à ſon couronnement, ſans ſe fier à aucun, que luy euſt peu donner Antoine de Leve, pour lors Gouverneur de l'Eſtat, ou autre de ſes Capitaines : & ainſi qu'il fit la reverence à ſa Majeſté, il dit, voila mon ſauf-conduit, qu'il vous a pleu me donner pour venir à vous, & me jetter à vos pieds ; pour vous rendre conte de mon ignorance, lors que je vous le demanday : ce n'eſt point pour aucune meſfiance que j'euſſe de vous, & de voſtre genereuſe bonté, vertu, & miſericorde : mais je me defiois de vos Capitaines & Generaux, qui m'ont fait tant de tort, & m'en euſſent fait de meſmes, m'eſtant mis en chemin ſans voſtre ſeureté, bien qu'ils me vouloient donner la leur ; mais j'ay eu plus de fiance en la voſtre : à cette heure que je ſuis auprés de voſtre imperia-

periale perſonné & ſacrée Majeſté, je ne crains rien, & n'ai plus beſoin de ſauf-conduit; & pour ce je vous le rends, me tenant en toute franchiſe, puiſque je ſuis auprés de vous. L'Empereur trouva ce trait fort beau, & l'en ayma davantage, & luy remit ſa Duché, qu'il ne garda gueres: car il mourut toſt aprés, comme j'ay dit ailleurs: & il fit encore plus, il luy donna une tres-belle & honneſte femme, Chriſtine de Dannemarc, l'une des belles & honneſtes Dames du monde: dont je parle ailleurs. Voilà comme le ſauf-conduit de l'Empereur ſervit bien à ce Duc, & celuy de Conſalve mal au Duc de Valentinois. Pourtant il n'eſt que de bien tenir ſa foy, en quelque façon que ce ſoit pour regner: mais pour oſter la vie à un pauvre Diable, desja abbattu de la fortune, ou luy faire eſpouſer une priſon perpetuelle, comme vouloit faire le Roy d'Arragon. Par ainſi Conſalve fit mal, & il y alla de ſa reputation: car l'honneur d'un grand Capitaine, voire de tout autre, eſt un grand cas; & là où il marche, il faut fermer les veux à tout, ſi ce n'eſt qu'on veuille s'armer du dire, que c'eſt la raiſon, par la volonté meſme de Dieu, qu'à celuy qui rompt ſa foy, on la luy peut rompre ſans reproche. Ainſi que ce Valentin.

lentin fut fort touché de ce vice en ſon temps en pluſieurs endroits, deſquels ſans en alleguer beaucoup, je ne diray que celuy, qu'il fit au petit Roy Charles huitieſme, en allant à Naples, luy ayant jure & donnée ſa foy ſi inviolable, avec celle de ſon Pere le Pape Alexandre, il la luy rompit & la quitta tout à plat. Encore un autre plus grand & plus enorme fit-il, c'eſt qu'ayant aſſiegé Aſtor, Seigneur de Faenza, dans cette ſienne ville, & l'ayant priſe par compoſition, la vie & bagues ſauves de luy & des ſiens, ſous ombre d'un bon traittement pour quelques jours; & aprés en avoir abuſé & l'avoir vilainement gaſté, comme eſtant d'une extreme beauté & encore jeune garçon, il le fit ſecrettement mourir, & pluſieurs autres des ſiens. Quelle vilenie! Ainſi Bajazet ayant pris Conſtantinople, aprés avoir abuſé & violé l'Imperatrice, & ſes filles, & les ayant proſtituées à d'autres, il les fit puis aprés auſſi mourir meſchamment.

Voila comme il en prit à la fin à ce Valentin; lequel ayant tant de fois rompu ſa foy, & aux uns & aux autres, Dieu voulut qu'on luy en fiſt de mémes: & je croy que ſa vie euſt couru fortune, ce me dit une fois un vieux bon homme, maiſtre de la poſte de Medina del Campo, lequel me mon-

monſtrant la Roque, où avoit eſté empriſonné ledit Valentin, & ſerré fort eſtroittement, il me dit : *Senñor, por aquiſe ſalvò Ceſar Borgia por gran Milagro.* Comme de vray, ce fut un grand miracle : car s'eſtant ſubtilement devalé par une corde de ce grand precipice, il s'en fuit au Royaume de Navarre, vers le Roy Jean ſon beau-frere : & ce fut un grand cas auſſi, de s'eſtre ainſi ſauvé par le beau milieu de toute la Caſtille. Toutefois le Maiſtre de Poſte me dit auſſi, que quelque ſien eſprit familier y avoit operé, & y avoit aidé, comme on tenoit pour ors en Caſtille qu'il en avoit un.

Eſtant donc en Navarre comme deſeſperé, le Roy Louys douziéme ne le voulant plus recevoir, pour ne deſplaire au Roy d'Arragon, & parce qu'il eſtoit mal-content de luy, il ſe mit à faire la guerre contre l'Eſpagnol au camp de Viane, place du duſdit Royaume, où il fut tüé d'une zagaye, par les ennemis ſortant d'une embuſcade, non ſans avoir bravement & vaillamment combattu. En quoy furent trompez pluſieurs François, Italiens, & Eſpagnols, de ce qu'il avoit fait une ſi belle & honorable fin, là où l'on penſoit qu'il en deuſt un jour prendre une miſerable & honteuſe par l'eſpée de juſtice, pour expier les grands

maux

maux & les cruautez qu'il avoit faites en ſa vie. Il eſt à preſumer que Dieu eut miſericorde de luy, par quelque repentance qu'il en fit: ainſi ſa bonté toute divine s'eſtend auſſi bien ſur les mauvais que ſur les bons, ſelon qu'ils la reclament, & font repentance.

Or pour finir ces derniers propos contre ces violateurs de foy, je m'en vay rapporter une action admirable du Pape Sixte, le plus redouté Pape pour la Juſtice en tout l'Italie; duquel & de ſa ſœur ayant eſté fait un Paſquin, ſur ce que ledit Paſquin veſtu d'une chemiſe fort ſale ſe plaignoit qu'elle n'étoit point blanche, & que ſa lavandiere l'avoit quitté pour ſe faire Ducheſſe. Il diſoit cela, parce qu'il n'y avoit pas long-temps que la ſœur du Pape avoit eſté lavandiere, comme de vray il avoit raiſon de l'annoblir. Le Pape en fut ſi en colere, qu'il fit faire un ban, que quiconque ſçauroit l'autheur de ce Paſquin, ou l'auroit fait luy-meſme, en le luy revelant, qu'il luy donneroit la vie ſauve, & dix mille eſcus. l'Autheur fut ſi impudent & ſi deſireux du gain, que luy-même ſe vint accuſer à ſa Sainteté, & luy alla dire franchement qu'il l'avoit fait, & demander ſon ſalaire promis par le ban. Le Pape le regardant luy dit, c'eſt la raiſon, ce que

je

je t'ay promis je te le tiendray ; & pour ma vie je ne voudrois pas te fauſſer ma foy ; parquoy je te donne la vie, & viſte qu'on luy donne dix mille eſcus : mais auſſi ce que je ne t'ay pas promis, je te le tiendray ; qui eſt qu'on te couppe le poing & la main, qui a ſi mal eſcrit, afin qu'il te reſſouvienne de n'eſcrire jamais plus de paroles ſi ſcandaleuſes & touchant de ſi pres. Pluſieurs grands Perſonnages n'euſſent pas ſi eſtroittement, en un tel fait ſi ſcandaleux & injurieux gardé leur parole : & pour ce il faut loüer ce grand Pape, montrant en cela qu'il importe beaucoup ſouvent à garder & rompre ſa foy, & qu'il y va de la conſcience, & de la grande conſequence de l'honneur, d'aller à l'encontre : ainſi que j'en fay un diſcours ailleurs, aſſez beau & remply de beaux & bons exemples de nos temps.

JEAN JACQUES TRIVULCE.

LE Seigneur Jean Jacques Trivulce fut un grand Capitaine Italien, toutesfois tres-bon François, & qui fit de tres-grandes montres d'armes pour le ſervice de la France, mais pourtant mal reconnu du Roy François premier ; qui ayant

aïant conceu quelque leger ſoupçon contre luy, par la ſuſcitation de Monſieur de Lautrec, qui luy porta de l'envie & le desfavoriſa fort de ſes bonnes graces: de telle façon que ledit Roy eſtant un jour à Chartres, & par un matin retournant de la Meſſe, s'eſtant fait porter ledit Jean Jacques dans une chaize (par ce qu'il eſtoit fort boiteux, goutteux, & âgé de quatre vingts ans, comme auſſi fort caſſé des grandes courvées de guerre, qu'il avoit faites & ſouffertes en ſa vie) ainſi que le Roy vint à paſſer ſans faire ſemblant de l'avoir veu, ledit Jean Jacques s'eſcriant, luy dit: Sire, ah Sire, au moins un mot d'audience! le Roy tournant la teſte de l'autre coſté, ne le voulut oüir. Dont ce bon homme conceut un ſi grand depit, que de là il s'alla jetter dans le lit, & n'en releva jamais, juſques à ce qu'il fut mort. Et comme durant ſa maladie on en dit la cauſe au Roy, touché en ſa conſcience, il l'envoya viſiter: mais pour toute reſponſe il dit: Helas! il n'eſt plus temps: le deſdain duquel il a uſé envers moy, & mon depit, ont desja fait leur operation en moy: je ſuis mort. Le Roy en fut puis aprés fort marry, & s'excuſa fort de ne l'avoir bien reconnu en ſes ſervices notables, qu'il avoit faits aux Roys Char-

Charles huit, Louys douze, & à luy meſme. Monſieur de Lautrec fut cauſe de ſa desfaveur, comme j'ay dit, par le moyen de Madame de Chaſteau-briand, ſa ſœur, que le Roy aimoit. Auſſi quelque temps aprés, Dieu permit qu'il euſt ſa venuë aprés qu'il eut perdu l'Eſtat de Milan: & tout ainſi que le Roy ne fit cas dudit Jean Jacques, & le deſdaigna tant, de ne vouloir parler à luy; de mêmes le Roy en uſa envers Monſieur de Lautrec: car voulant faire ſes excuſes de la perte de Milan, ſa Majeſté ne le voulut voir ny oüir, que par ſeconde perſonne au commencement, & puis aprés il parla à luy tellement quellement. Ainſi ces deux perſonnes furent traitées de meſme façon, ſelon la volonté de Dieu: mais à l'un le dépit luy tranſperça le cœur, dont il mourut; & l'autre traiſna quelque temps apres, non ſans en porter longuement le dépit & le deſdain en l'ame: car ces deux ſujets ſont deux maux certes incurables à un homme genereux.

Ce brave Capitaine donc, le Seigneur Jacques, mourut ainſi: & on dit de luy, que, lors qu'il voulut mourir, il avoit ouy dire à quelques Philoſophes, que les Diables haiſſoient fort les eſpées, & en avoient grande frayeur, & s'en-

fuioient quand ils les voyoient blanches en l'air & flamboyer, Tel fut l'advis de la Sibille, quand elle mena Eneas aux enfers, & qu'elle le vit à l'entrée de la porte avoir peur de Meſſieurs les Diables. Non, non, dit-elle, n'ayez point de peur, tire ſeulement ton eſpée, *vaginaque eripe ferrum.* Auſſi ledit Seigneur Jean Jacques; fondé ſur telle opinion, lors qu'il voulut mourir il ſe fit mettre ſon eſpée ſur le lit touté nue auprés de luy, & tant qu'il peut il la tint au lieu de la croix, laquelle luy ſervoit d'autant; & auſſi afin que cependant qu'elle renvoyeroit les Diables, luy voyant ainſi en la main; & ayant peur ils ne s'approchaſſent de luy pour luy anlever & emporter ſon ame avec eux, & par ainſi que ne s'oſant approcher de luy, elle euſt loiſir de s'eſchapper & paſſer la porte de derriere, & s'en voler viſte en Paradis. L'invention & la ruſe n'en euſt pas eſté mauvaiſe, s'il euſt peu tromper de cette façon ces Meſſieurs les Diables, qui ſe meſlent de tromper les pauvres humains. Voyla donc ce grand Capitaine mort, ayant ordonné que ſon corps fuſt porté à enſevelir à Milan : ce qui fut fait; & fort henorablement ſur ſa ſepulture fut mis : *Hic quieſcit qui nunquam quievit.* Icy repoſe celuy qui ne repoſa

posa jamais. Monsieur de Montluc, aprés sa mort & sur son exemple, a pris cette devise, ainsi qu'on la voit dans son Livre.

L'Occasion principale, qui esmeut le Roy à disgracier ledit Jean Jacques, fut qu'il s'estoit fait recevoir Bourgeois des Cantons des Suisses. Que pouvoit-il moins faire, qu'ayant perdu la bonne grace & l'appuy de la France; il falloit qu'il en cherchast ailleurs. Mais le Roy le connoissant homme prompt, remuant, & de peu de repos, il craignoit qu'il ne fist quelque mauvais remuëment, avec ses gens prompts & legers de ce temps-là contre luy & sa Duché de Milan; voire au cœur de la France, s'il se doutoit de cela, il avoit occasion de se defier de luy.

Le Roy Louys douziesme n'en eut pas telle defiance, quand il luy donna le Gouvernement absolu de sadite Duche. Et quand on luy remonstra qu'il faisoit une faute, de donner une telle charge à un homme estranger, & qui estoit de la Patrie mesme, sur une nouvelle conqueste; il respondit qu'il se sentoit si asseuré de sa fidelité & preud'hommie, qu'il avoit desja si bien manifestée au Roy Charles huitiesme, qu'il croyoit fort bien qu'il ne luy feroit pas de faux

bonds: & quand bien il l'entrepren droit, il se tenoit assez courageux & puissant pour luy rompre la teste, & au Duc de Milan, s'il se conferoit avec luy. Davantage le naturel de ce Roy estoi fort enclin à l'aimer, & il avoit grand credit auprés de sa Majesté, jusques-là que le Roy le fit son Compere, aiant tenu sur les fonts sa seconde fille, Madame Renée de France, depuis Ducheſſe de Ferrare; ce qui luy fut un tel honneur qu'un des plus grands Princes de la Chrétienté s'en fust fort contenté & fort glorifié. Voilà enfin ce grand Capitaine, aprés plusieurs beaux exploits, faits de sa main & de sa cervelle mort en l'âge de quatre vingts ans.

THEODORE TRIVULCE.

IL eut un Cousin qui fut Theodore Trivulce, Marquis de Pisegueton, General du Roy d'Espagne premierement, puis des Venitiens, & en aprés du Roy François premier; qui pour ses valeurs & merites commanda pour le Roy en Italie, & fit si bien que le Roi le fit Chevalier de son Ordre, & puis Mareschal de France, en aprés Gouverneur de Lion, comme l'avoit esté aussi auparavant Jean Jac-

Jacques: & tous deux ſe comporterent ſi bien en cette derniere adminiſtration de Ville, que le peuple en demeura fort content. Ce Theodore mourut le meſme jour de ſa nativité, âgé de ſoixante & quinze ans. Le Roy luy fit de grands biens, & à ſon Frere le Cardinal Trivulce, lequel il fit auſſi Eveſque de Perigueux.

LE PRINCE DE MELFE.

MOnſieur le Prince de Melfe a eſté certes un bon & ſage Capitaine, bien renommé parmy les ſiens & les nôtres. Il fut de cette grande Maiſon de Carraciolle, faite par la Reyne Jeanne, ſeconde de Naples, qui advança le Seigneur Carraciolle, dont eſt ſorty le ſuſdit Prince. Elle le fit ſon grand Seneſchal, & l'aima par deſſus tous ſes favoris. J'en parle en la vie de ladite Jeanne, ſelon l'Hiſtoire de Naples: & puis elle le défit, ſans que j'en parle plus.

Pour venir donc à noſtre Prince Carraciolle, Monſieur de Lautrec, en ſon voyage de Naples, envoya Dom Pedro de Navarre aſſieger ſa place de Melfe, comme j'ay dit cy-devant, où eſtoit ledit Prince enfermé, pour s'aſſeurer mieux avec ſa femme & ſes enfans. Il y

ſouſtint le ſiege ſi vaillamment, & les aſſauts qu'on luy donna, qu'enfin il y fut pris au dernier aſſaut. On dit & il ſe lit que cette priſe cauſa bien la mort à cinq mille perſonnes.

Les autres places à cet exemple craignant pareil carnage ſe rendirent toutes, fors que Naples, Gayette, & Manfredonia, & quelques autres petites places de la mer, fort eſloignées du camp.

Ce Prince pris, ſes biens & moyens pris, pillez & ſaccagez comme ſa place il eut recours à l'Empereur pour payer ſa rançon, qui la refuſa, & luy en fit de meſmes que ſon ayeul fit à Dom pedro de Navarre. Que pouvoit donc moins faire ce brave Prince, aprés avoir ſi bien fait, combattu, battaillé & eſté mal reconnu, que d'avoir recours au Roy ſon ennemy, & ſe reconcilier avec luy; lequel le receut tres-humainement, le remit en ſa grace, luy donna ſa rançon, luy fit des biens tant à luy qu'à ſes enfans, en biens d'Egliſe & autres, & ſe ſervit de luy; qui de ſon coſté point ingrat le ſervit auſſi tres-bien aux guerres de France, & meſmes en la Duché de Luxembourg, & en la ville d'Arles, qu'il tint à la barbe de l'Empereur, au voyage de Provence, & luy fit recevoir la honte entiere, pour avoir entrepris ce voyage,

par

par l'advis & mocquerie qu'il donna à Antoine de Leve, qu'il ſe donnaſt bien garde de s'amuſer au Piedmont, & d'attaquer Thurin, comme c'eſtoit ſon deſſein; ains qu'il tiraſt droit en France, & ſe ruaſt ſur la Province; que jamais il n'avoit fait ſi beau & ſi bon, & luy alleguant des raiſons ſi belles & peremptoires, que ledit Antoine y prenant gouſt, penſant qu'il en parlaſt à bon eſcient, pour faire ſon accord avec l'Empereur: par ce moyen il le creut, & y fut ſi bien trompé & mocqué, qu'il en mourut de depit, voyant que ſes affaires alloient tout à rebours à Aix, & qu'il n'avoit peu atteindre ſaint Denis en France, où il avoit propoſé d'eſtre enterré; mais ce fut en celuy de Milan. J'en parle ailleurs.

Certes ce Prince fit là deux bons ſervices au Roy, celuy-là & la garde d'Arles; où il eut bien de l'affaire pourtant par le dedans, à cauſe de la ſedition des ſoldats, qui s'y eſmeut: où il monſtra bien qu'il eſtoit un tres-ſage & politique Capitaine. Voyez-en nos Hiſtoires. Depuis il ſervit bien en pluſieurs endroits de la France, & ſur tout en la Duché de Luxembourg, comme j'ay dit. Enfin pour ſes merites le Roy le fit Mareſchal de France, Capitaine de cent hommes

d'armes, Chevalier de ſon Ordre, & ſon Lieutenant General en Piedmont : où il trouva certes bien de la beſogne taillée parmy les bandes des gens de pied, qu'il trouva fort dereglées ; ſi bien qu'elles reſſembloient mieux des bandes de brigands que de ſoldats, encore que ce grand Monſieur de Langeay y euſt paſſé, & mis quelque regle & police ; mais ils avoient diſcontinué un peu de temps. Il y mit donc ſi bon ordre, & une diſcipline ſi rigoureuſe, que puis-aprés la milice de par de-là, ſembloit mieux une eſcole bien reformée de ſages Eſcoliers, que de ſoldats. Ce que ſceut tres-bien faire apres luy Monſieur le Mareſchal de Briſſac, comme j'en parle ailleurs. Si bien que j'ay ouy dire d'une punition d'un ſoldat, qui avoit pris une poulle à un vivandier, laquelle on luy fit manger toute roſtie avec la plume. Je ne ſçay s'il eſt vray, mais cela eſtoit impoſſible. Et un autre ſoldat, de qui un barbet avoit pris une poulle en cheminant, euſt eſté paſſé par les piques, ſans qu'il prouva que ſon goujat, qui le menoit, l'avoit laiſſé eſchapper. Ainſi le brave Capitaine Maiſieres, dont je parle ailleurs, qui fut defait en la cenjuration d'Amboiſe, ayant rencontré une trouppe d'Oiſons, en ſe joüant & riant, il leur demanda, s'ils

s'ils ne vouloient point venir ſoupper avec luy ? Il luy ſembla (ou il le fit accroire) qu'ils luy avoient reſpondu en leur jargon & en piolant, oüy, oüy, oüy : comme de vray à les oüir pioler, on diroit qu'ils diſent oüy : il en prit deux, & les mena ſoupper avec luy. Il fut pris & mené dans le Chaſteau de Thurin, & y demeura quinze jours priſonnier. Et il y euſt demeuré plus long-temps, ſans qu'on trouva le trait plaiſant & de riſée ; & auſſi dautant qu'il avoit l'humeur fort bizarre ; tres-brave ſoldat pourtant. De meſmes un Caporal n'ayant pas poſé ſes ſentinelles comme il devoit : & l'on penſoit qu'il allegua ſes raiſons bonnes, meilleurs poſſible que ſon Capitaine ne pouvoit produire ; il fut arquebuſé eſtant armé de toutes ſes armes. Encore cettuy-là paſſe : car il ne faut jamais aller contre le commandement de ſon Capitaine, ny entreprndre ſur luy, encore qu'on faſſe mieux que luy. Je conterois pluſieurs autres rigueurs & punitions, faites en Piedmont ſous ce Prince & ſous Monſieur de Briſſac, qui vint aprés : mais je n'aurois de long-temps fait : toutesfois j'en dis d'autres ailleurs.

Or avant que ledit Monſieur le Prince allaſt en Piedmont, le Roy l'envoya en

Guyenne, & ſur tout à Perigueux, ſur la revolte de la Gabelle; où ils avoient bleſſé à mort le Commiſſaire du Roy; qui y eſtoit eſtably pour cela, nommé Brandon. Le Roy luy donna pour Commiſſaire & adjoint le Preſident Cotel, tres-habile Auvergnac & grand Senateur, qui ne crioit que ſang & corde; là où Monſieur le Prince parloit de clemence & miſericorde. Voilà que c'eſt d'une ame genereuſe. Luy qui eſtoit eſtranger & point François; aimoit la vie du François; & l'autre Auvergnac & François, aimoit la mort de ſon ſemblable François. Enfin la douceur de l'un emporta la rigueur de l'autre: & ce bon Prince s'y comporta ſi ſagement, qu'il y eut peu de ſang repandu, encore qu'il y euſt ſi grande quantité de priſonniers, que les priſons de Perigeux n'y pouvant ſuffire à les tenir enfermez, il en falluſt envoyer plus d'une centaine en la groſſe tour de Bourdeille; mon Pere avant eſté commandé par le Roy, d'aſſiſter & d'accompagner là mondit Sieur le Prince. Dont pour obeïr au Roy, parce que c'étoit un Roy à qui il ne falloit pas contredire, il y alla, & auſſi dautant que le Roy l'aimoit: & il diſoit que quand l'Empereur ſceut la mort de Monſieur de Bourbon, il ne le regretta gue-

gueres, & dit que c'étoit une belle dépeche pour luy: car s'il fuſt échappé victorieux de Rome, il ſe fuſt rendu ſi glorieux & ſi grand, qu'il luy euſt donné bien de l'affaire à le contenter; ou que de lui mêmes, ayant les cartes en main, il ſe fuſt contenté ſur les terres & les biens du dit Empereur: il n'en faut pas douter.

Or pour retourner encore à Monſieur le Prince de Melfe, il eut tres-juſte occaſion de ſe contenter fort du Roy: car outre les biens qu'il luy fit, il le careſſoit, luy portoit de l'honneur, & luy faiſoit tres-bonne chere; ce que demande fort un pauvre étranger: & ſur tout de n'étre point dédaigné, mocqué & baffoüé. Car ce ſeroit pour le deſeſperer du tout; voire pour faire un coup de ſa main.

Cette grande Reyne Navarre, Marguerite, l'honoroit fort; & le plus ſouvent elle commandoit à ſa Dame d'honneur, qui eſtoit Madame la Seneſchalle de Poictou, de la maiſon de Lude, ma grand' Mere de le mener diſner ou ſoupper avec elle, en ſa ſeconde table, ainſi que c'eſt la couſtume & la grandeur de la Dame d'honneur, de manger tousjours à une autre table, dans la meſme ſale ou ſalette de la Reine ſa Maiſtreſſe, quand elle mange: & le plus ſouvent ſadite Majeſté envoyoit toûjours quelque cho-

ſe de bon de ſon plat à mon dit Seigneur le Prince, pour en manger & taſter pour l'amour d'elle. Dequoy le dit Prince ſe reſſentoit tres-honoré & favoriſé. Car, diſoit-elle, ces pauvres Princes & Seigneurs eſtrangers, qui ont quitté tout pour le ſervice du Roy mon frere, ils n'ont pas leur ordinaire ny leur train de Cour, & leurs commoditez comme ceux de la Patrie: il les faut gratifier de tout ce qu'on peut, bien que la table du grand Maiſtre ne leur faut point. Mais encore cette gracieuſeté que je leur fais, leur touche plus au cœur. Et ſouvent elle luy envoyoit dire quelques honneſtes paroles de ſa table à l'autre; & quelques demandes & advis: à quoy ce bon Prince répondoit fort pertinemment, au grand contentement de la Reine. Le Roy François en aimoit fort la Reyne ſa Sœur, qui par de pareilles faveurs avoit accoûtumé de luy gagner & entretenir ſes bons ſerviteurs. Du depuis ce bon Prince aima tousjours uniquement ma grand' Mere, & le monſtra à l'endroit de ſon petit fils, le Capitaine Bordeille mon frere, quand il alla en Piedmont, âgé de dixhuit à dix-neuf ans; à qui il faiſoit tous les honneurs & les bonnes cheres du monde, & ne l'appelloit jamais que *filolmio di Bordeilla*. Et bien qu'il fuſt un jeune

jeune homme fort boüillant & promt de la main, jamais nonobſtant ſes ordonnances il ne le fit mettre dans le Chaſteau priſonnier, comme beaucoup d'autres, qui eſtoient d'auſſi bonne Maiſon que lui. Mais il le faiſoit venir devant luy, luy faiſoit à part quelques reprimandes, petites menaces & remonſtrances, afin qu'il n'y retournaſt plus: mais pourtant les mains luy demangeoient tousjours: & ſans l'amitié & le reſpect que ce Seigneur portoit à ſa grand' Mere, ſon Pere & ſa Mere, il l'euſt un peu chaſtié; mais jamais il ne luy fit pis que cela. Auſſi peu à peu il le creut, & ſe corrigea tant que ce bon Seigneur veſcut: mais aprés ſa mort, & que Monſieur de Briſſac fut entré en ſa place, il ne fut pas ſi ſage, & tousjours frappoit: mais de regret qu'il eut de la mort dudit Prince, & craignant que ledit Monſieur de Briſſac ne ſupportaſt pas ſes jeuneſſes, comme avoit fait le Prince, il quitta le Piedmont, & s'en alla à la guerre d'Hongrie & de Parme; d'où il retourna encore en Piedmont, où il avoit une Compagnie dans Montevis: & puis le quitta là tout à plat, & s'en vint à la guerre d'Allemagne, que le Roy Henry dreſſa; où il fut bleſſé à mort devant Chimay à l'aſſaut; puis encore au ſiege de Mets bleſſé de trois grandes.

des arquebusades, dont il pensa mourir, sans un bon secours qu'il eut. Et pour la troisiesme fois il fut tüé au siege de Hesdin, d'une canonnade qui luy emporta la teste. Je me fusse bien passé, dira quelqu'un, de faire cette petite digression : tel a esté mon plaisir : la lise qui voudra.

Or pour finir le discours de nôtre Prince, il mourut à la fin en Piedmont, couronné de beaucoup de vertus & de loüanges, où il fit place à Monsieur de Brissac, qui eut son Gouvernement & sa Mareschaussée, avec la moitié de ses gens d'armes, pour faire les cent gens d'armes d'un Mareschal, car il en avoit auparavant autres cinquante. J'ay oüy dire que quand il alla & fut venu en Piedmont, il dit qu'il voudroit avoir donné beaucoup de son vaillant, & qu'il eust peu conferer avec mondit Seigneur le Prince deux jours avant sa mort, pour apprendre de luy beaucoup de belles instructions, afin de s'en servir en sa charge. Là dessus Monsieur Ludovic de Birague & le President de Birague, depuis Chancelier, luy dirent : Monsieur, il n'y a rien de perdu; conferez & consultez-vous souvent avec les bons Capitaines, qui estant fait de sa main sont restez icy, ils vous enseigneront & vous en diront prou : mais si vous les desdaignez, &

vou-

voulez faire tout de voſtre teſte, il vous en ira mal. Et de fait il les creut & s'en trouva tres-bien, comme il a paru.

Ledit Monſieur le Prince laiſſa aprés luy ſon fils, qui fut Abbé de St. Victor les Paris, une Abbaye de dix mille livres de rente; & puis Eveſque de Troye en Champagne: & par aprés il ſe fit de la Religion reformée. Contre lequel je vis un jour, aux premieres guerres. Monſieur le Cardinal de Ferrare, Hypolite, ſe courroucer fort en la chambre de la Reyne, mais non en ſa preſence, luy remontrant ſa faute, & luy diſant s'il lui ſeioit bien de tenir une ſi grande dignité Eccleſiaſtique, & en exercer la Religion contraire. Il luy dit fort bien ſes raiſons ſans s'eſtonner, & ne ſe rendit point, diſant entr'autres que c'eſtoit Dieu qui l'avoit inſpiré. Mais ce ne fut pas ſans diſputes: car ce Prince Eveſque eſtoit fort ſçavant.

Il fit un bon ſervice au Roi & à Paris, lors que l'Empereur vint en France; car il fit & dreſſa tout à coup deux regimens, l'un d'Eſcoliers, & l'autre de Moines & de Religieux, des plus propres à porter les armes: dont il s'en trouva dix à douze mille, qu'il aguerrit ſi bien, qu'ils aiderent à faire un bon corps de ville, pour faire guerre & defenſe. De ſorte

que

que cela donna à ſonger à l'ennemy ; avec Monſieur le Cardinal du Bellay, qui eſtoit un autre brave homme d'Egliſe & de guerre ; voire bon Capitaine. Aſſeurez-vous qu'ils euſſent fait honte & peur à l'Empereur, avec d'autres gens aguerris, s'il ſe fuſt approché des murailles qu'il avoit tant menacées. Mais c'eſt aſſez parlé de ce ſujet.

LE MARESCHAL STROZZY.

ENcore que j'aye parlé de Monſieur le Mareſchal Strozzy au Chapitre des Colonels, ſi faut-il que j'en parle encore : car un ſi grand Capitaine ne ſe peut contenter de ſi peu d'eſcriture, ny de ſi peu de gloire. Il fut en ſes premiers ans bien nourry & inſtruit aux bonnes lettres par le Seigneur Philippes Strozzy ſon Pere, de ſorte que pour y eſtre tres-parfait, ſon Pere le voüa à l'Egliſe. Mais pour avoir eſté refuſé d'un chapeau de Cardinal ; il quitta tout de dépit, & prit les armes ; non pas pourtant qu'il diſcontinuaſt jamais les ſciences, encore qu'il fuſt à la guerre, & qu'il ne l'euſt & n'eſcriviſt tousjours, à l'imitation de Jule Ceſar & d'autres grands Capitaines Romains, leſquels parmy leurs plus grandes ar-

armées ſe ſervoient tousjours de quelque heure du jour ou de la nuit pour lire, ainſi qu'en tel eſtat fut ſurpris Brutus, par ſon mauvais ange; le ſoir avant la bataille de Philippes. Voire quelques jours avant, ainſi que faiſoit ce grand Mareſchal, ne voulant oublier ce qu'il ſçavoit. Et auſſi il ſçavoit grandement faire ſon profit de ce qu'il liſoit, pour les expeditions de guerre; & s'en ſervoit, diſoit-il, autant que de l'art & pratique. Ce que me dit un jour le bon homme feu Monſieur de Sanſac, le reprenant pourtant de ce qu'il s'amuſoit trop à pratiquer ce qu'il liſoit dans les Hiſtoires. Car autres modes & autres formes de guerre ſont aujourd'huy qu'alors: mais pourtant la pratique de pluſieurs inventions anciennes, & pluſieurs fineſſes & ſtratagemes & ſubtilitez ne ſont point mauvaiſes, qui les ſçait bien faire valoir en temps & lieu. J'en alleguerois beaucoup, que les Capitaines de nos temps ont empruntés des anciens, & les ont renouvellés & mis en œuvre: mais je ſerois trop long, & ce diſcours doit eſtre mis à part: car il faut qu'il ſoit ample & long. Je m'en remets au chapitre que j'eſpere de faire, touchant les ſtratagemes & aſtuces militaires.

Pour plus grande preuve, que j'aye jamais

mais veue du grand ſçavoir de mondit Seigneur le Mareſchal, bien que je n'aye jamais converſé avec luy (car j'eſtois trop jeune quand il mourut) ç'ont eſté les commentaires de Ceſar, qu'il avoit tournez de Latin en Grec, & luy-même eſcrits de ſa main, avec des commentaires Latins, des additions & inſtructions pour des gens de guerre, les plus belles que je vis jamais, & qui furent jamais eſcrites. Le langage Grec eſtoit tres-beau, & tres-eloquent, à ce que j'en ay oüy dire à des hommes tres-ſçavans, qui l'avoient veu & leu: comme Monſieur de Ronſard, & Monſieur Durant, s'étonnant de la curioſité de cet homme, de s'être amuſé de faire cette traduction; puiſque l'original eſtoit en ſi bon Latin; & ils diſoient que le Grec valoit bien le Latin. Voila ce que je leur en ay oüy dire. Car pour moy j'entends autant le Grec que le haut Allemand: mais ſçachant un peu de Latin, je trouvois ſes commentaires tres-beaux, & dignes d'un grand homme de guerre.

Monſieur Strozzi ſon fils m'a montré ſouvent ce Livre, & permis de lire dedans devant luy; mais non jamais de le tranſporter ailleurs; ce que j'euſſe fort voulu, pour en deſrober les plus beaux traits: mais encore que nous fuſſions fort

fort grands amis, il m'en refuſoit tout à trac; tant il en eſtoit jaloux. Je ne ſçay ce que ce Livre eſt devenu, mais c'eſt grand dommage qu'il n'eſt imprimé, pour les gens de guerre. Il paroiſſoit bien auſſi que ce grand Capitaine étoit bien Amateur des Lettres; car il avoit une tres-belle Bibliotheque. Dont on ne ſçauroit dire de luy, comme le Roy Louis XI. diſoit d'un Prelat de ſon Royaume, qui avoit une tres-belle Librairie & ne la voyoit jamais, qu'il reſſembloit à un boſſu, qui avoit une belle groſſe boſſe ſur ſon dos, & ne la voyoit pas. Mais Monſieur le Mareſchal viſitoit, voyoit & liſoit ſouvent ſa belle Bibliotheque, qui luy eſtoit venuë du Cardinal Rodolphe, & toute achetée aprés ſa mort, lequel eſtoit un tres-ſçavant Prelat. Elle eſtoit eſtimée plus de quinze mille eſcus, pour la rareté des beaux & grands Livres qui y eſtoient. Aprés la mort dudit Mareſchal, la Reyne Mere la retira avec promeſſe de recompenſer ſon fils, & de la luy payer un jour: mais jamais il n'en a eu un ſol. Je ſçay bien ce qu'il m'en a dit d'autres fois, en eſtant fort mal-content. Je croy quelle eſt encore à Chenonceau.

Si ce Seigneur eſtoit exquis en belle Bibliotheque, il l'eſtoit bien autant en ar-

amurerie & en beau cabinet d'armes : car il en avoit une grande ſale & deux chambres, que j'ay veues autresfois à Rome, en ſon Palais in Burgo : & ſes armes eſtoient de toutes ſortes, tant à cheval qu'à pied, à la Françoiſe. Eſpagnole, Italienne, Allemande, Hongroiſe & à la Boëmienne : bref de pluſieurs autres nations Chreſtiennes : comme auſſi à la Turqueſque, Moreſque, Arabeſque, & Sauvage. Mais ce qui eſtoit le plus beau à voir, c'eſtoient les armes à l'antique mode des anciens ſoldats & legionnaires Romains. Tout cela eſtoit ſi beau, qu'on ne ſçavoit que plus admirer, ou les armes, ou la curioſité du perſonnage, qui les avoit là miſes.

Et pour plus orner le tout il y avoit un cabinet à part, remply de toutes ſortes d'engins de guerre, de machines, d'eſchelles, de ponts, de fortifications, d'artifices, & d'inſtrumens : bref de toutes inventions de guerre, pour offenſer & deffendre : & le tout fait & repreſenté de bois ſi au naif & au vray, qu'il n'y avoit là qu'à prendre le patron ſur ce naturel, & s'en ſervir au beſoin.

J'ay veu depuis tous ces cabinets à Lion, où Monſieur Strozzy dernier, ſon fils, les fit tranſporter, pour n'avoir eſté conſervez ſi curieuſement, comme

je

e les avois veus à Rome. Auſſi je les vis à tout gaſtez & broüillez, dont j'en eus lu deüil au cœur, & c'en eſt un tres-grand dommage: car ils valoient beaucoup; & un Roy ne les euſt ſceu trop achéter: mais Monſieur Strozzi broüilla & vendit tout; ce que je luy remontray in jour: car il laiſſoit telle choſe pour ent eſcus, qui en valoit plus de mille. Et entre autres choſes rares, que j'y ay emarquées, il y avoit une rondelle de oque de tortuë marine ſi grande, qu'elle ût couvert le plus grand homme qui fuſt lepuis la teſte juſques aux pieds, & ſi due qu'une arquebuſe l'euſt mal aiſément eu percer de loin; & pourtant un peu eſant. Il y avoit auſſi deux queuës de hevaux matins, les plus belles, les plus ongues, les plus eſpaiſſes, & les plus lanches que je vis jamais. Monſieur trozzy m'en voulut donner une à Lion, nais je n'en voulus point, parce qu'elle ſtoit bien differente de celle que j'avois utresfois veuë à Rome: car pour n'avoir eſté contregardée, elle avoit quaſi esja laiſſé tout le poil, tant elle avoit eſté mangée de tignes & vermines. J'auray poſſible été trop long & faſcheux parler de ce cabinet d'armes: mais certes ſi je m'euſſe voulu amuſer à en raconter des particularitez, l'on y euſt trouvé du plaiſir à les dire. Pour

Pour parler à cette heure de la perſonne de ce grand Mareſchal, il eſtoit un bel homme de corps & de viſage, plus furieux pourtant que doux; encore qu'il aimaſt à rire & à bouffonner, & à dire le mot: ce qu'il ſçavoit tres-bien faire & mieux en ſon langage qu'en François; lequel il ne parloit pas ſi ſouvent que le ſien. Sur tout il aimoit fort à ſe joüer avec Bruſquet, & luy faire la guerre & de bons tours: auſſi Bruſquet luy rendoit bien ſon change, & luy en faiſoit de bons. Une fois mondit Seigneur le Mareſchal eſtant comparu le jour d'une bonne feſte devant le Roy, fort bien en point, & meſmes avec un beau manteau de velours noir, en broderie d'argent à manches, comme on en portoit en ce temps-là: Bruſquet qui avoit envie de ce manteau, alla ſoudain faire proviſion en la cuiſine du Roy d'une lardoire & de force lardons; & ainſi qu'il entretenoit le Roy, Bruſquet luy larda quaſi tout ſon manteau par derriere de ces lardons, ſans qu'il s'en apperceuſt; & puis Bruſquet tournant Monſieur le Mareſchal par derriere devers le Roy, il luy dit: Sire, ne voila pas de belles aiguillettes d'or: que Monſieur le Mareſchal porte à ſon manteau. Il ne faut point demander, ſi le Roy s'en mit à rire, & Mon-

Monſieur le Mareſchal auſſi, & ſans le facher autrement ny le frapper ; car il ne le frappoit jamais, & prenoit tout en jeu ce qu'il luy faiſoit : mais il ne faiſoit que ſonger pour lui rendre le change, & il ne luy dit autre choſe en ſon langage, ſinon, va Bruſquet, tu voulois avoir ce manteau ; prends-le ; & va dire à mes gens qu'il m'en apportent un autre : mais je t'aſſeure que tu le payeras. Au bout de quelques jours, que Bruſquet n'y penſoit pas, Monſieur le Mareſchal le vint voir en ſon logis de la poſte ; où il avoit eſté pluſieurs fois, & avoit bien veu, eſpié, & reconnu ſon cabinet, où il mettoit ſa vaiſſelle d'argent (car il en avoit beaucoup le galant, moitié par dons qu'on luy faiſoit, moitié par rapine qu'il faiſoit aux Princes & aux grands) & mena avec luy un matois de ſerrurier, ſi fin & habile à cochetter les ſurrures, qu'il n'en fut jamais un tel. Il avoit eſté curieux de le trouver par la ville de Paris, & l'avoir fait habiller comme un Prince. Eſtant donc venu au logis dudit Bruſquet, il ſe mit à deviſer un peu avec luy, ayant embouché auparavant ledit ſerrurier ; & en ſe pourmenant dans la chambre dudit Bruſquet avec luy, il fit ſigne audit ſerrurier & luy montra où eſtoit le nid ; & puis il prit Bruſquet par la main, le

le mena en ſon jardin pourmener & voir ſon eſcurie ; & laiſſa en ſa chambre ſes Gentils-hommes, & quelques Capitaines bons matois qu'il avoit empruntez, qui ça qui là, & leur ayant recommandé le jeu, il s'en alla ; les autres n'y faillirent point : car en un tour de main le ſerrurier eut ouvert le cabinet : où ils prirent ce qu'ils peurent emporter de plus beau & de meilleur, le plus à couvert qu'ils peurent : & ayant pouſſé & reſſerré le cabinet fort bien, qu'il ne paroiſſoit pas qu'on y euſt touché, ils ſortirent, les uns avec leur butin, les autres ſans rien, pour accompagner leur Maiſtre ; lequel voyant que le jeu eſtoit bien fait, s'en va & dit adieu à Bruſquet, ſans vouloir prendre la collation, qu'il luy preſenta. Quelques jours aprés ledit Bruſquet vint au lever du Roy triſte, morne & penſif, parce qu'il avoit deſcouvert ſon larcin, dont il fit ſes plaintes au Roy & à tout le monde, dont on fut bien marry ; mais Monſieur le Mareſchal s'en mit à rire & à luy faire la guerre, que luy qui trompoit les autres, avoit eſté trompé. Mais Bruſquet, qui ne peut jamais rire ; parce qu'il eſtoit fort avare de nature, faiſoit tousjours du marmiteux. Enfin Monſieur le Mareſchal luy demanda, ce qu'il luy vouloit don-

donner, & qu'il luy feroit recouvrer ce qu'il avoit perdu : dont il fit tant avec luy, qu'en baillant la moitié de la vaisselle, il quittoit l'autre : mais Monsieur le Mareschal n'en retint que pour cinq cens escus, là où il y en avoit bien pour deux mille. Il luy fit rendre tout, disant qu'il falloit donner le droit au Serrurier, & aux enfans de la matte, qui avoient fait le coup, ce qu'il fit aussitost, & luy rendit tout son fait, fors ce qu'il donna aux matois, comme il avoit reservé en faisant le marché. Et voilà Brusquet remis en joye jusques au rendre,

Une autre fois Monsieur le Mareschal estant venu au logis du Roy, en housse de velours belle & riche de broderie d'argent, sur un beau Courtier qu'il n'eut pas donné pour cinq cens escus; car il en avoit tousjours de fort beaux; ainsi qu'il fut descendu, & qu'un de ses Laquais le tenoit à la porte du logis du Roy, attendant son Maistre, Brusquet sortant du Louvre vit ce beau Cheval, & alla aussitost dire au Laquais, que Monsieur le Mareschal luy mandoit d'aller querir quelque chose en son logis, qu'il avoit oublié; cependant qu'il luy laissast son Cheval, & qu'il le garderoit bien. Le Laquais ne fit point de difficulté le luy

donner : car il le voyoit ordinairement cauſer avec Monſieur le Mareſchal. Cependant que le Laquais va en commiſſion, Bruſquet monte ſur le Cheval, & le mene en ſon logis, luy fit coupper auſſitoſt le crin de devant, & la moitié d'une oreille, & le rend ainſi difforme, le deſſele, luy oſte la belle houſſe & le harnois ; là deſſus il vient comme un Courrier à quatre chevaux prendre la poſte avec une groſſe malle ; il le fait accommoder avec une ſelle de Poſte & un couſſinet, charge la malle ſur luy, fait bravement ſa poſte juſques à Longumeau : puis eſtant de retour il l'envoye en tel appareil à Monſieur le Mareſchal, où eſtant, le poſtillon luy dit par le commandement de ſon Maiſtre : Monſieur, mon Maiſtre ſe recommande à vous, voilà voſtre Cheval, qu'il vous renvoye, il eſt fort bon pour la poſte, il vous mande ſi vous le luy voulez laiſſer pour cinquante Eſcus, il les vous envoyera. Monſieur le Mareſchal voyant ſon Cheval ainſi difforme, en eut pitié, & ne dit autre choſe, ſinon, va, mene le à ton Maiſtre, & dis luy qu'il le garde juſques au rendre. Au bout de quelques jours Monſieur le Mareſchal voulut aller trouver le Roy en poſte, mandant à Bruſquet qu'il luy envoyaſt de bons Che-

vaux,

vaux, autrement qu'ils ne seroient pas amis; & sur tout trois bons mailliers: il n'en retient pour luy que sept, & un maillier; les autres qui estoient des meilleurs il les donna à quelques pauvres soldats des siens, qui estoient à pied pour aller à l'armée, sans que le Postillon s'en apperceust, luy faisant accroire qu'ils venoient aprés, & les deux bons mailliers il les fit vendre à deux Meusniers du pont aux Meusniers, pour porter la farine, qui les acheterent tres-volontiers, à cause du bon marché qu'on leur en fit; & quelques-jours apres ils furent trouvez par les Postillons en la ruë, qui portoient de la farine: on les fit saisir par la Justice; mais le procez cousta plus que ne valoient les Chevaux. Quand aux autres Chevaux, que Monsieur le Marechal avoit, il les mena jusques à Compiegne, tant qu'ils peurent aller, & demeurerent là outrez. De sorte que Brusquet acheta bien le Cheval de Monsieur le Mareschal par telle perte, & le tout se faisoit en riant jusques au rendre.

Un autre jour Brusquet alla prier Monsieur le Mareschal d'accord, & qu'ils fissent au moins treve de ses jeux nuisans & d'importance, mais de legers & de nul mal tant qu'on voudroit; & pour en boire le vin du marché il le pria de vou-

loit venir un jour prendre ſon diſner chez luy, & qu'il le traitteroit en Roy, qu'il y conviaſt ſeulement une douzaine de galans de la Cour, & qu'il leur feroit une tres-bonne chere. Monſieur le Mareſchal ne faillit au jour promis, & y mena ſon convoy. Quand ils furent arrivez, ils trouverent Bruſquet fort empeſché, qui vient au devant d'eux pour les bien recueillir; avec une ſerviette ſur l'eſpaule, faiſant meſmes le Maiſtre d'Hoſtel. Or lavez les mains Meſſieurs, dit-il, & ſoyez les tres-bien venus, je vous vay querir à manger : ce qu'il fit : & pour le premier ſervice il apporta pour le moins ſans autre choſe une trentaine de paſtez, qui petits, qui moyens, qui grands, qui tous chauds, & qui ſentoient tres-bon; car il les avoit fait faire tout exprés, touchant la ſauce du dedans, ſans y avoir eſpargné ny eſpices ny canelle, non pas meſme du muſc. Apres qu'il eut aſſis ces premiers mets, il leur dit: Or Meſſieurs, mettez-vous à table, je vous vay querir le reſte : & cependant vuidez-moy ces plats pour faire place aux autres. Luy eſtant hors de la ſale prend ſa cappe & ſon eſpée, & s'en va droit au Louvre advertir le Roy de ſon feſtin; & comme il avoit laiſſé ſes gens bien eſtonnez à l'heure qu'il parloit. Or dans ces

paſtez

paſtez aux uns il y avoit de vieilles pieces de vieux mords de brides, aux autres de vieilles ſangles, aux autres de vieux contreſanglons, aux uns de vieilles croupieres, aux autres de vieux poitrails, aux uns de vieilles boſſettes, aux autres de vieilles teſtieres, aux uns de vieux pommeaux de ſelle, aux autres de vieux arçons : bref les paſtez eſtoient remplis de toutet vieilles penaillaries de ſes chevaux de poſte, les uns en petits morceaux & en menuſailles, les autres en grandes pieces en forme de Venaiſon. Quand ces Meſſieurs furent à Table, qui avoient tous grande faim, & s'attendoient à bien carreler leur ventre, tous fort avidement ſe mirent à ouvrir ces paſtez, qui fumoient & ſentoient bon, & chacun le ſien comme il vouloit. Je vous laiſſe à penſer s'ils furent eſtonnez quand ils virent cette bonne viande ſi exquiſe. Encore dit-on qu'il y en eut quelques-uns qui mirent quelques morceaux de ces menuſailles en leur bouche, penſant que ce fuſt quelque friandiſe, mais ils les en oſterent bientoſt, & puis de cracher. Enfin tous s'eſcrierent, voicy des traits de Bruſquet : mais pourtant ils eſperoient encore tousjours qu'aprés cette baye il lur donneroit de la bonne viande. Cependant ils demandent à boire dont

on donna d'un vin le plus exquis qu'on euſt ſceu trouver, dans de petits verres, en façon d'hypocras, lequel ils trouverent ſi bon qu'ils en demanderent à boire un coup. Mais les Serviteurs & Poſtillons, qui ſervoient tous à table avec leurs huchets, dirent que leur maiſtre avoit fait cela, afin qu'ils diſſent quel eſtoit le meilleur & lequel ils vouloient, & qu'on en iroit querir de celuy qu'ils auroient choiſi pour le meilleur. Cependant la compagnie cauſe & rit de ce trait, & ne voyant pas venir Bruſquet, Monſieur le Mareſchal demande où il eſtoit: on luy dit que le Roy l'avoit envoyé querir à la haſte, & qu'il avoit paſſé la porte. Cependant la compagnie s'enqueroit ſi on n'avoit point autre choſe: on leur fit reſponſe qu'on penſoit que non. Si bien qu'ils furent contraints de ſe lever de table & aller à la cuiſine, où ils ne trouverent ame vivante, & le feu tout mort, & les landiers froids comme ceux d'une Confrerie. Ainſi ces Meſſieurs furent contraints de deſloger, & ſe reſolurent de prendre leurs eſpées & leurs cappes, & d'aller chercher leur dîner ailleurs où ils pourroient; car il étoit plus de midy, & ils mouroient de faim.

J'avois oublié de dire, que quand ledit Bruſquet porta ce premier ſervice, il en-

entra ſuivy de tous ſes Poſtillons, dont il en avoit d'ordinaire plus de trente, ſonnant leurs huchets, comme s'ils fuſſent arrivez à la poſte pour faire accouſtrer les chevaux; & ſonnant ainſi en mode de fanfare ils entrerent en magnificence. Auſſi lors qu'il convia Monſieur le Mareſchal avec ſa trouppe, il luy dit qu'il luy feroit bonne chere, & n'iroit point prendre ny emprunter rien ailleurs comme d'autres, ſinon de ce qu'il prendroit chez luy: comme il leur dit la verité, & le leur ſceut tres-bien remonſtrer, quand il les vit devant le Roi. Ce ne fut pas ſans rire, & ſe mocquer des Feſtinez; mais Monſieur le Mareſchal, qui en rioit tout le premier ſon ſaoul, la luy garda bonne: car quelque temps aprés il luy fit dérober un beau petit mulet, allant à l'abbreuvoir, parce qu'il alloit tousjours attaché à la queüe des autres Chevaux de poſte, ce qui étoit fort aiſé à faire. Auſſi-toſt qu'il l'eut eu, il le fit tuër & eſcorcher, & le fit accouſtrer comme une bonne viande, en faiſant faire divers paſtez, les uns d'aſſiette, les autres à la ſauce chaude, & d'autres en venaiſon: & aprés cela il convia ledit Bruſquet à venir diſner avec luy, l'aſſeurant qu'il le traitteroit bien & ſans tromperie. Bruſquet y va, qui avoit

bonne faim, & qui mangeoit bien de ſon naturel, ſe mit aprés ce paſté d'aſſiette & de ſauce chaude à en manger ſon ſaoul; & puis ſur celuy de Venaiſon pretenduë. Aprés qu'il fut bien ſaoul Monſieur le Mareſchal luy demanda, hé bien Bruſquet, ne t'ay-je pas fait bonne chere? Je ne t'ay pas trompé, comme tu me fis l'autre jour, en me faiſant mourir de faim. Bruſquet luy reſpondit, qu'il eſtoit tres-content de luy, & qu'il n'avoit jamais mieux mangé. Soudain il luy fit apporter la teſte de ſon mulet ſur la table, accommodé en forme de hure de ſanglier, & luy dit: Tien Bruſquet, voilà la viande que tu as mangée; tu reconnois bien cette beſte. Qui fut eſtonné, ce fut Bruſquet, dont il en rendit ſur le champ ſi fort ſa gorge, qu'il en cuida crever, autant du mal de cœur qu'il en conceut, que de deſplaiſir d'avoir ainſi devoré ſon pauvre petit mulet, qu'il aimoit tant, & qui le menoit ſi doucement aux champs & à la ville.

Une autre fois la Reine eut toutes les envies du monde de voir la femme de Bruſquet, que Monſieur Strozzy luy avoit depeinte fort laide, comme de vray elle l'eſtoit: elle luy dit donc un jour, qu'elle ne l'aimeroit jamais s'il ne la luy emmenoit, ce qu'il fit, & la luy mena pa-

parée, attiffée & accommodée, ny plus ny moins que le jour de ſes nopces, avec ſes cheveux ny plus ny moins repandus ſous ſon chapperon & ſur ſes eſpaules, comme une jeune eſpouſée. Sur quoy il luy commanda de tenir toute telle mine comme une eſpouſée, & luy meſme la tenoit par la main & la mena ainſi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire: car Bruſquet auſſi faiſoit tout une meſme mine douce & affettée d'un nouveau marié. Mais notez qu'il avoit auparavant adverty la Reine, que ſa femme eſtoit ſi ſourde, qu'elle n'auroit nul plaiſir de l'entretenir; neanmoins c'eſtoit tout un, la Reyne la vouloit voir, par ſollicitation de Monſieur Strozzy, & parler à elle, & l'entretenir de ſon meſnage & du traittement & de la vie de ſon mary. Et de l'autre coſté Bruſquet avoit dit à ſa femme, que la Reine eſtoit ſourde; & quand elle luy parleroit qu'elle luy parlaſt le plus haut qu'elle pourroit; la menaçant ſi elle faiſoit autrement. Outre tout cela il l'inſtruit de meſmes de ce qu'elle diroit & feroit, quand elle ſeroit devant la Reine: dont il ne faut point douter, les inſtructions plaiſantes qu'il luy donna, leſquelles de point en point elle enſuivit tres-bien: car elle eſtoit faite de main

de maiſtre. Quand elle fut donc devant la Reine, aprés lui avoir fait la reverence bien baſſe, accompagnée d'un petit Minois bouffonneſque, ſelon la leçon du mary, & qu'elle eut dit, Madame la Reine, Dieu vous gard' de mal: la Reine commence à l'arraiſonner, & à luy demander le plus haut qu'elle peut, quelle chere elle faiſoit, & comment elle ſe portoit? Alors ſon mary l'ayant laiſſée dés l'entrée de la porte, elle commence à parler & crier haut comme une folle: & ſi la Reine parloit haut, cette femme le faiſoit encore plus, de ſorte que la chambre en retentiſſoit ſi haut, que le bruit en reſonnoit juſques à la baſſe Cour du Louvre. Monſieur Strozzy arrivant là deſſus, ſe voulut meſler de luy parler, mais Bruſquet l'avoit advertie, qu'il étoit auſſi ſourd, ou plus que la Reyne, & qu'elle ne parlaſt jamais à luy, que fort prés à l'oreille & le plus haut qu'elle pourroit. En quoy elle ne faillit à tout de point en point: dont Monſieur Strozzy ſe doutant des bayes accouſtumées du dit Bruſquet, & ayant mis la teſte à la fenceſtre, il vit en la baſſe cour un valet de limier, qui avoit ſa trompe penduë au col; il l'appella, & luy bailla une couple d'écus, pour ſonner de la trompe à l'oreille de ladite femme, tant qu'il pourroit

roit jusques à ce qu'il diroit hola. Puis l'ayant fait entrer dans la chambre, il dit à la Reyne, Madame, cette femme est sourde, je m'en vay la guerir ; & luy prenant la teste il commanda au valet, de sonner toutes chasses de Cerf aux deux oreilles de cette femme ; ce qu'il fit : & Monsieur Strozzy la luy tenant par force tousjours, il y sonna tant qu'il l'estourdit si bien & serveau & oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois étropiée du serveau & de l'oüye sans jamais entendre mot, jusques à ce que les Medecins y apportassent remede ; ce qui cousta bon : & par ainsi Brusquet, qui avoit donné la peine aux autres de crier si haut aprés sa femme sourde pretenduë, il l'eut tout à trac : & de mêmes à parler à elle : dont son ménage ne s'en porta pas mieux, quand il luy en commandoit quelque chose.

Une autrefois Monsieur Strozzy étant venu en poste a Paris, la veille de Pasques, & s'estant retiré à la desrobée en son logis, au Fauxbourg Saint Germain, pource qu'il vouloit qu'on ne le vist, ny qu'on le sceust en ville qu'aprés la feste : mais Brusquet l'ayant sceu, par le moyen du postillon qui l'avoit mené, le jour de la bonne feste il alla loüer deux Cordeliers pour cette matinée ; & leur ayant donné chacun un bel escu, leur dit,

qu'il y avoit un grand Gentil-homme au Fauxbourg ſaint Germain, où il les meneroit; qui eſtoit un peu tenté du mauvais eſprit, tellement qu'il ne vouloit faire nullement ſes Paſques; non pas ſeulement voir Dieu ny ſes Miniſtres qui l'adminiſtroient: pource qu'ils feroient une œuvre fort charitable, de l'aller viſiter, luy porter & donner de l'eau beniſte, & le conjurer luy & ſon Diable, de quelques bonnes & ſaintes Oraiſons, Suffrages, & Litanies. Les Cordeliers s'accordent fort bien à tout cela, & marchent reſolus avec Bruſquet, pour faire ce bon & ſaint Office: & quoy que Bruſquet leur euſt remontré que c'eſtoit un Diable d'homme, ils répondirent qu'ils en avoient bien veu d'autres, & qu'ils ne le craignoient point. Bruſquet les ayant donc conduits juſques à la porte de la chambre, ſans aucun empeſchement des ſerviteurs; car il les connoiſſoit comme pain: & auſſi il leur avoit fait accroire, que Monſieur Strozzy luy avoit commandé de les luy amener pour choſe d'importance, pour laquelle il ſe vouloit aider d'eux; & auſſi qu'il ſe ſentoit atteint de quelque peché, dont il ſe vouloit purger avec eux; & que perſonne n'entraſt en la chambre ſinon les deux Cordeliers: par ainſi chacun ſe tint coy, &

Bruſ-

Bruſquet à la porte de la chambre. Quand ils furent entrez ils vinrent au lit de Monſieur Strozzy, qui liſoit dans un livre; eux aprés luy avoir demandé, comment il luy alloit du corps & de l'ame, il les enviſage furieuſement, & s'avançant ſur le lit leur demanda ce qu'ils venoient faire là, & leur commanda auſſitoſt de vuider la chambre: car de ſon naturel il n'aymoit gueres ces gens-là. Mais eux ſe mirent à luy jetter force eau benite, qu'il n'aymoit pas non plus encore; & commencerent puis aprés à faire leurs exorciſmes & Oraiſons: à quoy Monſieur Strozzy ſe voulant tourner pour prendre ſon eſpée du chevet de ſon lit, un Cordelier s'en ſaiſit par l'advis de Bruſquet, qui le leur avoit dit auparavant. Mais Monſieur Strozzy s'eſtant levé & mis en place, ſe mit en devoir de recouvrer ſon eſpée: il ſe fait un bruit & s'eſleve un tintamarre en la chambre, que ſes ſerviteurs y accoururent; & Bruſquet luy-même le premier entre l'eſpée au poing, avec ſa main gauchere fait du compagnon, crie hola hola, ſecours ſecours, me voicy pour vous en donner; & là deſſus il prend ſes deux Cordeliers, & les emmene gentiment: & puis il paſſe l'eau & s'en va faire le conte au Roy, qui ne ſçavoit point la venuë

du-

dudit Monſieur Strozzy, lequel la tenoit cachée. Ainſi elle fut publiée ; ce qui ne fut pas ſans rire : & auſſi-toſt il fut envoié viſiter du Roy, & luy demander comment il ſe trouvoit des Cordeliers, & s'ils lui avoient donné meilleure creance que devant. Monſieur Strozzy au bout de deux jours s'en alla plaindre à l'Inquiſiteur de la foy (qui eſtoit lors Monſieur noſtre Maiſtre d'Oris ou Benedicti, ou Divolet) de l'opprobre qui avoit eſté fait à Dieu, & de l'injure faite à luy, & meſmes de ſe ſervir ainſi des Miniſtres de Dieu & de l'Egliſe pour faire des choſes de riſée ; & du grand ſcandale qui en eſtoit cuidé arriver, parce qu'il avoit penſé tüer ces gens de bien : & pour ce il le prioit d'y avoir eſgard, & que c'eſtoit un trait d'un heretique. Mais Dieu ſcait s'ils ſe ſoucioit beaucoup, ny des Cordeliers, ny de leur Egliſe, ny des Inquiſiteurs ; & il demandoit qu'ils luy en fiſſent raiſon, & qu'il s'en rendoit partie, ainſi qu'il s'en eſtoit plaint au Roy ; lequel vouloit qu'on en enquiſt, & que ledit Bruſquet fuſt apprehendé au corps : ce que Meſſieurs les Inquiſiteurs firent auſſi : & allant à la bonne foy, & ſur le bon dire dudit Monſieur Strozzy, ils envoierent prendre Bruſquet par ſept ou huit Sergeans, & il fut mené en priſon ;

ſon ; où il demeura quelques jours. Enſuite de cela on vouloit adviſer à faire ſon procez ; mais Monſieur Strozzy ayant le tout deſcouvert au Roy, alla luy-même le tirer de priſon avec un Capitaine des gardes : dont il fut bien aiſe : car il diſoit qu'il n'eut jamais ſi belle peur, craignant ces Meſſieurs les Inquiſiteurs plus que tous autres gens. Auſſi pour en parler au vray, telles gens ſont dangereux, & il ne fait pas bon ſe frotter à eux, ſoit en bourdes ou à bon eſcient.

Une autrefois Bruſquet eſtant allé avec Monſieur le Cardinal de Lorraine à Rome, lors qu'il y fut pour la rupture de la treve, Monſieur Strozzy attiltra un courrier, pour venir en poſte porter les nouvelles de la mort de Bruſquet, avec ſon teſtament qu'il avoit ſuppoſé & fait faux, en diſpoſant de tous ſes biens ; en iceluy il prioit le Roy de vouloir donner & continuer ſa poſte à ſa femme, à condition qu'elle eſpouſaſt ce courrier, qui eſtoit à luy d'ordinaire & à ſon ſervice, & non autrement. Ce que le Roy accorda fort facilement, en la faveur de mondit Seigneur Strozzy. La femme ayant ſceu la mort de ſon mary, par le meſme courrier, & veu ſon teſtament, & entendu la volonté du Roy ſur la continuation de la poſte, & à condition de maria-

riage, aprés avoir celebré les obſeques de ſon mary, & fait ſes deüils, eſtant ſollicitée de mariage par ledit courrier, ils ſe marient & il couche avec elle, pour le moins un bon mois, & tire d'elle de bons eſcus par bon contract de mariage, mais ſur ces entre-faites, Bruſquet qu'on tenoit pour mort par tout, eut nouvelle de ce nouveau mariage, & en fut bien esbahy. Car il s'eſtoit fort bien porté en ſes voyages & devenu bien cocu: & ſçachant que c'avoit eſté une eſtrette de Monſieur Strozzy, il ſongea à luy rendre. Parquoy un jour il fait une lettre, & addreſſe un pacquet par la voye de l'ordinaire de Lion, en laquelle lettre il manda à Monſieur le Cardinal Caraffe (qui l'aimoit fort & l'avoit veu à Rome & en France) comme Monſieur Strozzy, mal-content du Roy, s'eſtoit deſparty d'avec luy, ſi deſpité qu'il avoit pris deux de ſes Galeres dans le port de Marſeille, & s'en eſtoit allé pour le ſeur trouver ce grand Corſaire Dragut en Alger, & vouloit là ſe renier & prendre le Turban: & pour ce qu'il priſt garde à luy, & qu'il en advertiſt ſa Sainteté. Car à ſon depart il luy avoit oüy jurer, qu'il s'en alloit prendre la ville & le port d'Oſtie, & Civita-vecchia, où il avoit dedans ſi bonne intelligence, qu'auſſi-

toſt

toſt qu'il y ſeroit arrivé il les prendroit, & auſſi Ancone : & de la il alloit piller l'Egliſe de Noſtre Dame de Laurette, & la raſer de fond en comble ; & que devant peu de temps il rendroit le Pape bien eſtonné. Monſieur le Cardinal ayant eu cet advis, le confere avec ſa Sainteté ; & pour ce en toute diligence il adviſe à y pourvoir, ſe met en frais, y envoye des gens, & y donne ordre. Mais apres ils ſceurent qu'il n'en eſtoit rien, & que lors de la lettre il eſtoit occupé à la priſe de Calais. Toutesfois les nouvelles vinrent à Monſieur Strozzy, de ce que l'on avoit creu de luy en la chambre & au palais du Pape ; dont il ne fit que rire, & en accuſer Bruſquet. Mais je n'aurois jamais fait, ſi je vouloie conter tous les tours qui ſe ſont paſſez entr'eux deux : car il y en a eu tant & tant, qu'on n'en verroit jamais la fin. Que ſi Monſieur Strozzy eſtoit fin & ſubtil, ingenieux & induſtrieux ; Bruſquet l'eſtoit autant en matiere de gentilleſſes : car il faut dire de luy, que ç'a eſté le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais, & qui ſera, n'en deſplaiſe au Morel de Florence ; fuſt pour le parler ; fuſt pour le geſte, fuſt pour eſcrire, fuſt pour les inventions : bref pour tout, ſans offenſer ny deſplaire.

Son

Son premier advancement fut au camp d'Avignon ; où il se jetta venant de son pays de Provence, pour gagner la piece d'argent : & contrefaisant le Medicin, il se mit pour mieux joüer son jeu, au quartier des Suisses & des Lansquenets, desquels il tiroit grands deniers. Il en gueriſſoit aucuns par hazard ; les autres il les envoyoit ad Patres, drus comme mouches. Pensez qu'à ceux qu'il gueriſſoit il leur donnoit pareille recepte, qu'il donna une fois à Remorantin à un Ambassadeur de Veniſe, qui venoit de frais vers le Roy François II. J'y estois alors. C'estoit une regle infaillible pour ledit Bruſquet, que quand il y venoit quelque grand Seigneur ou Ambassadeur à la Cour, il l'alloit voir auſſi toſt, pour en escroquer quelques bons brins : car il estoit tres-ſçavant en ce meſtier d'escroquer. Estant donc un jour allé voir Monſieur l'Ambassadeur, lequel il avoit déjà veu pluſieurs jours auparavant, il le trouva qu'il estoit fort malade d'une colique venteuſe ; & le voulant faire rire il ne peut, parce que le mal le preſſoit trop: & Monſieur l'Ambassadeur luy ayant demandé une recepte, s'il n'en ſçavoit point. Il luy dit que pour luy il n'en ſçavoit point de meilleure, qu'une dont il uſoit fort ſouvent, & qu'il estoit fort

ſujet.

ſujet à cette maladie : & ce remede eſtoit, que, quand ce mal le tenoit, il mettoit un doigt fort avant dans le cu, & l'autre dans la bouche, & en les remuant changeoit ſouvent leſdits doigts d'un lieu en l'autre, c'eſt à dire celuy du cu dans la bouche, & celuy de la bouche au cu : ſi bien que les remuant & changeant tousjours ainſi l'eſpace d'une demie heure les vents ſe diſſipoient, & en ſortoient par les deux trous, qu'on ouvroit ainſi ſouvent. Monſieur l'Ambaſſadeur le creut, y voyant de l'apparence, en fit l'eſſay une bonne demi-heure à bon eſcient. Je ne ſçay s'il s'en guerit ; mais je le vis venir dans la chambre du Roy, qui en fit le conte à tous ces Princes & Meſſieurs, qui en rirent bien.

Il faut donc croire que ce Monſieur le Medecin Bruſquet, en ce camp d'Avignon, donnoit de pareilles receptes à ſes malades, & les drogues de meſmes : mais depuis fut deſcouvert, par le grand degaſt qu'il faiſoit parmy ces pauvres Diables, & qu'il fut accuſé. Car la connoiſſance en eſtant venuë à Monſieur le Conneſtable, il le voulut faire pendre : Mais on fit rapport à Monſieur le Dauphin, qui eſtoit lors là, que c'eſtoit le plus plaiſant homme qu'on vit jamais ; qu'il le falloit ſauver : là deſſus Monſieur le Dau-

Dauphin, qui fut depuis noſtre Roy Henry II. le fit venir à luy, le vit, & le connoiſſant fort plaiſant, & qu'il luy donneroit bien un jour du plaiſir) ce qu'il a fait auſſi) il l'oſta d'entre les mains du Prevoſt du Camp; & le prit à ſon ſervice. De telle façon que pour ſes plaiſanteries il parvint à eſtre valet de la garderobe du Roy, puis valet de chambre; & puis, ce qui eſtoit le meilleur, Maiſtre de la poſte de Paris; qui valoit de ce temps-là ce qu'il vouloit. Car il n'y avoit pour lors encore point de coches de voitures, ny chevaux de relais, comme il y en a pour le jourd'hui. Auſſi pour un coup je luy ay conté cent chevaux de poſte, & ce d'ordinaire: qui eſtoit la cauſe, qu'en tiltres & qualitez il s'intituloit Capitaine de cent Chevaux legers. Je vous aſſeure qu'ils étoient bien legers en toutes façons; tant de la graiſſe, dont ils n'étoient gueres chargez, que de la legereté à bien courir & moucher: auſquels chevaux & poſtillons il impoſoit tres-plaiſamment les noms des benefices, offices, dignitez, charges & eſtats que l'on court ordinairement en toute diligence par les poſtez. Je vous laiſſe à penſer le gain qu'il pouvoit faire de ſa poſte, n'y aïant alors point de coches, ny de chevaux de relais ny de loüage que bien peu dans Pa-

Paris comme j'ay dit; & prenant pour chaque cheval vingt ſols ſi l'homme étoit François, & vingt cinq s'il étoit Eſpagnol ou autre étranger. Auſſi devint-il fort riche, tant pour cela, que par une infinité de pratiques & rapines qu'il exerçoit ſur les Princes, Seigneurs & Gentils-hommes, qui ç'a, qui là: & s'ils ne lui vouloient rien donner gratis, bien ſouvent quand il étoit dans leur ſale ou chambre, & qu'il y voyoit quelque beau baſſin ou buye d'argent, on voioit qu'auſſi-toſt & à l'improviſte il mettoit l'eſpée au poing, & faiſoit accroire qu'ils luy avoient donné un denenty, & qu'il avoit querelle contre eux, & les chargeoit d'eſtoc & de taille, & ainſi il les gaſtoit tous: & puis ſans autre forme de procez il les ſerroit ſous ſa cappe & deſlogeoit. Ainſi qu'il fit à Bruxelles chez le Duc d'Albe, lors que le Cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené ledit Bruſquet avec luy, ce voyage ne luy fut pas inutile, mais il y gagna beaucoup: & il plaiſanta ſi bien devant le Roi d'Eſpagne, qu'il le trouva fort plaiſant bouffon, & à ſon gré. Auſſi il parloit aſſez bien l'Italien & l'Eſpagnol, & ſi il y avoit fort bonne grace bouffonneſque, plus quaſi qu'en ſon parler François. Et pour cela le Roi Philippes le prit en amitié, & lui fit beaucoup de biens, deſquels

quels ne ſe contentant pas encore, un jour d'un grand feſtin qu'il fit, où eſtoit Madame de Lorraine, force Dames & Seigneurs, qui eſtoient là tous conviez pour la ſolemnité du jurement de la paix; ainſi qu'on eſtoit ſur la fin du fruit, & qu'on vouloit deſſervir, il ſe vint lancer ſur la table, ſans aucune apprehenſion de ſe bleſſer des couſteaux; & prenant le bout de la nappe, ſe vint à entortiller de ladite nappe; & ſe contournant touſjours d'un bout à l'autre, & amaſſant peu à peu les plats par une telle & ſubtile induſtrie, qu'il en accumula & en arma ſon corps, & en ſortant à l'autre bout de la table il s'en trouva ſi chargé, qu'à grand'peine pouvoit-il marcher: & ainſi chargé de ſon butin il paſſa la porte par le commandement du Roy, qui dit qu'on le laiſſaſt ſortir, riant ſi extremément, & trouvant le trait ſi bon, plaiſant, & induſtrieux, qu'il voulut qu'il euſt le tout. Et ce qui fut un cas d'eſtonnement, c'eſt qu'il ne ſe bleſſa jamais des couſteaux, qui s'entortillerent avec le reſte. Auſſi Dieu aide aux fols & aux enfans.

Le Roy d'Eſpagne avoit pours lors un bouffon Eſpagnol, mais il n'y entendoit rien aux prix de Brufquet; & c'eſtoit un vray maigre bouffon, avec ſa guiterne & ſon braillement de chanſons à l'Eſpagnole,

gnole, qui plaisoit fort maigrement, & ne paroissoit rien au regard de Brusquet, qui le trompoit toûjours. Le Roy d'Espagne l'envoya au Roi, pour lui rendre le change du sien, qu'il luy avoit envoyé. Le Roi le donna à Brusquet pour le gouverner, le loger, & le traitter bien; ainsi qu'on voit les grands Princes à la Cour, venant en Ambassade, estre donnez & recommandez à d'autres grands Princes, les grands Seigneurs à d'autres grands Seigneurs, les moyens à des moyens; les Evesques à des Evesques, les Prelats à des Prelats, les Ecclesiastiques mediocres à d'autres mediocres: aussi le bouffon Brusquet eut la charge de gouverner & entretenir l'autre bouffon; mais il le trompoit tousjours. Ce Bouffon Espagnol avoit quatre bons chevaux chez Brusquet; mais il les faisoit courir la poste la nuit, par le premier courrier qui passoit, sans que lui ni ses gens s'en apperceussent, car il les faisoit bien boire & bien dormir aprés: & quand il les trouvoit si maigres de force de courir, il luy faisoit accroire que l'eau de la Riviere de la Seine les amaigrissoit ainsi, jusques à ce qu'ils l'eussent accoustumée deux mois, & que cela arrivoit coustumierement à tous les chevaux. Par cas fortuit il s'en apperceut un matin, s'estant

ſtant levé pluſtoſt qu'on ne penſoit, & que le poſtillon avoit un peu tardé: & les voyant tous trempez, il ſe mit à s'eſcrier audit Bruſquet. *Como cuerpo de Dios*, Bruſquet, *mis cavallos todos ſon bannados y moyados, juro à Dios que han corrido la poſta.* Mais Bruſquet l'appaiſa en luy diſant, qu'ils s'eſtoient couchez dans l'eau en allant boire. Bref, il le trompoit en toutes façons.

Mais la meilleure fut, que le Roy Henry luy avoit donné une belle chaine d'or, qui peſoit trois cens eſcus. Bruſquet en fit faire une toute pareille de laiton, & la fit bien & ſubtilement dorer avec trois ou quatre touches, puis la changea contre celle de cet Eſpagnol, qui ſe quarroit auſſi bien de la meſchante, que de la bonne. Et quand il partit pour s'en aller en Flandres, Bruſquet eſcrivit une lettre au Roy Philippes fort plaiſante, & remplie de toutes les bayes qu'il avoit faites à ſon bouffon, & que c'eſtoit un fat & un ſot: & qu'il le fiſt foüetter à ſa cuiſine, pour s'eſtre ainſi laiſſé tromper de la chaine; & luy en conta toute l'hiſtoire. Mais le Roy Henry l'ayant ſceu, n'en fut trop content, craignant qu'on penſaſt que luy-meſme luy en euſt donné une telle, pour ſe mocquer de luy; pour ce il commanda à Bruſquet de

la

la lui renvoyer & radoubber bien, le tout; ce qu'il fit, & le Roy l'en recompensa d'ailleurs.

Je croy que si l'on eust esté curieux de recueillir tous les bons mots, contes, traits, & tours dudit Brusquet, on en eust fait un gros livre; & jamais il ne s'en vit de pareils, n'en déplaise à Pinan, à Arlot, à Villon, ny à Ragot, ny à Moret, ny à Chicot, ny à quiconque a jamais esté de ces plaisans compagnons.

Enfin le pauvere Diable fut soubçonné de la Religion, & que pour la favoriser il faisoit perdre & soustraire plusieurs pacquets & despesches du Roy, qui estoient contre les Huguenots : mais ce ne fut pas tant luy, comme son gendre, qui estoit Huguenot, si jamais homme l'a esté : par ce moyen il fit perdre & son beau Pere, & sa maison, qui fut pillée aux premiers troubles; & il fut contraint de sortir de Paris, & de se sauver chez Madame de Bouillon à Nogent; qui le retira de bon cœur, & Madame de Valentinois, par souvenance du feu Roy Henry. De là il escrivit une fois une lettre à Monsieur Strozzy, qui me la montra; laquelle estoit tres-bien faite. Il le prioit & le conjuroit, par la grande amitié que luy avoit porté feu Monsieur son

Pere, d'avoir pitié de luy, & luy faire pardonner; afin qu'il peuſt parachever le reſte de ſes vieux jours en paix & repos : mais il ne la fit gueres longue aprés cela : car il y mourut bien-toſt aprés : Mais c'eſt aſſez parlé de luy & encore trop, ce diront aucuns, qui pourront m'en blaſmer, & dire que j'eſtois bien de loiſir quand j'éſcrivis cecy : mais ils feront bien plus de loiſir de le lire, pour me reprendre. Tant y a que ce que j'en ay fait, c'a eſté autant pour me divertir & pour me donner du plaiſir & contentement.

Retournons maintenant encore à Monſieur le Mareſchal Strozzy & à ſes valeurs, qu'il a bien fait paroiſtre en ces dernieres guerres, pour les ſervices de nos Rois : auſquelles il a eſté heureux, & mal-heureux auſſi; mais pourtant plus mal-heureux qu'autrement. Auſſi la fortune & la vertu ne s'aſſemblent gueres ſouvent enſémble, depuis ces braves Romains de jadis, qui en firent & acheverent l'aſſemblement. Toutesfois ſi la fortune luy à eſté contraire à la guerre ce n'a eſté jamais à faute de courage : car il a bien autant battu, qu'il a eſté battu.

Il ſervit bien le Roy François en Italie, tantoſt avec bonne, tantoſt avec mauvaiſe fortune : & dautant qu'aucuns

cuns Magiciens tenoient, que le changement de lieu change la fortune ; il quitta l'Italie & s'en vint en France trouver le Roi au camp de Maroles, avec la plus belle compagnie qui fut jamais veue, de deux cens arquebuſiers à cheval, les mieux montez, les mieux dorez, & les mieux en point qu'on euſt ſçeu voir : car il n'y en avoit nul, qui n'euſt deux bons chevaux, qu'on nommoit en ce temps-là cavalins, qui ſont de legere taille ; le morion doré, les manches de maille, qu'on portoit fort alors, la pluſpart toutes dorées, ou bien la moitié : les arquebuſes & fournimens de meſmes. Ils alloient ſouvent avec les chevaux legers & courreurs : de ſorte qu'ils faiſoient rage. Quelques fois ils ſe ſervoient de la pique, de la bourguignotte, & du corcelet doré, quand il en eſtoit beſoin : & qui plus eſt, c'eſtoient tous vieux Capitaines & ſoldats, bien aguerris ſous les bannieres & ordonnances de ce grand Capitaine Jeannin de Medicis, qui avoient quaſi tous eſté à luy. Tellement que quand il falloit mettre pied à terre & combattre à pied, on n'avoit pas grand beſoin de commandement pour les ordonner en bataille ; car d'eux meſmes ils ſe rangeoient ſi bien, pour eſtre ſi bien aguerris, qu'on n'y trouvoit rien à dire,

tant bien ſçavoient-ils prendre leur place. De ce nombre eſtoient ces braves gens, San Petro Corſo, Johan de Thurin, le Capitaine Moret Calabrois, le Sennor. Petro Paulo Toufin, le Capitaine Bernardo, le Capitaine Michel de Candi, le Capitaine Mazin, le Capitaine Jacques Ferrarois, & tant d'autres gens de bien & d'honneur, qui ſe ſont ſi bien fait connoiſtre en nos guerres paſſées.

Quand le François vit cette belle troupe, il la loüa fort, & en fiſt grand cas à Madame la Dauphine, qui eſtoit Couſine dudit Seigneus Strozzy, lequel elle aymoit, & elle s'en penſa perdre de joye, de voir ainſi ſon Couſin paroiſtre, & faire un ſi beau ſervice au Roy, le tout à ſes propres deſpens. Car comme j'ay oüy dire audit Capitaine Michel de Candie, qui eſtoit un ſien vieux ſerviteur, cette compagnie luy couſta plus de cinquante mille eſcus : mais il avoit de fort grands moyens, & en avoit beaucoup ſauvé à Veniſe; où il ſe tint quelque temps, & y eut ſon fils Monſieur Strozzy.

Helas! ce brave Seigneur a bien broüillé & deſpendu tous ces grands moyens au ſervice de nos Roys : car à ce que j'en tiens de ſon fils, & de ſes anciens ſerviteurs, de plus de cinq cents mille eſcus, qu'il avoit vaillant quand il vint au ſervice

vice de nos Rois, il eſt mort n'ayant pas laiſſé à ſon fils vaillant vingt mille eſcus. C'eſt deſpenſer cela : & ce ſans avoir de grandes recompenſes ny bien faits de nos Roys. Car il n'eſtoit point importun ny demandant : & les biens d'Egliſe qu'eut Monſieur le Cardinal Strozzy ſon frere, vinrent plûtôt de la liberalité du feu Roy Henry, & de la ſollicitation de la Reine leur parente, que par importunité & demandes dudit Monſieur Strozzy, dautant qu'il avoit le cœur fort noble, genereux & ſplendide.

Quand Guignes fut pris le Milord Grey, un tres-bon & grand Capitaine Anglois de ſon temps, commandant dedans, y fut pris. Le Roy & Monſieur de Guiſe ſon General le donnerent audit Monſieur Strozzy, pour en tirer rançon, & faire ſon proffit, & quelque recompenſe de la peine qu'il avoit euë à la priſe de cette ville, & de Calais, où il avoit tres-bien ſervy le Roy. Il ſe tint plus content de ce preſent, venant ainſi de la bonne volonté & liberalité de ſon Roy & General, que ſi on luy euſt fait d'ailleurs un don dix fois plus grand que celuy-là : car il ne tira de ce priſonnier que huit mille écus, que Monſieur le Comte de la Rochefoucaut luy fit donner, pour faire eſchange de luy à luy, qui eſtoit priſonnier

nier en Flandres depuis la journée de ſaint Quentin.

Or de raconter la valeur & les faits d'armes dudit Monſieur Strozzy, ce n'eſt qu'écrire en vain : car l'on ſçait aſſez, & par les livres, & par ouy dire, & pour l'avoir veu, comme il y en a encore pluſieurs vivans qui l'ont veu, ce qu'il fit durant la vie de nos Rois François & Henry en Italie, en France, en Eſcoſſe, à Parme, en Toſcane, y eſtant Lieutenant du Roy : ſi bien qu'on ne ſçauroit luy rien reprocher.

Il a eſté combattu, auſſi a-il combattu les autres ; il a abattu, auſſi a-il eſté battu, comme j'ay dit. Mais helas ! qui eſt le grand Capitaine de guerre, à qui les mal-heurs n'arrivent ? Nul ne ſçauroit autrement eſtre grand Capitaine, s'il ne luy meſarrive auſſi quelquesfois : non plus qu'un pilote & marinier ne peut eſtre bon & expert, s'il n'a jamais veu tourmente ny tempeſte, & rien ſi non tousjours bonnace : Si diray-je encore ce mot de luy : on le tenoit plus propre à forcer, deffendre, fortifier, & aſſaillir des places, qu'à combattre en campagne : car il y eſtoit mal-heureux : & auſſi plus nay à obeïr ſous un grand General, que d'eſtre Chef & General luy-meſme : ainſi que j'en ay connu quelques-

ques-uns de ce naturel : témoin Metz, Calais, Guignes, Theonville, & divers autres lieux. Car il estoit un tres-grand ingenieur, & fort laboureux ; ainsi que dit une vieille chanson d'un avanturier François, qui fut faite durant le siege de Metz : dont un des couplets est tel.

Monsieur de Guise estoit dedans,
Avec beaucoup de Noblesse,
De Vendosme les deux enfans,
Et de Nemours, plain de proüesse,
Et le Seigneur Pierre Estorse,
Qui nuit & jour est sur remparts,
Faisant remparts de grand addresse,
Et ramparant de toutes parts.

Si la rime n'en est pas trop bonne, le sujet & le sens est bon. Mais tant y a que ce Seigneur servit là de beaucoup.

Aprés tant de belles choses ce brave Seigneur vint à mourir, au siege de Theonville : là ou il travailla & servit de beaucoup : & y estant dans la tranchée il fut blessé d'une grande mousquetade, dont il tomba : & aussi-tost il fut relevé par Monsieur de la Vieville & par d'autres ; & Monsieur de la Vieville luy disant que ce n'estoit rien, & qu'il prist courage, il luy répondit, ha ! Monsieur de la Vieville, ne me donnez point de courage j'en ay prou, prenez le pour vous, je croy que

vous me voudriez faire accroire que je ne ſuis point homme, & que je n'ay point de ſentiment: ſi ſuis, & en ay: car je ſens bien mon mal, & que je ſuis atteint au vif: & il diſoit tout cela en ſon langage. Puis il continua encore ainſi: or je ſuis mort: je vous prie de faire mes humbles recommandations au Roy & à la Reyne, & leur dire qu'ils perdent aujourd'huy un tres-bon ſerviteur & loyal: dites en autant à Monſieur de Guiſe. Adieu. Et puis il treſpaſſa, au grand regret du Roy & de la Reine, & de Monſieur de Guiſe, qu'il avoit pris en ſa grande confidence. Monſieur du Bellay pour lors fit ſon epitaphe en vers Latins, dont la ſubſtance eſt telle. Autant de belle milice & de ſoucy de la guerre qu'a eſté en Pirrhus, autant de courage qu'a eſté en Alexandre, autant de patience qu'a eſté en Hannibal, autant de vertu qu'a eſté en Scipion & Marius, autant de vigilance qu'a eſté en Ceſar; bref ce qui a eſté en tous ceux-là, s'eſt trouvé en ce Seigneur Strozzy, qui s'eſt trouvé en tout cela égal à eux. Il eſt vray que la fortune luy a eſté ineſgalle, tant elle lui a eſté contraire: toutes fois cette fortune qui ne l'a peu vaincre vivant, à cette heure qu'il eſt mort il l'a vaincuë. Et il a encore plus fait: il a vaincu l'envie, de

de laquelle il a eſté auſſi bien affailly que de la fortune. Ainſi à veſcu, & ainſi eſt mort ce grand Capitaine.

Il laiſſa aprés luy le Seigneur Philippes Strozzy, dernier mort, duquel je parle en ſon lieu; & la Segnora Clerice Strozzy, l'une des honneſtes, belles, bonnes, & courageuſes Dames, qui ſoient ſorties de ſa race, ſans faire tort aux autres. Elle fut mariée au Comte de Sommerive, depuis Comte de Tende; & elle mourut fort jeune: dont ce fut tres-grand dommage pour ſon mary, & pour toute la Provence: la où elle eſtoit fort aymée. Auſſi avoit-elle grand moyen de bien ſervir & l'un & l'autre, veu qu'elle avoit un grand eſprit & un grand cœur. Cette honneſte Dame ne fit jamais plus ſon proffit, depuis qu'elle tomba dans la mer, & y plongea fort avant, bien qu'auſſi-toſt elle fuſt ſecouruë, non ſans avoir beaucoup beu, lors que le Roi & la Reyne eſtoient à Marſeille. Car ainſi qu'ils eſtoient dans la Reale, & qu'elle voulut monter aprés à l'eſcale, l'eſquif luy faillit, & le pied par conſequent. Du depuis l'interieur de ſon beau corps ne fut en bonne ſanté, encore que l'exterieur ne monſtraſt rien de changé de ſa beauté, ny de ſa bonne grace & belle apparence.

Monſieur ſon pere avoit auſſi eu un baſtard, tres-brave & vaillant, s'il en fut onques, & de grand entendement, & qui promettoit un jour d'eſtre grand Capitaine ; ſelon ſon commencement. Car il avoit eſté donné par ſon pere à Monſieur le Prieur de Càpouë, pour l'eſlever & l'inſtruire ; ſous lequel il proffita beaucoup. Il mourut en l'age de vingt deux ans à Porthercule, quelques cinq ou ſix jours avant Monſieur le Prieur ſon oncle : & ſa mort preſagea celle de l'oncle, lequel trespaſſa peu aprés ; du regret qu'il en porta, ainſi qu'il le dit. Monſieur le Mareſchal ſon pere le regretta fort, parce qu'il l'aymoit fort, pour la bonne opinion qu'il avoit conceuë de luy.

Ce Monſieur Strozzy avoit eu trois freres, fort honneſtes gens Monſieur le Prieur de Capouë, duquel je parle plus amplement en ſon lieu, Monſieur le Cardinal, & Robert Strozzy, pere de cette belle honneſte & ſage Dame, la Comteſſe de Fieſque Alfouzine Strozzy, qui fut Dame d'honneur de la Reyne Mere. Aprés la Princeſſe de la Roche-ſuryon il eut une ſœur Religieuſe, & Abbeſſe d'une Abbaye en Italie, tres-honneſte Dame, tres-ſçavante en lettres divines & humaines, & ſur tout en poëſie Latine

tine. Elle fit en vers Latins plusieurs beaux hymnes & cantiques spirituels, qui se sont chantez autres fois aux Eglises d'Italie, par grand admiration & devotion: encore ay-je oüy dire qu'ils se chantent en aucunes Eglises. Elle eut aussi une autre Sœur, la Segnore Madelaine Strozzy, femme tres-habile, spirituelle, hors du commun, & fort belle, que j'ay veuë de mon jeune temps à Rome. Elle avoit espouse le Seigneur Flaminio, Comte de l'Anguilare, qui commandoit à des Galeres avec le Prieur de Capouë son frere: lequel Comte fut fils de ce brave Comte d'Anguilare, qui fut tüé au service du Roy François premier.

Si faut il que je dise encore cecy de ce grand Monsieur Strozzy, que le Roy Henry second fit une grande faute, comme je tiens d'un grand personnage de ce regne là, lors qu'il luy donna cette guerre de Sienne à manier: dautant que le Duc de Florence se voiant assailly de lui, son ennemy mortel & son banny, & qui ne le menaçoit de rien moins, que de le despoisseder de son Estat, & de sa Duché mesmes, qu'il avoit dé-ja promise à la Reine sa bonne parente, de la remettre dedans, ou qu'il mourroit en la peine. Car ce brave homme n'avoit point faute

faute de discours; de desseins, & de belles entrepriſes; ce qui fut cauſe que la Reine preſſa fort le Roy, de luy donner cette charge. Celà fut cauſe que ce tres-habile Duc ſe mit à adviſer mieux à ſon affaire que devant, dautant qu'en la premiere guerre & revolte de Sienne cela ne le touchoit pas tant que l'Empereur, comme eſtant ville Imperiale. Il en prit donc l'affirmative; & à communs frais & deſpens ils mettent leurs forces & moyens en campagne, dont la fin s'en enſuivit telle, qu'on l'a veuë, & que j'ay dit ailleurs. Il euſt mieux valu certainement, que le Roy euſt continué ſes deux Generaux, Meſſieurs le Cardinal de Ferrare & de Termes, où qu'il y en euſt mis de nouveau quelque autre François non paſſionné, & qui ne ſe fuſt point amuſé ailleurs, qu'à faire la guerre és pais & terres de l'Empereur, & non aux autres.

En cette guerre mondit Seigneur Strozzy fit pluſieurs belles choſes; & ſi la fortune ne luy euſt manqué, non plus que le courage, infailliblement il fut parvenu à ſes deſſeins, ou bien à la moitié, pour beaucoup de raiſon que j'en alleguerois. Il avoit mis fort ſon eſperance en quelque bataille gagnée; & poſſible en euſt-il eu la victoire, s'il euſt eſté ſecou-

ſecouru de quelques nouvelles forces du coſté de la France, ou de Monſieur le Mareſchal de Briſſac, duquel il en requerroit, ou par ſa valeureuſe preſence, ou par quelqu'un de ſes vaillans Capitaines. D'un coſté cela ne ſe pouvoit, n'eſtant pas ſon devoir d'abandonner ſa charge ; de l'autre il ſe pouvoit, veu meſmes qu'il luy effroit de luy rendre la pareille, par un meſme ſecours, quand il luy en demanderoit une autrefois : voire juſques-là, que ne pouvant mieux il iroit le ſervir quelques mois en ſimple ſoldat, avec l'arquebuſe ou la pieque ſur l'eſpaule. Mais il eut beau dire & faire, il ne peut rien obtenir de luy, pour ſon gouvernement, ſans diſſiper ſes forces : dont Monſieur Strozzy ſe meſcontenta fort, & ne l'en ayma jamais gueres depuis, ny la Reyne non plus, pour perdre une ſi belle occaſion : car il ne fut jamais qu'elle n'aye eſté trés-ambitieuſe & courageuſe. Enfin mondit Seigneur Strozzy fut contrait de donner la bataille, & de la perdre.

J'ay oüy dire à des vieux Capitaines de ce temps-là, que ce fut pour n'avoir pas bien choiſi & ordonné ſa place de bataille, & ne l'avoir miſe parmy de foſſez, où l'arquebuſerie certes pouvoit mieux joüer ſon jeu, que ſes piquiers & ſa

la Cavallerie. Je m'en rapporte aux Grands Mareſchaux de Camp, ſi c'eſt le meilleur de combattre ainſi : & comme fit Dom Pedro de Navarre en la bataille de Ravenne ; ou s'il vaut mieux combattre en pleine campagne raſe ; comme j'en parle ailleurs. Tant y a que pluſieurs bons Capitaines & autres ſe ſont fort eſtonnez de ce grand Capitaine, ſage & adviſé (que l'on tenoit en ces tems-là le plus digne Mareſchal de Camp qui fuſt point, ainſi que j'en parle ailleurs) d'avoir là manqué en ce point tant important. Qu'il y aye bien combattu, il ne s'en faut enquerir : car il y fit ce qu'un vaillant & hardy Capitaine & ſoldat pouvoit faire, & y fut fort bleſſé, n'en pouvant plus. J'ay oüy dire auſſi à aucuns, que poſſible quand ce vint l'heure du combat, il ſe troubla, & qu'il luy vint telle apprehenſion, que ſi par cas fortuit il venoit à eſtre pris, & à tomber entre les mains du Duc de Florence, ſon ennemy mortel, qu'il n'en eſchapperoit jamais, & qu'il le feroit mourir de mort cruëlle ; & que pour cela il perdit le jugement. Car il en arriva de meſmes au Marquis du Guaſt à la bataille de Cerizole, venant de frais du maſſacre des Ambaſſadeurs du Roy, qui n'en euſt point eu de miſericorde, s'il fuſt tombé entre

entre ſes mains, non plus qu'il n'en avoit eu de ſes Ambaſſadeurs : j'en ay parle ailleurs.

Telles apprehenſions certainement oſtent ſouvent les ſens, le bon jugement, & les bonnes reſolutions aux grands Capitaines, qui ſont entachez de pareils crimes, leſquels ſe troublent & ne [illegible] vent que faire. Mais cela n'arriva pas à Monſieur l'Admiral de Chaſtillon, lequel encore qu'il ſceuſt & connuſt bien, que s'il venoit à eſtre pris en ſes combats & batailles qu'il donnoit, infailliblement il euſt eſt tüé de ſang froid ſur le champ de bataille, ou aupres ; ou ce qui eſt le plus certain, qu'il euſt eſté executé par le glaive de juſtice, comme il parut depuis aprés ſa mort, & que ſon corps ſeroit porté ignominieuſement au gibet. En quoy il eſt digne de loüange immortelle, pour n'avoir jamais eſté atteint de ces craintes & frayeurs. Ce fut ainſi que fit jadis ce grand Hannibal, lequel, comme raconte Tite Live, aprés avoir raiſonné bravement avec Scipion avant ſa derniere bataille, & perdu tout eſpoir de paix, & retournée vers ſes gens, jamais on ne le vit ſi aſſeuré, jamais mieux choiſir ſon champ de bataille, jamais mieux ordonner ſes gens, mieux les exhorter à bien faire, mieux les mener au com-

combat, jamais mieux les ſecourir au grand beſoing, & remplacer les rangs lors qu'ils s'eſclairciſſoient, jamais mieux les rallier, & qui plus eſt jamais mieux combattre de ſa perſonne, & faire acte de ſoldat & de Capitaine. Bref jamais moins s'eſtonner. Et puis aprés tout fait & deſeſperé de la victoire jamais mieux ſe ſauver & ſortir de ſa perte, ſans aucune peur & appréhenſion qu'il tombaſt vif entre les mains de ſes ennemis, qui l'euſſent fait mourir tres-cruellement, de meſmes & poſſible pis, que ceux de ſa nation avoient fait auparavant au pauvre Regulus. Ce ſont des courages & des jugemens ceux là, bons, bien ſains, & aſſeurez; comme fut tout pareil celuy de Monſieur l'Admiral, dont je parle en ſa vie. Il faut auſſi conſiderer une choſe, qu'en ces grandes hazards & deſordres il fait tres-bon ſe recommander à Dieu auparavant, qui ſçait donner le ſens, & aſſeurer les éprits en ces extremes neceſſitez, quand on l'invoque: & non point faire comme beaucoup de bons Capitaines, que l'on a veu prelumans tant d'eux meſmes, que ſans l'aide divine il leur ſembloit pouvoir batailler & vaincre tout le monde. Mondit Seigneur le Mareſchal Strozzy eſtoit bien de ce nombre: auſſi par permiſſion divine le bon-heur n'accompagna gueres les belles & illuſtres qualitez qu'il eut d'un tres-grand Capitaine. Or c'eſt aſſez parlé de luy, puiſque j'en parle encore ailleurs. Et c'eſt auſſi aſſez parlé des bons Capitaines & grands perſonnages eſtrange.

BIBLIOTECA NAZ... ROMA

Digitized by Google

Digitized by Google